This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

ex libris

Richelieu

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

EN TROIS PARTIES.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. III A. 1776

H. Treub. 776 c 15. 14

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME,
ÉCRITS
PAR ELLE-MÊME,
ET PUBLIÉS
Par M. DE CHÉVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Desp. Sat. des F.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez H. CONSTAPEL, Libraire.
M. DCC. LXIV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
-1 OCT 1997
OF OXFORD
LIBRARY

Y². 1414. 14 c.

A MADAME

MADAME DE P****.

MADAME,

LES *Mémoires d'une Femme*, *qui unissoit le talent de plaire au plaisir de ne succomber jamais, ne pouvoient paroître que sous les auspices de la beauté & de la ver-*

tu; c'est à ces titres que j'ai l'honneur de vous adresser cet Ouvrage; votre modestie ne souffre pas que je la nomme, votre nom seul étant un éloge; & me forcer à le taire, est être au dessus de l'éloge même

J'ai l'honneur d'être, avec une considération respectueuse,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

CHÉVRIER.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

PREMIERE PARTIE.

QUOI! moi devenir Auteur? Y pensez-vous, Madame? Je connois la force de l'amitié; mais quelle que soit sa puissance, elle ne peut jamais nous donner les talens que la Nature nous a refusés. Si l'envie d'obliger une amie aussi généreuse, suppléoit à l'esprit, j'écrirois dans ce moment; mais je vous avoue que mes aventures ne seroient point l'objet de mon travail. Quand on a vécu trente-cinq ans dans le grand monde, on a souvent à rougir; la vertu même forcée de rappeller ses périls passés, voit quelquefois ces images funestes avec une sorte de plaisir qui

naît moins de l'avantage du triomphe, que de la vanité qu'il excite dans notre ame : ces instans peuvent séduire, & s'y laisser entraîner à cinquante ans ; c'est échouer au port . . . . . .

Quoi ! Madame, la sagesse de mes réflexions ne vous touche point, & vous exigez que toute entiere à l'amitié, je lui dévoile les événemens de ma vie ? Quel sacrifice ! & qu'il va me coûter ! Ma modestie & mon amour propre vont souffrir également. Vanter sa vertu, c'est un supplice pour quelqu'un qui n'est sage que par goût ; se voir critiquer, quand on n'écrit que pour l'amitié, c'est un désagrément auquel l'Auteur qui a le moins de prétentions, ne s'accoutume point. Ce n'est pas que je croie que vous attaquiez mon style, femme ainsi que moi, vous sçavez que notre sexe n'est pas fait pour écrire ; & que lorsqu'il veut bien prendre la plume, il mérite au moins l'indulgence qu'on doit à des efforts généreux. Tout le monde ne pense pas ainsi ; & les Ecrivains par état, habitués à censurer même ce qui est bon, vont se déchaîner contre un ouvrage plus négligé que facile, où le cœur sensible, laisse à l'esprit l'art de paroître brillant : on va enfin me juger comme un bel esprit en titre, & je n'y gagnerai pas. Vous m'aimez, il est vrai, & le suffrage que j'obtiendrai au moins de votre complaisance, doit m'enhardir. La voix de l'amitié est pour moi celle de l'univers . . . . . Un mo-

ment, je crois que je parle ici d'après quelqu'un .... oui, cette pensée se trouve dans presque toutes les Tragédies, & dans un grand nombre de nos Romans ; tant mieux : ce vol est fait à tant de monde que je me flatte que personne n'osera en demander la restitution. Je commence.

La Bourgogne est ma Patrie ; le Marquis de *Malbonne* mon pere, étoit fils d'un Président à Mortier au Parlement de *Dijon* ; ennemi déclaré de la Robe à laquelle sa famille devoit tout son éclat, il entra à l'âge de seize ans dans le Corps des Mousquetaires gris. Fixé par son état à *Paris*, il y devint amoureux d'une fille de spectacle, jeune & sensible. Il n'est pas difficile de s'imaginer que son cœur fut bientôt subjugué par une de ces princesses du jour, qui joignent à la facilité de séduire le cœur, l'art dangereux d'enchaîner l'esprit. Mais, ce qu'on ne se persuadera pas sans peine, c'est que le Marquis de *Malbonne* aimoit si respectueusement l'Actrice, que, quoiqu'elle auroit dû se révolter d'un ton qui lui étoit étranger, elle amena mon pere au point de contracter un mariage clandestin avec elle. Peu de gens ont sçu que la *Duclos* (c'est le nom de la fille de spectacle dont je parle) ait été amie avec mon pere. *Louis XIV.* informé d'un hymen opposé aux loix de l'Etat, & contraire aux bonnes mœurs, le cassa, & la Comédienne reparut sur la Scene Françoise qu'elle avoit abandonnée depuis huit jours ; c'est-là que

forçant le ſentiment, & outrant la vérité, elle eut l'avantage de plaire ſans en avoir le talent : ſupercherie dont le public eſt encore la dupe aujourd'hui.

Le mariage ſecret du Marquis de *Malbonne*, engagea le Préſident à rappeller ſon fils à *Dijon*. Revenu dans le ſein de ſa patrie, il oublia bientôt la *Duclos*. L'éloignement, ou pour mieux dire, la vanité, ne produiſit pas le même effet ſur le cœur de la Comédienne ; elle fit tous ſes efforts pour ramener ſon amant : lettres, prieres, menaces, furent employées, comme on en jugera par cette Lettre ; c'eſt la ſeule qu'on a trouvée dans le porte-feuille du Marquis.

Fontainebleau au mois d'Octobre.

Je ſors du Bureau du Miniſtre de la Guerre, où j'ai appris que vous veniez d'obtenir un Guidon ; le petit Comte de SEPPEVAL, *qui m'a donné la main pour traverſer la galerie, m'en a fait compliment. Je l'ai reçu plus en femme qu'en amante ; puiſſiez-vous ne pas me démentir. Je vous aim[illegible]n cher Marquis ; & devez-vous en douter, ſi vous réfléchiſſez que je vous ai ſacrifié tout ce que la Cour & Paris ont de ſéduiſant ; uni à moi par des nœuds ſolemnels, vous ne devez point balancer à revenir entre les bras d'une épouſe qui vous adore. Si vous étiez aſſez ingrate pour vous prêter aux idées de votre famille, je jure par vous-même, que livrée à ma juſte fureur, j'emploie-*

rai tout pour vous perdre. Plus le perfide est cher, plus il doit craindre ; l'amour qui se change en fureur, ne se venge pas à demi ; pensez y, Marquis vous connoissez la tendresse de mon cœur, venez la partager, ou craignez que le fer, le poison ne me délivre d'un traître. Quoi qu'il en coûte pour se venger de son amant, il est toujours doux de punir un ingrat qu'on aime.

ROXANE,
Marquise de Malbonne.

Il y a apparence que le Marquis fut peu touché des prieres & des menaces de la *Duclos*, puisque deux mois après son retour à *Dijon*, il épousa la fille du Baron de *Verman*, un des premiers Gentilshommes du Prince de C***, & Capitaine de ses Gardes en Bourgogne, seul fruit de cet hymen. Le jour que je reçus le fit perdre à ma mere ; & mon pere sensible à ce malheur, ne survéquit que de quelques mois.

Je vous épargnerai l'ennui du détail des premieres années de mon éducation ; vous sçaurez seulement que des mains de Madame de *Verman* mon aïeule, je passai dans un *Cloître* où je fus élevée avec cette fausse austérité qui captive la jeunesse, & ne l'instruit point. Jouet perpétuel des caprices des Religieuses, je me voyois tour-à-tour l'objet de leurs tristes complaisances, ou de leurs fades plaisanteries. Haïe sans humeur, estimée sans plaisir, le couvent m'ennuyoit ; j'en cherchois la raison, & un mouvemement

ſecret que je ne pouvois démêler, me diſoit confuſément que le Cloître n'étoit pas fait pour moi. Entre toutes les Nones avec leſquelles l'habitude m'avoit liée, je diſtinguois ſur-tout une jeune perſonne, dont l'eſprit orné & poli prevenoit moins encore qu'un caractere doux & tranquille; amie tendre, je m'attachai à la Mere *Sophie* (c'eſt le nom de cette Religieuſe (& nous devînmes bientôt inſéparables.

Perſuadée de la ſincérité de mes ſentimens, *Sophie* épancha ſon cœur dans celui de ſon amie, & je payai ſa confidence par l'aveu des mouvemens tumultueux qui troubloient ma raiſon, & agitoient mon ame. Que je vous plains, me dit *Sophie*: ou pour m'expliquer mieux, que j'envie votre ſort! Victime de la fureur d'un pere, de la perfidie d'un amant, & d'un crime plus funeſte à mon repos, on m'a traînée dans ce Cloître, où liée par des vœux ſacrés, je n'ai d'autres ſoins que de tâcher d'aſſervir ma raiſon à mes devoirs. Quand vous apprendrez mes malheurs dans l'hiſtoire de ma vie, que je vous raconterai un temps plus favorable, vous verrez que plus agitée & moins heureuſe que vous, je ſuis forcée de dévorer ici mes chagrins, tandis que le monde va diſſiper les vôtres: *Sophie* m'apprit alors ce que c'étoient que ces deſirs ſecrets, qui ſembloient n'entrer dans mon ame que pour y regner avec tyrannie. Je connus enfin l'amour, & je parus le redouter peu. Le ta-

bleau le mieux imité affecte toujours moins que l'original. La vue d'un homme aimable remue bien plus que les peintures enchanteresses dont nos Romans sont remplis. Emue quelquefois au recit de *Sophie* ; je semblois ne penser que pour elle ; ou peut-être mon cœur, qui s'ignoroit, n'étoit agité que des sentimens qui devoient le dominer un jour. Je serois sans doute demeurée plus long-tems dans cet état, si la Baronne de *Verman*, qui venoit de fermer la paupiere au Président de *Malbonne*, mon aïeul, ne fut venue me tirer du Couvent. *Sophie* seule emporta mes regrets. Je promis à cette bonne amie de venir partager souvent ses alarmes, & je n'oubliai pas de lui rappeller qu'elle me devoit le recit des aventures de sa vie. Le reste du Monastere ne me vit sortir qu'avec envie. La consolation des malheureux est d'avoir des semblables.

A peine eus-je fait les premiers pas dans le monde, que la Baronne de *Verman* m'annonça que la gloire de mon nom, & des intérêts de famille, exigeoient que je songeasse à me marier ; on me prévint même qu'on ne vouloit point gêner mes inclinations, & que c'étoit dans le dessein de me laisser la maîtresse de mon cœur, qu'il falloit que j'épousasse le Comte de *Courmont*, que je n'avois jamais vu.

Je savois bien que l'intérêt régloit la plupart des mariages, mais je me figurois qu'il n'y avoit que les filles des Princes qui duf-

ſent ſacrifier leurs goûts à la politique, & je ne pouvois croire qu'un ſimple Gentilhomme eut des raiſons d'Etat qui l'obligeaſſent à devenir le tyran d'une jeune perſonne, dont il devoit être l'appui : réflexions vaines qui ne tiennent point contre l'uſage.

Le Comte de *Courmont* qui avoit peut-être à Paris, où il étoit alors, les mêmes ſentimens que moi, étoit attendu de jour en jour pour remplir les conventions de nos parens ; quoique je fuſſe préparée à ce mariage, je ne laiſſai pas de me livrer à un penchant que je combattois ; mais peut-on commander au cœur ? J'éprouvai bientôt que les efforts de la raiſon ne peuvent rien contre le ſentiment.

Le Chevalier de *Nalbour* uniſſoit aux charmes de la figure, les agrémens de l'eſprit le le plus aimable ; jeune, charmant, plein de qualités eſtimables & modeſte, le Chevalier étoit un être extraordinaire que le Ciel avoit créé pour m'enchaîner ; la ſympathie d'où naiſſent preſque tous les goûts, excita dans nos cœurs cette paſſion tendre, qui eſt moins l'effet du caprice, que d'un je ne ſçai quoi, qu'on ne peut définir ; pour tout dire, nous nous aimâmes dans le même inſtant tous les deux, & nous nous apperçûmes enſemble de l'impreſſion réciproque que nous avions faite l'une ſur l'autre ; l'amour eſt clairvoyant avec les cœurs vertueux, ſon bandeau ne ſert qu'à couvrir les vices.

Le Chevalier étoit ſans biens, ſon pere tué

au service ne lui avoit laissé que la gloire de son nom ; fardeau pesant, quand les richesses n'aident point à le soutenir. Engagé d'ailleurs dans l'ordre de Malthe, il ne pouvoit le quitter qu'en perdant l'espoir d'une Commanderie qui étoit toute sa fortune : raison accablante, qui éloignoit l'espérance que j'aurois pu concevoir d'être unie avec *Nalbour*. Attaché sans cesse à mes pas, le Chevalier ne me quittoit point, parent du Baron de *Verman*, on ne pouvoit, sans manquer à la bienséance, lui refuser le plaisir de faire sa cour à une petite fille qu'on aimoit tendrement. Comme la douceur de mon caractere faisoit penser que mon cœur, se pliant aux loix de ma famille, ne pourroit répondre aux sentimens qu'on soupçonnoit que le Chevalier auroit pour moi, on me laissa avec lui une liberté dont les suites ne sont que rarement dangereuses pour les ames bien nées, le Chevalier dans ces momens heureux faisoit tous ses efforts pour m'engager à refuser la main du Comte de *Courmont*. Aussi respectueux dans ses procédés, que sincere dans ses propos, il sçavoit unir l'amour avec la sagesse ; talent estimable que la complaisance des femmes a fait tomber en discrédit.

Vouloit-il m'éloigner de *Courmont* ? il n'employoit point, ainsi que les hommes que j'ai vus depuis, ces discours odieux dont l'indécence retombe presque toujours sur ceux qui ont la bassesse de s'y abandonner. Ja-

loux, mais honnête homme, *Nalbour* sçavoit que la probité ne permet point qu'on avilisse un rival dans l'esprit de sa maîtresse, en lui prêtant des vices qui lui sont étrangers. Le sentiment peut tout sur le cœur d'une femme estimable ; la coquette seule se laisse emporter par la méchanceté : facilité dangereuse, dont elle devient la victime à son tour !

Indépendamment du goût que le Chevalier m'avoit inspiré dès le premier moment, son caractere généreux me le rendit plus aimable encore ; la crainte où il étoit que je n'épousasse un rival dont il louoit le mérite & l'esprit, me le rendoit plus cher ; & dans le portrait flatteur que *Nalbour* me faisoit de *Courmont*, je ne voyois que le Chevalier ; ce n'étoit pas assez de l'aimer, je l'estimois, & ma passion n'en étoit que plus vive. L'estime ne rend l'amour légitime que pour en accroître les bornes.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre, je balançois entre mon cœur & mon devoir, mais assez raisonnable pour penser que ce dernier devoit l'emporter, je me contentai de jurer à *Nalbour*, que je m'unirois au Comte de *Courmont*, qu'après avoir exposé au Baron de *Verman* la répugnance que je me sentois pour un époux que je n'aimerois jamais. Le Chevalier parut satisfait de ce parti, l'heure de l'assemblée arriva, & nous nous séparâmes pour nous rendre au cercle. Nous n'y fûmes pas plus

tôt, que le Chevalier qui me donnoit la main, pâlit; je m'apperçus même que ses genoux tremblans lui laissoient à peine la liberté de se soutenir. Emue de son état, je rougis, & ce symptome n'échappa pas aux femmes; mais hélas! quelque vive que fut cette agitation, elle n'étoit que l'avant-coureur d'un trouble bien plus violent. Je n'étois pas encore assise, que la Baronne de *Verman* vint me présenter le Comte de *Courmont* qui arrivoit de *Paris*; je le reçus avec une politesse ménagée qu'on attribue à la décence, & qui est souvent l'effet de la froideur. Le Comte, que je veux peindre ailleurs, étoit avantageux; & il crut que mon indifférence n'étoit qu'une timidité qui flatte toujours ceux qui l'inspirent. Le Chevalier morne & pensif promenoit ses regards sombres sur *Courmont* & sur moi; mes yeux d'accord avec les siens, sembloient répondre à leur langage, & partager sa douleur.

On proposa une partie de *Manille*, c'étoit alors le jeu à la mode, que les petites maîtresses viennent de renouveller sous le nom de *Comète*; je la fis, & l'arrangement de la Baronne de *Verman* me mit en face du Comte qui, de la dignité qui ne lui réussit point, passa au plaisant qui ne prit pas plus. Il étala tout cet esprit de jargon qu'un Provincial apporte mystérieusement de *Paris*, pour le répandre avec éclat dans le sein de sa petite Ville; mais cette affiche fastueuse ne gagna rien; soit prévention, soit justi-

ce, le Comte n'eut ni la force de me persuader, ni le loisir de m'amuser.

La partie finie, le Chevalier uni depuis long-temps avec *Courmont*, le suivit à la maison, & ils y souperent tous les deux; c'étoit un de ces repas de famille, où l'ennui monté sur le ton de la bienséance gagne tous ceux qui en sont, & répand même un froid domestique sur les étrangers qui n'y sont admis que pour partager la confiance & la tristesse.

Les préliminaires de notre union furent réglés après le souper; le Comte qui vouloit être amant avant de devenir époux, s'approcha de moi, & me débita tous ces propos de convention, qui ne sont que des fadeurs dans la bouche de ceux qu'on n'aime point. Le Chevalier faisoit pendant cette conversation un piquet avec le Baron de *Verman*. Je laisse à penser si, fixé à son jeu, il voyoit d'un œil indifférent l'entretien de *Courmont*; inquiet, agité, il se plaignoit contre la fortune avec le plus beau jeu du monde, & brusque sans raison, ceux qui ignoroient le secret de son cœur, imputoient à l'intérêt ce qui n'étoit que l'effet de l'amour le plus tendre. *Nalbour* fut contraint de se retirer sans me dire un mot; jugez de mes inquiétudes par celles qu'il dut ressentir. Je passai la nuit dans des réflexions singulieres, combattue incessamment par l'amour & le respect; je murmurois contre la tyrannie de mes parens; mais que pouvoient

mes plaintes ? trop foibles pour les rendre ſenſibles, elles ne ſervoient qu'à me faire voir mon malheur de plus près ! j'étois encore livrée à ces idées, quand *Bernon* (c'eſt ainſi qu'on appelloit ma femme de chambre) vint m'apporter un billet ; je reconnus le caractere du Chevalier, j'ouvris en tremblant, & je lus ces mots qui ne me remirent point de mon émotion :

J'ai balancé long-temps, Mademoiſelle, ſur le parti que j'avois à prendre ; à la veille de l'événement le plus funeſte pour moi, la fuite alloit m'éloigner de vous, mais j'ai réfléchi que je me vengerois mieux de votre infidélité, en préſentant ſans ceſſe à vos yeux un homme que vous avez aimé, & que vous aimeriez encore, ſi... pardon, ma chere Julie, *je ſens que ma fureur m'égare, & je ſuis peut-être aſſez malheureux pour t'offenſer dans le temps que je voudrois te plaire, adieu, aime* Courmont, *& déteſte un ingrat qui feroit le malheur de tes jours ; quand tu liras ce billet, je ne reſpirerai plus le même air que toi ; mais en quelques climats que le hazard conduiſe mes pas, je jure que je n'aimerai que toi ; adieu encore une fois, je t'adore aſſez pour te fuir.*

Mille ſentimens partagerent mon ame à la lecture de ce billet. Irréſolue ſur la réponſe que je devois y faire, j'écrivis dix lettres différentes que je déchirai auſſi-tôt ; & aſſez maîtreſſe de moi-même, pour en

impoſer à mon cœur, j'allois ſuivre mon devoir, ſi *Bernon* ne m'eût preſſée de répondre au Chevalier qu'elle me peignit prêt à quitter ſa Patrie pour toujours. Quelque défiance que j'euſſe des femmes de l'eſpèce de *Bernon*, je me laiſſai aller. Aimant le Chevalier, pouvois-je, ſans cruauté, refuſer un mot à un homme qui m'aimoit lui-même aſſez pour chercher dans la fuite les moyens de me procurer une tranquillité que ſa préſence m'auroit toujours enlevée ? Cette réflexion, appuyée par les conſeils de ma femme de chambre, & affermie par l'imprudence attachée à mon âge, m'arracha cette réponſe :

Y penſez-vous, Chevalier, puis-je jamais vous haïr, connoiſſez mon cœur avant de le juger; & ſoyez ſûr que ne pouvant ſe partager entre deux objets, il eſt tout à vous; Courmont *n'eſt pas flatté dans cette réponſe, mais c'eſt mon cœur qui me l'a dictée; & mon cœur eſt ſincere. Adieu. Réfléchiſſez ſur vos devoirs & ſur les miens, & penſez qu'il n'y a d'infidélité réelle que celle que nous faiſons de notre propre mouvement.*

Bernon courut avec empreſſement porter ce billet au Chevalier, qui le lut en pleurant, & partit pour Malthe.

Ma femme de chambre, éplorée de l'état dans lequel elle avoit trouvé *Nalbour*, revint les larmes aux yeux m'apprendre ſon départ ;

devoir austere! C'est alors qu'accablée sous ton joug, j'osois t'accuser de cruauté & d'injustice! Quoi donc, me disois-je, esclave du caprice de nos parens, ne pourrons-nous sans crime nous livrer à un penchant fondé sur la raison & la vertu?

Remarques inutiles! la raison est muette, quand le devoir parle, tout lui céde jusqu'à la vertu même.

J'étois encore absorbée dans ces réflexions funestes, quand le Baron de *Verman* entra dans mon cabinet; il fit sortir *Bernon*, & après m'avoir tendrement embrassée, il demanda si le Chevalier de *Nalbour* m'avoit aimée; je rougis; ne réponds point, ma chere fille, dit le Baron: je sçai tout, ton visage satisfait ma curiosité, & justifie ton innocence: si tu étois coupable, le Chevalier ne seroit point parti; on ne fuit point une femme qui nous a rendu heureux. J'avouai alors au Baron l'amour que j'avois pour *Nalbour*; & heureux de voir mon inclination asservie à l'obéissance, il me quitta en m'annonçant que notre mariage que le pere de *Courmont* venoit d'avancer, étoit remis au lendemain matin. Le Comte remplaça M. de *Verman*, sa conversation aussi singuliere, & plus insipide que celle de la veille, fut un enchaînement de plaisanteries sur le départ du Chevalier, dont graces à la vanité de *Courmont*, personne n'ignoroit le motif.

Le jour se passa dans ces arrangemens tumultueux, qui ennuient ceux-mêmes qui s'y

prêtent de bon gré. Je me retirai dans mon appartement à l'entrée de la nuit ; *Bernon* sourit en me voyant entrer ; sa gaieté me donna de l'humeur ; la joie de ceux qui nous environnent augmente nos ennuis. Je congédiai *Bernon*, & je cherchai la lettre du Chevalier que je relus avec cette douce inquiétude qui ne me quittoit point, quand je le rappellois à mon imagination.... *Je t'adore assez pour te fuir.* Ah ! cruel Chevalier, m'écriai-je en répétant les derniers mots de son billet ! où donc êtes-vous ? .... à vos genoux, adorable Julie, dit *Nalbour*, en se précipitant à mes piés. Moins surprise qu'offensée d'un procédé aussi déplacé, je ne daignai pas même demander au Chevalier par quel hazard je le trouvois dans mon appartement. Il tenta en vain d'obtenir sa grace : je brûlai sa lettre à la bougie qui étoit sur mon secrétaire, & je lui défendis de me voir jamais. *Bernon* qui vint au bruit, s'avisa de vouloir excuser *Nalbour*, & son congé fut le prix de sa témérité. Que la jeunesse est malheureuse, quand on confie les soins de sa conduite & de son éducation à ces ames basses, qui, toujours corrompues par l'intérêt, nous précipitent dans le crime que leur état doit nous faire éviter !

Le Chevalier fut à peine sorti, que je me couchai, mais ma situation étoit trop critique pour que je puisse jouir du repos que j'attendois, & je fis en vain des efforts pour me rendre l'idée de *Courmont* familiere, &

me

me faire *au moins* un devc . ſupportable d'une triſte néceſſité : je ne pus y parvenir, le jour me retrouva dans la perpléxité où il m'avoit laiſſée ; ce n'eſt pas que le Comte fût ſans mérite ; vous jugerez de ce qu'il valoit par le portrait que je vais vous en faire. L'impartialité va tracer le tableau.

Le Comte de *Courmont* joignoit à une figure ordinaire tout l'eſprit d'un homme du monde. On ſçait en quoi conſiſte cet eſprit, je ne le définirai pas ; ſingulier d'ailleurs dans ſa conduite, il n'étoit ridicule & bizarre qu'avec les gens de bon ſens ; toujours raiſonnable avec les étourdis, il ſembloit prendre le caractere oppoſé des perſonnes avec leſquelles il ſe rencontroit ; généreux & ſenſible, il ſçavoit reconnoître & rendre un ſervice ; tendre avec excès, il n'avoit que le point de jalouſie que la bienſéance veut que l'on affecte, pour n'être pas confondu au rang de ce qu'on appelle dans la ſociété, *des bonnes gens*.

Tel étoit *Courmont* avec lequel je fus unie ſous des auſpices marqués par la douleur. Mon mari ne put cependant s'appercevoir de mon état ; & je fus aſſez prudente pour lui cacher & ma paſſion & mes dégoûts. Le Comte étoit mon epoux, ce titre ſacré m'attachoit à lui ; ſi l'amour n'entroit pour rien dans cette union, je n'en étois pas moins ſa femme : le devoir commande aux paſſions, mais il ne les éteint pas. Je pou-

vois encore aimer le Chevalier ; mais je ne devoisêtre attachée qu'au Comte : situation équivoque que peu de femmes surmontent !

Quoique mon époux, comme je viens de le remarquer, ne fut pas un jaloux décidé, il eut dans les commencemens de notre mariage ces inquiétudes qu'on peut permettre à un homme qui se défie qu'un autre regne dans un cœur qui doit être à lui ; mais elles ne vinrent jamais jusqu'à moi, tranquilles l'un & l'autre, nous avions au moins l'air de nous estimer.

La revuë de la Gendarmerie qui étoit alors en *Champagne*, appella le Comte à *Vitry*, où sa Brigade étoit en quartier ; notre séparation fut tendre, la raison & l'habitude avoient supplée chez moi aux sentimens de tendresse, & *Courmont* partit avec la bonne foi d'un mari qui ne doit les regrets qu'il laisse qu'à l'amour le plus vif.

Le départ du Comte ramena près de moi la Baronne de *Verman*, que l'humeur de *Courmont* avoit éloignée dès les premiers jours de notre mariage ; & reprenant sur sa petite fille l'autorité que le sang lui donnoit, elle voulut m'obliger à revenir dans sa maison, sous prétexte que jeune & aimable, il n'étoit pas convenable que je demeurasse seule. Madame de *Verman* pouvoit penser juste ; mais elle ne devoit pas être écoutée, parce que *Courmont*, à qui j'avois proposé ce parti, l'avoit rejetté, & les volontés de mon

mari m'obligeoient à ne pas suivre celles de la Baronne, quelque respectables qu'elles fussent pour moi.

Je ne fus pas plutôt libre, que *Bernon* qui vint se jetter à mes genoux, obtint sa grace; je la lui accordai avec d'autant moins de peine, que j'avois appris que le Chevalier de *Nalbour* étoit réellement arrivé à Malthe, & que cette fille d'ailleurs m'avoit extrêmement été attachée. Le mois de Juin annonça l'Assemblée des Etats de Bourgogne, le *Prince de C**** les tint avec cette grandeur & cette dignité héréditaire aux Héros de son nom. Le sexe le plus brillant de la Province vint à Dijon pour profiter des fêtes. Entre toutes les femmes qui fixoient les yeux de la Cour du Prince, on distingua Madame la Marquise de *Ferval* & moi. Passez-moi ce trait; plus sincere que vaine, vous me verrez me louer, ou me condamner suivant les circonstances.

Parmi les jeunes Seigneurs qui composoient la Cour du Prince, j'avouerai que je distinguai le Duc d'*Amerville*; sa figure n'en imposoit point; elle rebutoit même au premier coup d'œil, pour peu qu'on eût de délicatesse; mais la nature qui sçait réparer ses torts, lui avoit donné un esprit vif & solide, qui sçavoit plaire & persuader tout à la fois; sans prétentions d'ailleurs, le Duc disoit les choses les plus jolies, sans avoir l'air de le dire; indolent sur l'expression qui étoit toujours choisie, il sembloit ne la

négliger que pour appuyer sur le sentiment ; & le peu de cas qu'il faisoit de tout ce qui partoit de lui, y ajoutoit un nouveau prix ; complaisant & ingénieux dans la société, il sçavoit donner à tout le monde l'esprit de son état ; habile à ramener la conversation qui vous plaisoit, il vous mettoit dans le cas de dire souvent des choses qu'il créoit à l'instant, & que vous penseriez de bonne foi avoir imaginées ; il donnoit des conseils aux gens d'esprit, avec le ton modeste d'un homme qui en exige d'eux, & on suivoit ses avis, dans le temps même qu'on croyoit se donner pour modele ; doux avec les sots, il jettoit sur eux un vernis qui les rendoit supportables, & qui faisoit quelquefois penser qu'on les avoit condamnés trop-tôt.

Je vous laisse à croire, si un homme d'un caractere aussi estimable, sçut m'attacher, liée d'abord avec le Duc par l'amitié qui régnoit entre lui & mon mari, avec lequel il avoit été à l'Académie, j'aurois voulu ne voir en lui qu'un ami sage, dont le commerce tranquille est préférable aux plaisirs tumultueux que l'amour entraîne avec lui ; mais le Duc qui s'apperçut que son caractere heureux avoit subjugué mon esprit, crut que ces premieres impressions portant bientôt sur mon cœur, je passerois de l'estime à l'amour ; le croira-t-on ? la réflexion de *d'Amerville* ne fut point démentie, & je l'aimai ; certain de ma façon de penser, il

tint dès-lors la conduite de tous les amans, je veux dire qu'il voulut devenir heureux. Mes devoirs que j'opposois sans cesse aux empressemens du Duc, ne tinrent point contre son penchant, & si sa probité le força de convenir qu'ils étoient respectables, ce ne fut que pour les anéantir. Lié comme je viens de le dire, avec mon mari, ils étoient en relation depuis très long-temps, & *Courmont* s'épanchoit avec plaisir dans le cœur de *d'Amerville*; triste confidence dont le Duc abusa ! le Comte epris à *Vitry* d'une certaine Madame *Niel*, vantoit à son ami les bontés que cette femme avoit pour lui; *d'Amerville* crut la circonstance avantageuse, & il se persuada que mon attachement à mon devoir finiroit aussi tôt que je serois convaincue que mon mari manquoit au sien; je sçai que beaucoup de femmes trouvent dans l'infidélité de leurs maris un prétexte à la perfidie; mais revenues des premieres fureurs du dépit, peuvent-elles ignorer qu'elles ne sont pas moins coupables, que si leurs époux étoient vertueux ? La raison peut se faire illusion pendant quelques momens, mais s'y arrêter, c'est l'effet du crime.

Ces idées puisées dans mon cœur, ne paroissent au Duc qu'une morale fade, entée sur un préjugé ridicule, & il fit tout au monde pour les détruire. Que le cœur est foible, quand le goût & le mérite l'ont subjugué ! en vain je rappellois mes premiers sentimens, presqu'éteints dans mon

pour profiter d'un instant de foiblesse qui eût répandu l'amertume sur le reste de ma vie ? ah ! que vous m'aimez peu, puisque vous êtes assez lâche pour m'engager à violer des devoirs sacrés ! fuyez, d'*Amerville*, ou soyez assez généreux pour me prêter des armes contre vous-même. Le Duc interdit de ce discours, balança pendant quelques minutes sur le parti qu'il avoit à prendre ; ses yeux mouillés de ses larmes, annonçoient un cœur vertueux, & sa conduite le justifia. Qui ? moi, s'écria-t-il, en arrosant mes mains de ses pleurs, moi vous trahir ? ah ! si l'amour m'a prêté des armes contre la vertu, elle-même m'en fournit aujourd'hui pour triompher de l'amour, & je ne veux les employer qu'à reprimer des desirs impétueux auxquels ma probité va commander. Que deux cœurs enivrés l'un de l'autre, se livrent aux accès de la volupté, j'y consens ; mais qu'un amant soit assez lâche pour trahir son ami, en lui enlevant le cœur d'une femme vertueuse qui combat, c'est une perfidie dont votre sagesse vient de me sauver la honte. Que l'amitié & l'estime nous unissent seuls ; je renonce pour toujours à l'amour.

Enchantée des sentimens généreux du Duc, je mêlai mes pleurs aux siens, & à nous voir gémir ensemble, on nous eût pris pour deux amans qui pleuroient leurs malheurs, tandis que nous n'exprimions que notre triomphe.

D'*Amerville* me vit, comme nous en étions con-

convenus jusqu'au départ du Prince ; mais notre éloignement ne sépara point nos cœurs ; & une correspondance utile & réglée nous unit jusqu'à la mort du Duc, que je pleure encore dans ma solitude.

Immédiatement aprés les Etats, je reçus une lettre du Comte qui me marquoit de me rendre à *Arnonval* où il devoit me rejoindre incessamment. Cette Terre appartenoit au Trésorier des Etats de Bourgogne ; c'étoit un homme à qui mon mari avoit des obligations essentielles ; généreux, & aimant à obliger, il sçavoit rendre un service avec la maniere aisée d'un homme de condition ; voilà tout ce que j'avois appris en gros du caractere de M. d'*Arnonval* ; je le connus mieux quatre jours après.

Arrivée à la terre du Trésorier, j'y fus reçue avec cet air pesant qui ne tient ni de la dignité ni de la franchise ; on me fit beaucoup de ces politesses ouvertes, qui, n'étant pas préparées, n'en sont que plus sensibles ; &, comme on me promit des plaisirs & de la gaieté, je me déterminai à m'ennuyer beaucoup, & je ne fus point trompée. D'*Arnonval* étoit un homme simple, qui avoit plus de probité que d'esprit ; riche sans faste, il se ruinoit en passant pour avare ; facile dans le caractere, il étoit susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui faire prendre ; une anecdote de sa vie, que peu de personnes ont sçue, justifiera cette observation. D'*Arnonval* étoit à *Paris*, un Aventu-

rier, qui voulut le plaisanter, lui dit qu'il étoit Commandant des Troupes du Roi de Maroc, & qu'il étoit envoyé en France par le Peuple de ce Royaume, pour chercher un homme qui fût assez riche pour détrôner le Roi, & monter sur son Trône. D'*Arnonval* demanda si cinq cens mille livres suffisoient à cette expédition; l'Aventurier lui garantit le Trône de Maroc à ce prix, & reçut des avances. Un Neveu *d'Arnonval* instruit de la foiblesse du Tresorier, fit arrêter le prétendu Général que le *Prévôt* de *Paris* envoya aux Galeres: *Voyez la Gazette de Cologne N°. 116. Année* 1688.

Plus d'*Arnonval* avoit été trompé, plus il s'étudioit à trouver d'honnêtes gens; soins pénibles, dont sa facilité grossiere étoit toujours la victime. Sa maison ressembloit à toutes celles des gens de son espece; beaucoup de ces oisifs qui ne deviennent bonne compagnie que quand ils sont malheureux, quelques prudes qui, sous le prétexte de prendre l'air, cachent au public des arrangemens qui ne sont connus que d'eux seuls: Musiciens, & des *beaux esprits*, sorte de personnages bons à connoître, au moins à la campagne; telle étoit la société que nous avions à *Arnonval*. Il y avoit déjà trois jours que j'y étois, & personne ne s'étoit d'autant plus piqué de cette indifférence, que je ne comptois de plaisir réel à *Arnonval*, que celui que je goûterois à m'amuser des originaux qui y étoient rassemblés. Le jeu, la pro-

menade, & les propos triſtement facétieux du Tréſorier, avoient fait jusques-là mon unique agrément ; le Poëte compoſoit de mauvais vers que le Muſicien chauffoit ſur de la vieille muſique ; les agréables ricanoient, tandis que d'*Arnonval*, criant *bravo*, faiſoit fuir les Prudes qui étoient toujours précédées ou ſuivies de quelques-uns. Ce Tableau étoit bon une fois, mais répété tous les jours il devenoit inſipide à ceux qui n'y entroient pour rien. Impatiente de voir arriver le Comte, je reçus une ſeconde lettre, qui différoit cet inſtant de quinze jours ; excédée d'un délai auſſi long, je pris le parti de me divertir de la ſuffiſance du Poëte, & du ridicule du Muſicien. Mais croira-t-on que des gens qu'on n'admet dans les maiſons que pour y divertir une compagnie, ſe donnent pour ſociété, & veulent être tendres en dépit du préjugé de leur état ? Rien n'eſt ſi vrai, Madame ; ces petits Meſſieurs oſerent m'aimer, & vous allez voir de quelle maniere je répondis à leurs feux.

Monſieur *Epernel* étoit un bel eſprit clandeſtin, qui étoit prôné dans les maiſons des hommes d'affaires, où il récitoit beaucoup de ces petits vers *Anodins*, qui n'ont que le mérite d'un débit impoſteur ; auſſi, obſerverez-vous que ces Auteurs ſecrets, jaloux de conſerver leur réputation, n'ont jamais rien fait imprimer ; vanité ſage, que les Sots taxent de modeſtie.

Le Muſicien avoit les vices de ſon état,

ſans en avoir les talens ; *Hernoud* (c'eſt ſon nom) jouoit l'homme à bonnes fortunes ; quelques femmes, qui s'étoient avilies en le prenant, lui avoient preſque conſervé l'air de ſe croire du mérite ; ſot & préſomptueux, il n'avoit que l'art de chanter quand il étoit ivre, & il ennuyoit d'autant plus qu'il chantoit ſouvent. Tels ſont les deux champions qui diſputoient mon cœur. *Epernel*, qui étoit moins mauſſade dans ſes ridicules que le Muſicien, fit le myſtérieux ; ce début me plut, & je me réjouis en y répondant : *Bernon* étoit dans cette confidence, & vous allez voir qu'elle n'y fut pas inutile. Le Poëte, qui crut avoir fait impreſſion ſur moi, hazarda une déclaration ; comme elle étoit en vers, je n'y répondis point ; *Epernel* qui s'oublioit, oſa me reprocher mon ſilence : cette témérité que je voulois punir dans un autre temps, ne fut point priſe en mauvaiſe part, & je feignis une tendre colere, en attribuant l'aveu du Poëte à un jeu d'eſprit, dont je ne voulois pas être la dupe.

Epernel prit le change, comme je l'avois déſiré, & le lendemain il m'écrivit une grande lettre pour juſtifier ſon amour : le ſtyle en étoit vil, & l'expreſſion ſinguliere, je voulus que *Bernon* y répondit dans le même goût. Ma femme de chambre, qui avoit plus d'eſprit que ces petits Poëtes journaliers, fut contrainte de deſcendre dans le bas, pour ſe mettre à l'uniſſon d'*Epernel*. *Hernoud* vint traverſer la paſſion naiſſante du Poëte ; jugez

de ma joie, quand je vis ces deux originaux au point où je voulois les amener. Coquette sans remords avec ces *especes-là*, j'aimois à me faire amusement des supplices qu'ils essuyoient. Le Musicien, plus assuré que le Poëte, quoiqu'il valût moins, m'assommoit de *Cantates & d'Ariettes*, *Armide*, *Omphale*, *Cleopâtre*, *Euridice & Galatée*; je réunissois en moi les vertus & les agrémens de ces Princesses, & le petit bon-homme avoit l'attention modeste de se comparer aux amans qui les intéressoient. Plus ridicule qu'*Epernel*, parce qu'il connoissoit mieux le monde, il voulut se monter sur le ton des hautes galanteries; & pour commencer avec succès, il fit une confidence à ma femme de chambre, qui lui fit espérer que ses vœux ne seroient point rejettés. *Hernoud* enchanté de cette prévenance, promit un vaudeville à *Bernon*; le Poëte lui avoit précédemment fait esperer ces vers. Voilà des fonds qui paroissent peu solides, & qui cependant font vivre dans une sorte d'aisance ceux qui les produisent. Ma femme de chambre, qui s'étoit engagée pour moi, acheva de porter la joie dans le cœur du Musicien, en lui écrivant un billet fort tendre. La scene étoit bien préparée; je n'attendois que l'arrivée de mon époux pour la dénouer, quand d'*Arnonval* vint me trouver avec l'air brusque d'un homme lourd qui donne des conseils. Vous êtes perdue, Madame, me dit le Trésorier, & je suis fâché de l'aventure

pour votre mari que j'ai l'*honneur* d'estimer ; quoi donc, lui répondis-je, avec un étonnement affecté ; que m'est-il arrivé ? les Autrichiens sont-ils enfin parvenus à faire une irruption en Bourgogne, & nos Terres sont-elles ravagées ? Pis que tout cela, reprit d'*Arnonval* ; il s'agit de l'honneur, & les d'*Arnonval* n'ont jamais plaisanté là-dessus. *Epernel* & *Hernoud*, deux hommes d'esprit qui ne valent pas grand'chose, & que je ne tiens chez moi, que parce que l'usage a voulu qu'on ait de ces gens-là, comme on a des porcelaines & des Magots de la chine. Eh bien, repartis-je, qu'ont de commun ces Messieurs avec les disgraces que vous m'annoncez ? Vous les aimez, Madame, répondit le Trésorier, & cela n'est pas plaisant. Quelles preuves ? ... vos lettres, reprit brusquement d'*Arnonval* en m'interrompant, les indiscrets les lurent hier à tous ceux qui étoient sur la terrasse ; je les blâme, mais je ne vous estime pas de les aimer tous les deux. Je suis assez expérimenté pour sçavoir qu'il faut qu'une femme ait une foiblesse ; mais aimer deux hommes à la fois.... J'estimois feuë Madame d'*Arnonval*, elle étoit sage & vertueuse, & je manquai un jour de me brouiller avec elle, parce qu'elle s'avisa de donner un rendez-vous *innocent* à un Gentilhomme de la Province, tandis qu'elle avoit le Marquis de *Gelmaure* ; vous voyez que je suis rigide ; oh j'aime la décence! Votre conduite, repartis-je, ne m'en laisse aucun doute, & c'est pour me justi-

ter dans l'esprit d'un époux si austere, que je veux bien vous prévenir que ces lettres sont un jeu de ma femme de chambre, à qui j'ai permis cette supercherie, pour éprouver le caractere de ces petits Messieurs, & m'en réjouir à leurs dépens. Fort bien, dit d'*Arnonval*, qui revenoit toujours aux derniers sentimens qu'on lui proposoit; cette idée est d'or, & je veux qu'avant la fin de la journée, nous la mettions à profit; j'imagine par exemple..... mais non, Madame, imaginez vous-même, je suis vif, & je pourrois bien pour prélude de la scene renvoyer ces gens-là: cela ne me satisferoit point, repris-je; le Comte doit arriver ce soir ou demain matin, payons son retour de cette scene. Soit; je pense comme vous, répondit d'*Arnonval*, parce que vous pensez bien. Nous en étions là, lorsqu'on entendit, dans la cour le bruit d'une chaise, c'étoit le Comte; notre entrevue fut tendre, & on eût juré à nous voir que *Courmont* n'avoit pas vu Madame *Niel*, & que je n'avois jamais aimé que lui. Les pauvres enfans, s'écria bourgeoisement le Trésorier, en se jettant à notre cou, c'est ma foi le tableau de l'amour conjugal.

Après les premieres caresses, nous n'eûmes rien de plus pressé que de mettre mon mari au fait de l'aventure; il connoissoit précisément les deux originaux que nous voulions corriger; & il fut résolu de leur donner pour le même soir un rendez-vous dans mon appartement, où *Courmont*, accablé de

fatigues, feroit fuppofé ne point coucher. L'objet étoit encore de les ménager fi bien, & avec tant d'adreffe tous les deux, que l'un, tout rempli de fon prétendu bonheur, ne pût s'occuper de celui de fon rival, qu'on lui peignoit comme un homme méprifable, c'étoit la feule juftice que je leur rendis en plaifantant.

Les rendez-vous furent donnés; la honte que je reffentois de me compromettre avec de pareils perfonnages, me fit rougir, & les fots eûrent la vanité d'affermir leur triomphe fur cette pudeur; mais leur efpoir frivole s'évanouit avec le jour. Le Comte, pour écarter toutes les défiances qui auroient pu entrer dans l'efprit des hommes à talens, quitta la table avant qu'on fervit le fruit, fous le prétexte préparé de fe repofer. A ce départ je vis briller la joie dans les yeux des deux champions que j'obfervois avec le manége de la Coquette la mieux concertée. *Hernoud* qui vouloit fe rendre utile, chanta un vieux air qui avoit quelque rapport avec la bonne fortune dont il fe flattoit; le Poëte qui fe croyoit le feul heureux, feignit de fe rendre à des empreffemens qu'on n'avoit pas, & récita des vers dont on ne fe foucioit point; auffi fat que fon rival, c'étoit *Damon* qui fe préparoit à mourir entre les bras de *Célimène*; lieux communs qui, femblables aux harangues des Voyageurs, fervent par-tout.

On ne fut pas plutôt forti de table, que

me retirant avec mystere, je passai dans mon Cabinet de nuit, où j'attendois le Musicien qui avoit reçû avant le souper un billet de la main de *Bernon*, dont voici la teneur.

L'impossibilité où je serai de vous faire entrer par la porte de mon Appartement, me met dans le cas de vous prévenir, qu'en vous rendant à minuit & demi dans la petite cour du Jardin, je vous ferai monter par une voie sûre jusqu'à moi. Adieu, je suis heureuse, si votre impatience égale la mienne; gardez vous sur-tout du Poëte.

Epernel avoit reçu avec le même mystere, un semblable billet, au rendez-vous près, qui étoit différé d'une demi-heure. L'instant tant attendu arriva, le Comte qui avoit pris les habits de *Bernon*, étoit dans une Chambre au dessus de moi, & affectant de montrer sa Robe à la faveur d'un flambeau, il descendit dans la cour, où *Hernoud* étoit, un large panier d'osier, dans lequel on dit au Musicien d'entrer; il obéit sans résistance, & porté en l'air par le moyen d'une poulie attachée au dessus de la chambre où *Courmont* l'attendoit, il se fit entrer dans ce même appartement, le pauvre *Hernoud* interdit à la vue du Comte déguisé en femme, ne sçavoit pas encore la disgrace qu'on lui préparoit; plaisant, comme le sont tous les gens à talens, il tenta de s'échapper par un jeu, mais son adresse ne lui réussit point, & mon mari qui le faisoit observer par deux Laquais,

lui annonça qu'il lui feroit brûler la cervelle, s'il s'avisoit de sortir de son panier. Cette ménace auroit fait trembler un homme courageux, jugez de la frayeur que le Musicien dut ressentir.

La demi-heure étoit écoulée, & le Comte, impatient de voir le couple rival réuni, se présenta à la fenêtre. *Epernel* qui reconnut sans doute les ajustemens de *Bernon*, demanda si on avoit une échelle de corde à lui faire passer; & on ne lui répondit qu'en descendant d'une autre poulie qui joignoit la premiere, un second panier d'osier où le Poëte impatient entra avec mystere. *Courmont* qui le montoit, noua la corde & le panier élevé à trente pieds de la terre, présenta *Epernel* aux curieux; surpris d'une aventure à laquelle il s'attendoit peu, son étonnement redoubla, quand il vit un autre panier qu'on descendoit au niveau du sien; frappé de la voix *d'Hernoud* qui crioit qu'on l'épargnât, il osa lui demander par qu'elle aventure il se trouvoit-là; la conversation s'engagea insensiblement entre ces deux hommes qui furent en proie aux agaceries de nos gens, en attendant le jour qui devoit nous venger de leur audace.

Nous nous couchâmes, le Comte devint tendre, mais il n'avoit pas cette délicatesse qui devroit être l'ame de la volupté; je n'étois point jalouse, puisque je n'aimois pas; mais j'avois assez de vanité pour exiger de la fidélité. Madame *Niel* me revient dans l'es-

prit, j'en parlai au Comte, qui devina d'abord que d'*Amerville* avoit été indiscret, & voulant calmer des inquiétudes qui le flattoient, il me dit que Madame *Niel* étoit une de ces femmes de garnison, qui, appartenant à l'Etat Militaire, sont en droit d'exiger des visites qu'elles prennent pour des égards ; & que, confondant le plaisir avec le sentiment, il est d'usage de leur permettre pour un quartier d'hiver, de s'égarer sur leurs prétentions. C'est une loi écrite, continua le Comte d'un ton sérieux qui me surprit, & nous manquerions à la probité, en ne nous y soumettant pas. Quoi! lui dis-je, indignée d'un propos si révoltant, vous prétendez que l'honneur vous force à deshonorer une femme... Est-ce qu'on deshonore encore, reprit *Courmont* d'un ton fat ? si quelqu'un avoit à se plaindre de ce côté-là, ce seroit nous; ce sont les femmes qui nous perdent par leur indiscrétion, & le peu de ménagemens qu'elles gardent avec les hommes. A-t-on rendu une femme heureuse ? à *Paris* au moins, elle ne jouit de son triomple, qu'autant qu'elle le rend public; il faut qu'un homme qui n'a que des bontés, ou de la complaisance, joue l'amoureux, & que, promenant Madame & son ennui par-tout, il aille avec elle de chez l'*Empereur* à l'*Opera*; du *Spectacle* au *Cours*; & livré par-tout aux agaceries d'une femme aimable, si vous voulez, il ait le désagrément d'entendre dire à ses oreilles, *M. le Comte est amoureux*; jugez, Madame, combien ce

persiflage est attérant. J'ignore, repartis-je, la force de ces grands mots, mais je sçais que tout ce que vous prétendez qui forme votre honte, doit contribuer à vous faire honneur, supposé cependant que l'homme le plus présomptueux puisse tirer vanité de l'avilissement auquel il réduit une femme.... Madame la Comtesse, répondit *Courmont*, ne connoît pas encore le grand monde ; elle mettra, repris-je, au nombre de ses plaisirs, celui de l'ignorer toujours, s'il ressemble à l'esquisse que vous venez d'en donner. Oh, je l'ai peint en beau, reparti le Comte : fort bien, continuai-je ; quelle idée flatteuse pourrois-je en concevoir, quand vous me peignez des hommes qui, sans obéir au devoir, vivent avec des femmes qu'ils n'aiment point ? car, après ce que vous venez de me dire de votre beauté de *Vitri*, je ne sçaurois me persuader qu'elle vous ait été chere ; rien moins que cela, reprit *Courmont* ; & apprenez d'abord que, quand même l'amour ne seroit pas banni du commerce de la vie, il ne résideroit jamais dans des Villes de garnison ; les femmes n'y étant à nous que par convention, ne peuvent y prendre ce goût délicat qui n'est autre que l'amour. Nous remplacions à *Vitri* le Régiment du Roi, c'est le seul de l'Infanterie avec lequel nous vivons ordinairement ; le Capitaine le plus intrigant de ce Régiment, nous donna la liste des femmes *du Corps*, c'est ainsi qu'on appelle celles qu'on a eues pendant le quartier d'hiver ;

désignées toutes avec les épithétes qui marquent leur figure & leur caractere, Madame *Niel* me plut, le Commandant de ma brigade avoit aussi jetté les yeux sur elle ; mais comme il n'y a point de préséance en amour chez nous, nous suivîmes l'usage ancien, & Madame *Niel* sçavoit qu'elle m'appartenoit avant que je l'eusse vue, il en est de même de toutes les femmes, & de tous les Regimens..... Je vous avouerai, Madame, que je frémis à ce récit horrible, & je fus vingt fois tenté de croire cette vile partie du sexe plus méprisable que les hommes qui la gagnoient au sort. Puissent les femmes qui liront cet endroit de mes Mémoires, revenir des écarts qu'elles ne se pardonnent que parce qu'elles les croient cachés.

Je ne vous parlerai ni de mon sommeil, ni des autres réflexions qui le précédoient, je vous dirai seulement qu'à huit heures du matin *Courmont* fit éveiller tout le Château, & les environs ; d'*Arnonval* qui étoit prévenu, amena son monde dans la cour, où l'on voyoit les deux hommes à talens, modestement tapis dans leurs loges à bonnes fortunes, exposés aux plaisanteries les plus cruelles ; ils eurent la bassesse de demander grace, mais on ne répondit à leurs cris que par des méchancetés. Deux laquais, qui avoient de la mémoire, montoient dans l'appartement qui faisoit face aux paniers, & là ils recitoient alternativement les vers & la chanson qu'*Epernel* & le Musicien avoient,

Courmont, qui avoit été fort répandu dans Paris, me présenta dans toutes les maisons, où sa naissance & l'amitié lui avoient donné accès. Mon mari ne me vit pas plutôt attachée à une société, qu'il la quitta ; je ne murmurai pas contre lui ; mais je déclamai secrétement contre l'usage qui autorisoit cette conduite. La maison où je me plaisois le plus, étoit celle de la Présidente d'*Obricourt* ; cette Dame joignoit dans un âge tendre, un esprit mûr à des connoissances variées qui la rendoient estimable ; modeste quoique belle, elle n'avoit rien d'affecté dans ses propos, ni dans son maintien, & quand elle ne se trouvoit pas bien, c'est que réellement elle ne croyoit pas l'être ; le tableau du mari étoit exactement le contraste de celui-ci. Le *Président* avoit à quarante ans l'étourderie minaudiere d'un fat qui débute à la Cour ; ennemi de son métier, il laissoit à un Secrétaire le soin de faire ses extraits ; & toujours de l'avis de ceux qui opinoient avant lui, il pensoit bien ou mal suivant les connoissances de ceux qui le précédoient dans la gazette du jour ; il sçavoit mieux que personne si *Cidalise* avoit quitté le petit Marquis, ou si le Commandeur avoit repris *Euphémie* ; merveilleux pour les ajustements,

rue Neuve des Petits-Champs. Cette remarque n'est placée ici que pour assurer les esprits foibles, qui, trouvant une erreur dans un ouvrage, révoquent tout ouvrage en doute.

justemens, il n'y avoit pas de *Caillette* dans le Royaume, qui sçut assortir une parure avec plus de goût. *La Masier & la Gillon* n'essayoient une mode nouvelle que d'après lui; ces deux femmes étoient les *Boutrai* & les *Duchaps* de leur siecle. On prétend que c'est d'*Obricourt* qui retrancha les galons qui bordoient les juppons des femmes, & qui leur faisoient un tort infini, comme celles qui vivoient de mon temps, ont pu l'éprouver.

Mon entrée chez le *Président* dérangea l'harmonie qui régnoit dans sa maison : quoique je n'eusse pas de part à ce trouble, il ne laissa pas que de m'inquiéter : d'*Obricourt*, amant heureux de Madame *Quetel*, me la sacrifia, & le Chevalier de *Pervaux*, qui devint le rival du *Président*, abandonna Madame d'*Obricourt* qui avoit la foiblesse de l'idolâtrer. Comme Madame *Quetel & Pervaux* ont été les principales causes des malheurs dont la moitié de ma vie a été remplie, il est important que je montre ici ces deux personnages, tels qu'ils étoient.

Madame *Quetel* étoit une femme fausse, qui, se piquant de n'avoir aucun préjugé, affectoit sur tous les objets une indifférence qu'elle portoit jusqu'à s'estimer peu elle-même. Ce point est le seul sur lequel elle auroit pensé juste, si elle avoit été sincere. Outrée, dès qu'on humilioit son amour propre, elle mettoit tout en œuvre pour perdre ceux qui ne l'aimoient plus; méchante avec mé-

thode, son expérience dans le genre des noirceurs, avoit suppléé à l'esprit que les femmes adroites font presque toujours entrer dans leurs tracasseries; montée d'ailleurs sur un ton fade & imité, elle n'avoit ni l'adresse de se cacher, ni le talent de vouloir être quelque chose. Un homme d'esprit se masque long-temps; mais le ridicule perce bientôt chez les sots. Du caractere, passons à la figure.

Madame *Quetel* étoit d'une taille énorme, qui la rendoit d'autant plus insupportable qu'elle jouoit l'enfant; des yeux plus hardis que vifs annonçoient un caractere dur, & ne prévenoient point pour ses mœurs : joignez à ces premiers traits une grande bouche, des dents cendrées, & deux joues épaisses qui marquoient un embonpoint bourgeois. Voici le Chevalier, pourquoi faut-il que la Présidente, une des femmes les plus respectables de son siecle, ait eu la foiblesse d'aimer un monstre; jugez si j'exagere.

Pervaux étoit un homme dont le courage étoit aussi suspect que la naissance; brave, tous les fanfarons le sont, il effrayoit par le détail des gens qu'il avoit tués; Gentilhomme du premier ordre, il parloit beaucoup des croisades, & de ses aïeux qui ne les avoient jamais vues; faux & modeste avec les femmes qui n'étoient point affichées, il avoit l'art dangereux de les subjuguer, & la bassesse de les ruiner; car *Pervaux* convenoit de bonne foi qu'il n'avoit jamais en

d'autre patrimoine : audacieux avec les *Caillettes*, il obtenoit par des menaces ce que le sentiment ne donne qu'à la délicatesse ; méchant quand il échouoit ; indiscret dans le triomphe, la vertu & le libertinage étoient également l'objet de ses noirceurs ; habitué à profiter de la foiblesse des femmes pour les sacrifier à leurs maris, il s'étoit fait un jeu du crime le plus affreux ; sa réputation enfin dans le monde où il étoit connu, étoit telle, que les femmes qu'il respectoit étoient perdues, & on ne reconnoissoit le mérite & la vertu qu'aux traits odieux dont il les chargeoit.

Vous devez jusqu'ici m'avoir assez connue, pour penser que l'homme que je viens de peindre, ne me causât d'autres impressions que celles qui naissent plus encore de l'horreur que du mépris ; aussi outré de mes dédains, que Madame *Quetel* étoit piquée de l'inconstance du *Président*, ce couple, si digne d'être assorti, s'unit pour me perdre, & le malheur voulut qu'il y réussît ; situation funeste à mon repos, puisqu'elle me força de haïr mon mari ! fatiguée d'*Obricourt* & de *Pervaux*, j'avois résolu de ne plus revenir chez la *Présidente*, mais son caractere de douceur, joint à la crainte de me répandre dans une société nouvelle, me retint auprès d'elle : le Chevalier qui l'avoit quittée brusquement, n'avoit plus pour elle les égards que l'on doit au ménagement plus encore qu'à la politesse ; & Madame d'*Obri-*

court en paroiſſoit révoltée. Mais différente de ces femmes qui croient que le plaiſir de punir un perfide n'eſt rien, ſi l'on n'a pas une rivale à humilier avec lui, elle tâchoit de s'étourdir ſur ſes chagrins, ſans compromettre même celui qui les lui cauſoit. Madame *Quetel* abandonnée du *Préſident* qu'elle s'étoit donné, parce qu'il lui falloit quelqu'un, & que d'*Obricourt* faiſoit depuis aſſez long-temps des honneurs dont perſonne n'auroit voulu ſe charger; cette femme qui pardonnoit tout, ôtez le mépris de ſes charmes, traita durement le *Préſident*; & celui-ci, inſenſible aux propos de ſon amante, jouoit le ſentiment, en feignant de n'être occupé que de moi. Cette ſituation, qui n'avoit pas échappé à la Préſidente, exigeoit une confidence, & je la lui fis. Moment critique, que j'appréhendois d'autant plus que je le connoiſſois peu. La raiſon & l'amitié triomphoient de mon embarras. Je m'ouvris enfin à Madame d'*Obricourt*, qui reçut cet épanchement avec tout le plaiſir que la tendreſſe inſpire: Je vous eſtime trop, Comteſſe, me dit-elle, pour vous cacher que j'ai aimé éperdument le Chevalier, peut-être même eſt-il cher encore à mon cœur; ſous le maſque de la diſcrétion & de la probité, le traître a abuſé d'une femme foible, que ſa figure avoit déja ſéduite; toute à l'amour, je n'ai vu que l'amant, & ma raiſon s'eſt égarée ſur l'homme; vous m'ouvrez les yeux aujourd'hui, & je commence à profiter de la

sagesse de vos conseils, en vous promettant de ne plus voir le Chevalier. C'est le servir, lui repliquai-je, il vous croira jalouse, & son amour-propre triomphera. Que m'importe, reprit la *Présidente*, qu'il trouve dans ce qui doit l'humilier, des ressources pour sa vanité? j'y consens; mais qu'il ne me voie plus. Je ne me fais point illusion sur la foiblesse de mon cœur; si je revoyois *Pervaux*, je pourrois peut-être me rappeller que je l'ai aimé, & j'aurois trop à rougir de ce souvenir: pour Madame *Quetel*, continua la *Presidente*, je l'avois crue jusqu'ici trop bête pour être méchante, vous m'éclairez sur son caractère, & dès ce soir ma porte lui sera fermée; seule avec une amie tendre, je trouverai dans un cœur vrai des consolations que le grand monde n'offre jamais. Sensible aux éloges que Madame d'*Obricourt* me prodiguoit, je lui proposai de la mener chez la Marquise *de Riancé*, c'étoit une femme que le Duc d'*Amerville* m'avoit fait connoître, & où j'avois trouvé une compagnie assez bonne; la *Présidente* accepta ma proposition avec d'autant plus de plaisir, que, sans manquer ouvertement à des gens qu'elle craignoit, elle goûtoit l'avantage de s'en débarrasser; le *Président* qui n'étoit pas dans notre secret, ne nous suivit point, & je me vis heureusement délivrée de deux importuns; mais hélas! tandis que je travaillois à assurer le repos de mes jours, des ennemis secrets avoient juré d'en altérer la douceur.

Madame d'*Obricourt*, dont le nom étoit connu, fut reçue de la Marquise de *Riancé* avec tous les égards, qu'on accordoit alors aux femmes de Robe, qu'on ne prenoit point comme aujourd'hui pour des Etres déplacés dans le grand monde ; éloge plus flatteur que les prévenances que l'on accorde aux *Caillettes*, & qui humilient celles qui en sont dignes, parce que la corruption du siecle est telle, que le sexe est convenu de préférer des ridicules imposans à la vertu modeste.

Madame de *Riancé* n'étoit plus d'un âge à plaire, & cependant elle plaisoit ; les restes d'une figure charmante, beaucoup d'esprit, une célébrité galante, & un nom fameux dans l'Etat, lui attiroient encore des adorateurs : son mari facile vivoit à la campagne chez une fille de spectacle qui le ruinoit avec économie. La Marquise avoit le goût de son âge ; prévenue pour tous les jeunes gens, elle se décidoit au premier coup d'œil, & se troublant sur les mouvemens d'un cœur trop actif, elle croyoit résister à une passion qu'elle s'efforçoit elle-même d'inspirer ; facile en voulant être prude, elle ressembloit à ces femmes qui, surprises de tomber si fréquemment, s'excusent sur leurs chûtes, en disant qu'elles croient *qu'on leur a donné un sort* ; propos rebattu, qui ne prend pas même dans la Bourgeoisie. Le Vicomte de *Sanville* étoit un de ces mortels heureux qui avoit charmé

la Marquise, & qui l'auroit peut-être aimé, s'il avoit fait des impressions moins vives sur mon ame; *Sanville* unissoit aux agrémens de son âge, toutes les vertus qu'une femme prudente peut desirer dans un amant; c'étoit un sage sous les traits de l'amour; mon cœur vainement combattu ne put résister au Vicomte; maître de mes sentimens, avant même qu'il l'eût désiré, il sembloit me regarder avec une indifférence qui augmentoit mon trouble & ma passion; vingt fois j'aurois voulu lui ouvrir mon ame, & vingt fois mon époux & mon devoir rendoient, en m'arrêtant, le Vicomte plus aimable à mes yeux.

La Marquise qui avoit une loge retenue aux *François*, nous mena au spectacle. On donnoit ce jour-là une Tragédie nouvelle, dont le titre m'est échappé; je sçais seulement que c'étoit une piece imitée de l'illustre *Racine*. La cabale, toujours outrée dans sa critique, crut trouver dans le choix du sujet une ample matiere à l'exercice d'un métier odieux. Sans vouloir convenir des beautés réelles qui étoient répandues dans cet ouvrage, on refusa d'applaudir à des vers que les grands maîtres du siecle n'auroient pas désavoués. On fut jusqu'à reprocher à l'auteur son peu de génie, en l'accablant d'un tas de *petites lettres* clandestines qui n'ont jamais obtenu l'estime des honnêtes gens, lors même qu'elles sont bien faites; pour moi, plus indulgente, je sentis que ses ta-

ſens mieux accueillis pourroient un jour lui faire honneur ; j'ignore ſi ma prédiction a été remplie.

Le Vicomte qui répondoit machinalement aux agaceries de la Marquiſe, ſembloit moins indifférent qu'il ne l'avoit été à la maiſon ; & ſes yeux ſurpris vingt fois ſur les miens, me firent juger que nos cœurs alloient être d'intelligence ; la crainte que Madame de *Riancé* ne s'en apperçût, m'agitoit un peu, mais l'amour naiſſant qui ſe plaît dans les alarmes, rioit de ſes propres terreurs. Nous ſoupâmes chez la Marquiſe, qui retint *Sanville* que nous voulions reconduire ; le Comte, que je n'avois pas vu depuis trois jours, liſoit dans mon appartement ; ſurpriſe de le voir, je lui demandai quelle bonne fortune me l'amenoit ; en doutez-vous, me dit-il, en affectant un ton tendre ? l'amour ſeule me conduit ici ; je vous aime véritablement, & vous en ſerez convaincue par le ſacrifice que je vais vous faire ; j'adore *la Lecouvreur*, cette Actrice célébre, qui fait l'admiration de l'Europe, m'*idolâtre* ; je l'ai priſe il y a quatre jours, & je la quitte aujourd'hui ; elle en mourra demain ; *Paris* m'imputera en vain la mort d'une Comédienne que les graces de *Zénéide*, & les emportemens d'*Ariane* ne remplaceront jamais : mon excuſe eſt dans vos yeux, & je braverai toute la terre ſous de tels auſpices. J'ignorois, répondis-je froidement, que le ſacrifice que vous voulez

me

me faire fût d'une si grande importance, & j'avois cru jusqu'ici qu'il y avoit des espéces de femmes qui ne pouvoient plus être sacrifiées pour l'avoir trop été. *La Lecouvreur* a des talens que j'admire, je conçois même qu'à votre âge on peut se laisser séduire par une Actrice aimable; mais on doit cacher un goût qui est avili *; un ridicule cesse de l'être dès qu'il est ignoré. Vous voyez que vous vous manquez essentiellement, en affichant une passion que la décence proscrit; mais c'est me manquer encore plus, que de vouloir me faire partager une faute qui vous humilie. Que pensera-t-on de vous à la Cour, quand on sçaura que livré au char d'une Comédienne, vous vous donnez pour rivaux ..? Je m'arrête; votre air consterné me répond de vos sentimens, & je ne veux point profiter de mes avantages, en vous reprochant une conduite que vous semblez désavouer. *Courmont* répandit des larmes; moment heureux! sembliez-vous m'annoncer le plus grand des malheurs? Li-

* Les tems varient, & chaque siécle a ses usages: ce qui étoit capable de perdre un honnête homme; il y a quarante ans, l'illustre aujourd'hui. Un Seigneur prend une fille de spectacle qui le ruine & qui le hait, dans la seule vue de se faire un nom. On a une maîtresse uniquement pour que le public le sache; les Actrices sont des affiches publiques qui annoncent l'état de la fortune des particuliers.

vrée aux careſſes de mon époux, je ne pus perdre de vue le Vicomte, ſon image préſente ſans ceſſe à mes yeux ajoutoit au ſupplice de mon cœur; que faire dans une poſition auſſi perplexe ? Mes conſeils avoient déterminé Madame d'*Obricourt* à ne plus voir *Pervaux*, quoique *Sanville* fut auſſi eſtimable que l'autre l'étoit peu; je penſois trouver dans le cœur de cette amie des armes contre moi-même, c'eſt dans cette idée que je pris le parti de lui écrire un billet, dont voici les termes :

Préparez-vous, ma chere Préſidente, à combattre un penchant dangereux, qui deviendroit l'opprobre de mes jours, ſi j'oſois m'y arrêter; j'aime le Vicomte de Sanville, *& je crois que les vœux de mon cœur n'ont fait que prévenir les ſiens : il m'aime ou je m'abuſe ! mais quoi qu'il puiſſe être, c'eſt à vos conſeils à réprimer une ardeur criminelle, l'amitié doit nous ſauver des dangers de l'amour. Adieu.*

Ce billet étoit à peine parti, que je reçus une lettre de Madame d'*Obricourt*; quel fut mon étonnement d'y lire ce qui ſuit !

C'eſt dans le ſein de l'amitié que je veux dépoſer les ſecrets de l'amour; vos ſages avis m'ont fait triompher d'une paſſion qui me deshonoroit n'en parlons plus, je déteſte Pervaux *autant que j'aime* Sanville; *le mot eſt lâché, & je ne rougis pas d'un gout dont je n'ai point de*

suites funestes à craindre. Je pense avoir assez pénétré les sentimens du Vicomte, pour croire qu'il m'aime ; si ce n'est point une illusion, ma chere Comtesse, venez me vanter mon bonheur, & applaudir à des feux qui seroient purs, si la vertu pouvoit les avouer. Bon jour.

Il faut connoître, la vertu, l'amour & l'amitié pour sentir à quel excès de douleur la lettre de la Présidente me livra ; inquiete pour moi, alarmée pour elle même, la crainte & le désespoir entroient tour à tour dans mon ame. Quand je confrontois le billet de Madame d'*Obricourt* avec celui que je venois de lui écrire : je trouvois une rivale dans une amie, & la Présidente, rédoutable à mes yeux, sembloit me percer le cœur, en m'arrachant un homme que je voulois fuir il y avoit un quart d'heure, & qui ne me devenoit cher que par des sentimens de jaloufie. Revenue de ces premieres idées, je m'occupai de la réponse que je ferois à la Présidente ; mais sa position qui avoit sans doute été égale à la mienne, ne lui ayant pas permis de me répondre, je suivis son exemple, & je renvoyai son laquais.

Incertaine sur le parti que j'avois à prendre l'après-midi, je voulus rester chez-moi : mais quand je pensois que la Présidente jouiroit sans crainte du plaisir de voir le Vicomte, je changois cette résolution, & prête à lui disputer sa conquête, mon devoir me retenoit ; cette perplexité étoit trop cruelle

pour que j'y restasse plus long-tems ; j'envoyai un de mes gens à l'Hôtel d'*Obricourt*, & on me raporta que la Présidente venoit de sortir avec le Vicomte. A cette nouvelle fatale la fureur dont j'avois jusqu'ici ignoré les mouvemens, se fit connoître dans mon cœur ; Madame d'*Obricourt* me parut une femme odieuse, qui ne s'étoit masquée jusqu'ici que pour me tromper mieux; & me livrant contr'elle à des mouvemens impétueux, j'aurois voulu l'immoler dans les bras même du Vicomte ; tantôt tournant ma rage contre *Sanville*, je m'efforçois de me le représenter comme un monstre odieux ; mais plus je voulois le haïr, plus son mérite prenant le dessus, forçoit mon cœur à lui céder, & ma colere faisoit bien mieux son éloge qu'un état tranquille ; j'ordonnai qu'on mit mes chevaux, & qu'on me menât chez la Marquise de *Riancé*, que je trouvai seule, occupée à faire un piquet avec d'*Amerville*. Mon trouble n'échappa point au Duc, me croyant peu susceptible des sentimens qui me dévoroient, il l'attribua aux chagrins qu'il pensa que *Courmont* me causoit ; la Marquise qui étoit femme, jugeoit toutes ses amies à la rigueur ; elle soupçonna que l'amour avoit part à mon trouble, & la crainte qu'elle avoit que je ne lui enlevasse sa conquête, lui persuada que le Vicomte étoit l'objet de mes inquiétudes. Le nom de *Sanville* qui lui échappa vingt fois, me fit rougir, & elle s'en aperçut ; la crainte d'être troublée me

jettoit dans une situation embarrassante qui me rendoit la femme du monde la plus gauche. Plus j'affectois d'être tranquille, moins je le paroissois ; inquiete & déconcertée, je faisois à d'*Amerville* cent questions ridicules sur son jeu. La Marquise, aussi émue que moi, sourioit malignement, en me reprochant des distractions, dont elle m'annonça qu'elle pénétroit la cause. Le Duc interdit de ma situation essayoit de me remettre ; & il alloit y réussir, quand le Chevalier de *Pervaux* entra avec Madame *Quetel* à qui il donnoit la main. Plus troublée de la vue de ces deux personnages, que des mouvemens sécrets de mon cœur, je voulus sortir, mais le *Duc* me retint, & me fit essuyer l'ennui de la conversation la plus impudente. Eh bien, dit le *Chevalier*, en se jettant sur un fauteuil, le pauvre *Vicomte* est donc mort ? Quoi ! mort, s'écria la *Marquise* effrayée. Autant vaut, répondit *Pervaux*, puisqu'il aime Madame d'*Obricourt*, & qu'il n'en rougit point. Ce propos me passe, repartit d'*Amerville*, la Présidente n'est elle pas votre amie ? *Comme cela*, reprit le *Chevalier*, mais pas assez pour que je taise des choses qui peuvent devenir très-plaisantes par la tournure que je leur donnerai. Eh, où avez-vous appris cette passion nouvelle dont vous nous parlez ici, repartit la *Marquise* ? où Madame, répondit le *Chevalier*, à *l'Opera*, exactement où ce couple heureux est actuellement en bonne fortune, dans une des troisiemes, vingt

lorgnettes fixées sur eux leur annonce la surprise de tout *Paris*, mais le Vicomte tranquille oublie les bontés que des femmes du premier mérite ont eues pour lui, & ne voit que sa respectable Présidente d'*Obricourt*; si j'en crois Madame *Quetel* qui le connoît excessivement, il verra cela sans étonnement; mais le public qui n'aime point à voir perpétuer les foiblesses d'une femme qui ne devroit plus avoir que des arrangemens de convenance, va médire à son aise. Je sortois à peine du Théatre Italien, où les plaisanteries ont commencé, que, volant aux foyers des François, j'ai entendu un nouveau *persiflage*, qui demonta le pauvre Vicomte, & feroit mourir la Présidente, si elle n'étoit pas éternelle. Le Vicomte est aimable, reprit la pesante Madame *Quetel*, mais s'il vouloit faire une infidélité, il devoit mieux choisir. Des femmes plus jeunes & plus jolies que la *Présidente* l'auroient occupé avec plaisir; Madame de *Courmont* ne pense-t-elle pas comme moi? Non, Madame, lui répondis-je séchement, une femme vertueuse n'a point de passion de la nature de celles dont vous parlez. Vous traitez fort mal ces deux Dames, repartit impudemment le Chevalier, si vous faites consister la vertu à n'aimer qu'un triste mari, ou ce qui revient au même, à n'aimer rien; je vous croirai, puisque vous l'exigez, la seule femme respectable du Royaume; je suis même sûr que la Marquise parieroit pour moi, si je disois du monde entier. Ma-

réputation, repris-je, qui ne dépend que de mes actions, ne sera jamais flétrie par des propos indécens ; je crois toutes les femmes soumises à leurs devoirs, & je n'en excuse aucune ; il en est de fort vertueuses, qui peuvent avoir une foiblesse ; mais rentrées dans leurs devoirs au moment même qu'elles ont pris la résolution d'en sortir, elles n'en sont que plus estimables ; il en est aussi, & je le dis à regret, qui, livrées sans honte à un penchant criminel, ne comptent leur bonheur que par la liste de leurs Amans ; accoutumées à sacrifier la décence au plaisir, le sentiment les gêne, & un amant délicat les fatigue. Vous convenez qu'il est de ces femmes, répondit le Chevalier en fixant Madame *Quetel*. Je conviendrai seulement, reprit-elle, qu'une conversation morale m'excéde, & que les réflexions ne vont qu'à une femme de cinquante ans. Elle est singuliere, répondit *Pervaux*, en déclamant contre les réflexions, elle veut nous prouver qu'elle tombe dans ce ridicule ; car enfin, je me pique d'avoir une mémoire.... Très-ingrate, reprit Madame *Quetel* ; mais sur-tout, Chevalier, rien qui ait l'air d'une Epigramme contre ses amies. C'est pour vous obéir que je ne dis pas que vous êtes extrêmement sensée, repartit *Pervaux*, je vous aime d'ailleurs prodigieusement, & vous le sçavez. Vous ne devez l'estime que j'ai pour vous, repartit Madame *Quetel*, qu'à la bonté de votre caractere ; doux & indulgent,

vous n'êtes ni médisant ni caustique, & c'est par-là que vous me plaisez. Il est vrai, reprit *Pervaux*, que je hais la satyre, & que je me suis fait dans tous les tems un devoir de respecter l'Univers. On s'en apperçoit, dit la Marquise, & je trouve l'estime de Madame, placée on ne peut pas mieux. Le Duc, ennuyé d'une conversation où le bons sens & la vertu souffroient également, proposa une partie de jeu ; on alloit se placer quand on annonça la *Présidente* & le *Vicomte* ; je rougis en entendant prononcer leurs noms, le Chevalier s'en apperçut, & il alloit se disposer à m'en faire une mauvaise plaisanterie, si je ne lui eusse imposé silence par un regard où le mépris étoit peint.

Madame d'*Obricourt* vint m'embrasser en me faisant des reproches de ce que j'étois sortie sans elle ; le Vicomte, les yeux fixés sur moi, dit beaucoup de mal de l'Opéra, langage rebattu sur le genre lyrique, que j'attribuai plus à l'ennui général, qu'à des sentimens particuliers. *Pervaux* qu'on agaçoit devint modeste ; ce qui étonnera, c'est qu'il n'en fut que plus sot ; le Vicomte sur lequel il s'étoit avisé de parler jadis, lui avoit imposé silence d'une façon assez disgracieuse, & le brave *Pervaux* étoit tranquille, au moins quand il étoit sous les yeux d'un homme qu'il devoit respecter ; contraint de faire tréve à son *persiflage*, il s'approcha de moi, & il essaya de me dire des choses tendres que je reçus avec dédain ; Madame *Quetel*, qui ne

craignoit personne, le badina sur son ton, & je les méprisai tous les deux.

La Marquise qui regardoit *Sanville* avec indignation, proposa d'aller aux *Tuileries*, nous montâmes en carrosse, à peine eûmes-nous passé le quai, que nous nous ressouvînmes que cette promenade n'étoit point celle du jour; nous passâmes au Cours: ennuyés de n'y voir personne, le Vicomte nous engagea d'aller à *Auteuil*, sous le prétexte de voir quelques embellissemens qu'il venoit de faire dans sa petite maison. *Pervaux* & Madame *Quetel*, que *Sanville* avoit invités avec l'air froid qu'on prend pour ne pas obtenir ce qu'on demande, refusoient sous le prétexte qu'ils alloient souper à *Vaugirard* dans la petite maison de mon mari, que je ne connoissois point: ce couple odieux nous quitta; & le calme rentra dans la société, on a beau dire que les méchants ne sont point à craindre, victime de leurs traits, j'ai toujours eu lieu de les redouter; le mépris dont la voix publique les charge, peut les humilier, mais il ne les corrige pas, & si leurs noirceurs ne portent pas atteinte à notre réputation, elles troublent du moins le repos de notre vie. Dégagée du soin de m'observer devant des gens que je craignois, je n'en eus d'autres que de tâcher de démêler les sentimens de la Présidente & du Vicomte, les regards de *Sanville* toujours attachés sur les miens, sembloient m'assurer que je l'avois rendu sensible; & l'air serein de Madame d'*Obricourt*

qui me fixoit en fouriant, vouloit me dire que, maîtresse d'elle-même, elle me cédoit l'objet de ses vœux. Arrivés à *Auteuil* nous trouvâmes un soupé fin que le Vicomte avoit fait préparer dans sa petite maison ; occupé à donner des ordres, nous saisîmes l'instant que, *Amerville* se promenoit dans le Parc avec Madame de *Riancé*, pour nous entretenir la Présidence & moi ; eh bien ! me dit, en soupirant Madame d'*Obricourt*, qu'allez vous penser d'une amie qui devient votre Rivale ? Depuis ce matin j'ai fait tous mes efforts pour dompter une passion qui m'alarme ; mais toute à l'aimable *Sanville*, j'ai osé oublier que vous m'étiez chere pour ne penser qu'à lui ; *je l'idolâtre*, que dis-je ? je *l'idolâtre*, & votre amour pour lui n'a servi qu'à augmenter un feu qu'il auroit dû éteindre . . . Outrée d'un aveu qui me perçoit le cœur, je feignis d'approuver son goût, & je voulus lui persuader que, pouvant commander à des feux indiscrets, j'avois reprimé une flamme dont les suites m'avoient effrayée : le ton avec lequel je me défendis, ne fit pas illusion à la Présidente, elle s'aperçut que j'aimois le Vicomte, mais assez adroite pour persuader qu'elle me croyoit, elle se jetta à mon cou, en me jurant que rien ne manquoit au bonheur de sa vie, puisque sans déplaire à l'amitié, elle pouvoit aimer le Vicomte. *Sanville* nous rejoignit après cette confidence, & nous nous promenâmes tous les trois, jusqu'à ce que le Maître-

d'Hôtel annonçat qu'on étoit servi. Le Vicomte, en me donnant la main pour descendre de la terrasse, me laissa un billet que je lus dans l'anti-chambre, c'étoit une déclaration tendre qui confirmoit mes premieres idées : tranquille alors sans affectation, j'eus un plaisir secret de l'erreur dans laquelle la Présidente étoit ; une seule réflexion venoit m'alarmer ; le Vicomte, me disois-je, est peut-être un fourbe qui trompe la Marquise, la présidente & moi ; ce sentiment injuste ne tenoit point contre mon cœur, ou pour mieux dire encore contre le caractere de *Sanville* ; incapable d'abuser une femme, il m'aimoit puisqu'il me l'avoit dit.

On n'étoit pas encore à table, qu'un laquais demanda si *M. de la Turmelle* pouvoit entrer. Très-volontiers, si ces Dames le trouvent bon, répondit le *Vicomte* ; l'homme qu'on nous annonce est un bel-esprit qui nous amusera peut-être. Ah ! je connois fort *la Turmelle*, repartit le Duc, c'est un Auteur très-agréable quand il a digéré. Le Poëte entra avec l'air aisé d'un homme de bonne compagnie, il embrassa le Vicomte qui s'éloigna en vain, & prit la main du Duc qui ne la lui présenta pas.

Assis près de Madame de *Riancé*, il lui dit avec un air distrait de fort jolies choses ; & mangeant avec attention, il laissa pendant une heure un champ libre à la compagnie. *D'Amerville* qui connoissoit le Poëte, voulut s'en divertir, & pour le faire sans l'offenser,

il mit adroitement la converſation ſur le *Théatre*. Cet inſtant fut ſaiſi de la part du Poëte avec un enthouſiaſme qui ne contribua pas peu à nous procurer l'amuſement que le Duc avoit imaginé.

La Turmelle nous demanda la permiſſion de lire le premier acte de ſa Tragédie intitulée *le Débordement du Nil*, que l'Auteur utile & laborieux des *Tablettes Dramatiques* a oublié d'inſerer. Voyez *Beauchamps*, édition de *Veniſe*, 1724.

Cette piece commence par un monologue fort intéreſſant, où le Nil apoſtrophant les digues qui l'environnent, veut forcer ſon lit, pour aller inonder l'Armée du *vieux la Montagne* qui couvroit la campagne de *Damiette*. Je n'ai retenu de cette tirade ingénieuſe qu'un ſeul vers, dont la vérité & l'harmonie m'ont frapée.

Digues qui m'enfermez, fendez-vous à mes cris.

Après la lecture de cet acte, qui nous amuſa autant qu'une Tragédie moderne, nous reprîmes le chemin de *Paris* où nous arrivâmes à une heure.

D'*Amerville* me remit chez moi, je penſai que le Comte qui n'étoit point rentré, coucheroit dans ſa petite maiſon, & je me retirai dans mon appartement, où le Vicomte toujours préſent à mon eſprit, me tint occupée juſqu'à l'inſtant que mes ſens appéſantis ſe plongerent dans un repos tranquille.

Heureuse sécurité, devois-tu m'annoncer le moment le plus affreux de ma vie !

Je dormois depuis une heure, quand le Comte entra dans ma chambre, le bruit de mes rideaux tirés avec violence m'éveilla en sursaut ; mais que vis-je ? mon mari les yeux étincelans de colere, m'ordonna de me lever. Je vous obéirai, lui dis-je, mais calmez au moins mes alarmes, en m'apprenant d'où peut naître le courroux qui éclate dans vos regards ; une perte considérable vous oblige-t-elle à fuir, où forcé de quitter *Paris* pour vous soustraire aux suites d'une affaire malheureuse, allez-vous chercher sous un autre Ciel le repos que vous ne connoissez pas ici ? Non, Madame, vous seule troublez la tranquillité de mes jours, & c'est à vous seule à expier vos fautes ; je reste & vous partez.... Ah ciel ! lui dis-je, en l'interrompant, quelle faute ai-je donc commise, parlez & apprenez-moi mon crime. Vous le connoissez, ingrate, reprit *Courmont* ; & je voudrois qu'enseveli avec une épouse perfide, il me cachât ma honte & mes ennuis ; plus de propos, un fiacre vous attend à la porte de cet Hôtel, habillez-vous, & fuyez pour toujours un mari que vous avez deshonoré. Immobile à ce discours je tombai évanouie ; le Comte appela *Bernon*, & tous les deux me rappelloient à la vie ; helas ! que ne me laissoient-ils plutôt périr dans ma foiblesse ! pitié cruelle, que tu vas me causer de larmes ! mes yeux rendus à la

MÉMOIRES

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME,
ÉCRITS
PAR ELLE-MÊME,
ET PUBLIÉS
Par M. DE CHÉVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Desp. Sat. des F.

SECONDE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez H. CONSTAPEL, Libraire.
M. DCC. LXIX.

TAYLOR

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

SECONDE PARTIE.

Désespérée & mourante, j'arrivai après un quart-d'heure de marche au *Bon Pasteur*, séjour odieux où l'innocence est confondue avec le crime; l'exempt de l'escouade qui m'avoit accompagnée, remit à la supérieure de cette maison une lettre de cachet; je frémis quand j'entendis prononcer mon nom: jusques-là j'avois pu me persuader que le caprice ou la jalousie du *Comte* me reléguoit dans un Cloître où son projet étoit que je passasse mes jours; mais l'ordre du Roi, le nom de ses Ministres me firent naître d'autres idées, & je m'imaginai que quelqu'ennemi secret

m'avoit noircie dans l'esprit de mon époux.

Une des filles de cette maison me conduisit dans une chambre obscure, & me fit sentir avec beaucoup de dureté qu'elle étoit d'une complaisance extraordinaire. *Bernon*, qui sembloit accablée sous le poids de mes malheurs, demanda la Supérieure, mais on lui fit entendre qu'une grace pareille s'accordoit difficilement, & je fus forcée d'essuyer tous les mauvais traitemens ausquels le libertinage est exposé dans ces sortes de maisons.

Je me rappellai en vain la conduite que j'avois tenue pendant mon séjour à *Paris* ; je n'avois aimé que le *Vicomte* ; la Présidente d'*Obricourt* avoit été la seule qui fut informée de mes sentimens pour *Ranville*, & peut-être sa propre tranquillité l'avoit engagée à me trahir ; idée fausse qui tomboit d'elle-même, quand je réfléchissois que le Roi étant alors à *Villers-Cotteret*, dans la maison de ce grand Prince, l'ami des Arts & le soutien de l'état, mon mari n'avoit pu obtenir dans six heures la Lettre de cachet qu'on avoit remise au *Bon pasteur*, & qui d'ailleurs m'avoit parue datée de la veille. Que faire ? que penser ? l'insensibilité & le désespoir m'alarmoient également. Souffrir mes maux avec indifférence, c'étoit afficher un Stoïcisme dont mon cœur n'étoit pas capable de soutenir l'idée ; me livrer aux fureurs qui suivent ordinairement une douleur violente & inattendue, c'étoit chercher une con-

solation dans l'excès des maux. *Bernon* employa vainement tous ses soins pour remettre le calme dans mon ame agitée ; incertaine, je passois avec une rapidité égale du trouble à la fureur, & de la fureur à la crainte. Ma Femme de Chambre alarmée de cet état, exigea que je me couchasse ; je me rendis à ses instances, mais je n'en fus pas plus heureuse ; des songes lugubres vinrent déranger mon sommeil, & je passai la nuit la plus affreuse ; le jour ne fut pas plus heureux pour moi, confondue avec toutes ces femmes dont le crime gravé sur leur front, annonce l'infamie, on me crut aussi coupable qu'elles, & je fus contrainte de mener le même train de vie ; j'étois, à la priere publique, appuyée sur *Bernon*, qui n'avoit d'autre soin que d'essuyer mes larmes, quand une jeune personne qui vit que je me trouvois mal, vint m'offrir ses secours. Quelle fut ma surprise de reconnoître la mere *Sophie* ! cette même Religieuse à laquelle j'avois été attachée aux *Ursuelines* de *Dijon*, *Sophie* éperdue, tomba entre les bras de *Bernon*, je ne revins de mon évanouissement que pour la tirer de celui dans lequel elle étoit ; je la rappellai par mes secours à une vie que nous aurions été heureuse de perdre alors. Occupées à nous arroser mutuellement de nos larmes, nous eûmes la consolation d'intéresser les témoins de ce spectacle touchant ; la Supérieure même, informée que *Sophie* méritoit par sa naissance une sorte de con-

sidération, quitta la dureté attachée à son état, & permit au sortir de la priere, que nous nous entretinssions ensemble. Arrivées dans ma cellule, mon premier soin fut de calmer les inquiétudes de *Sophie*, en lui annonçant que vertueuse encore, je ne devois l'ignominie, à laquelle j'étois exposée, qu'à la rage d'un mari insensé, ou à la fureur de mes ennemis : en effet, je cherchois en vain le motif de cette retraite indigne, infléxible pour moi-même, je me jugeois à la rigueur, mais je ne trouvois que le *Comte* de coupable.

Sophie, l'infortunée *Sophie*, me rappella, en gémissant, la promesse qu'elle m'avoit faite, il y avoit deux ans, de me raconter les événemens sinistres de sa vie ; croyois-je alors, s'écria-t-elle, en se jettant dans mes bras, que je m'en acquitterois dans cette demeure affreuse ? quel destin odieux m'a trainée dans ce cachot ? suis-je coupable ? ou mes parens sont-ils criminels ? jugez moi, Madame, mais que l'amitié ne prononce point ; l'innocence n'a pas besoin de l'appui de la prévention.

HISTOIRE DE SOPHIE.

MOnsieur *de Verbois*, mon pere, étoit Grand *Sénéchal de Beaune*; deux freres & moi formions toute sa famille : veuf à trente ans, notre éducation fut confiée à une vieille gouvernante, c'est-à-dire, que nous fûmes très-mal élevés; mon pere qui n'avoit jamais aimé sa femme, ne sentit point pour ses enfans une tendresse que le sang & la nature doivent inspirer : du moins le Chevalier de *Verbois* & moi, fûmes les victimes de son indifférence; l'aîné parut seul jouir de son amitié, avantage heureux, plus précieux à mon coeur qu'une vaine fortune que je ne lui enviois point! Mon frere cadet, que j'ai nommé le *Chevalier*, porté dès l'âge de cinq ans dans la maison d'un Curé de campagne, où, sous le prétexte de l'instruire, on travailla à l'oublier, ne reparut plus à la maison paternelle; époque funeste qui entraîna les malheurs de ma vie. Seul avec le Baron de *Verbois* (c'étoit mon frere aîné (je me flattois de partager le cœur de mon pere, mais mon espoir etoit frivole; la nature chez lui étoit muete, c'étoit moins la tendresse que la vanité qui le portoit à regarder mon frere

avec plus de bienveillance; les aînés de famille, à qui le soin de soutenir l'éclat des Maisons est confié, profitent souvent de la fortune de leur pere, sans avoir joui de leur amour. Le *Baron*, que M. de *Verbois* vouloit revêtir de sa charge, fut élevé aussi bien qu'on peut l'être dans une petite Ville de Province; il eut un Précepteur plein de probité & de bêtise; mon frere prit l'esprit de son maître, & le *Baron* a toujours été le plus vertueux, le plus dur, le plus stupide de tous les hommes; qualités préférables à un esprit brillant & corrompu! Esclave de ma gouvernante, je ne pensois que par elle; peut-être même me serois-je toujours assujettie à ce maître, si un fier tyran n'eût usurpé ses droits. Le jeune d'*Argis*, c'est ainsi qu'on nomme celui qui fit le premier connoître l'amour à mon cœur, triompha de mes sentimens, & me fit oublier les préceptes de ma *Duegne*: accoutumée à voir d'*Argis* chez une de ses parentes, qui étoit mon amie intime, je me fis une nécessité de ce plaisir, & mon cœur séparé de l'objet de ses vœux, étoit en proie aux alarmes; jugez par mes sentimens de ceux de d'*Argis*: plus épris que moi-même, il sembloit ne vivre que pour m'aimer, & son amour pur & respectueux ne tendoit qu'à le rendre heureux, en faisant le bonheur de mes jours. D'*Argis* étoit le fils unique d'un Négociant qui jouissoit, avec une fortune brillante, de la réputation rare d'honnête homme; son bien qui

pouvoit

pouvoit le raprocher de moi, l'enhardit à solliciter son pere à demander ma main; d'*Argis* aimoit son fils, & la démarche qu'il souhaitoit eut lieu; le *Sénéchal*, outré de la prétendue témérité du Négociant, méprisa sa recherche, & me déclara qu'il ne falloit pas que je songeasse à me marier; ignorez-vous, me dit M. de *Verbois*, que chez nous autres Gens de condition, les cadets doivent être sacrifiés à l'aîné? le *Chevalier* qui n'a pas beaucoup d'esprit sera Abbé, un peu de fausseté, d'intrigue suppléera au mérite; pour vous qui, de tous les états de la vie, n'en avez qu'un à prendre, vous sçavez que le Couvent est votre patrimoine, mais comme je suis un bon pere, je vous laisse le choix du Monastere; le cloître, indépendamment de la nécessité qui vous y attache, est le seul parti qui vous convienne, & vous y ferez un grand chemin, si les Religieuses ont toujours le même goût pour le babil & la curiosité. J'imputai ce trait de critique au peu de tendresse de mon pere, & je lui assurai, en pleurant, que, soumise à ses ordres absolus, je n'attendois que l'instant de les exécuter. Mon départ pour *Dijon*, où l'on devoit me conduire, malgré le choix qu'on m'avoit laissé, fut fixé au lendemain; d'*Argis*, qui en fut informé par sa parente à qui j'avois été faire mes adieux, ne prit conseil que de son amour, & livré tout entier à la violence de sa passion, il forma une résolution qui, en justifiant la tendresse de ses sen-

timens, devoit faire le malheur de son amante ; un laquais de mon pere qu'il avoit gagné, lui facilita l'entrée de la Maison ; caché dans l'armoire d'une chambre, où j'avois coutume de me retirer pour régler la dépense de la maison, il attendit l'instant que j'y fusse arrivée, & se jetta à mes genoux, il me peignit, avec les couleurs le plus vives, la tyrannie du *Sénéchal*, l'horreur du cloître, & l'excès de son amour. Son discours qui n'avoit fait que trop d'impressions sur mon cœur, fut terminé par un mariage clandestin qu'il me proposa. Malgré l'excès de mon amour, je rejettai ce projet avec indignation. Quoi, lui dis-je ! seriez-vous assez bas pour souffrir que, livrée aux erreurs d'une passion dangereuse, je cherchasse, dans un nœud secret l'ignominie qui suit le crime ? je vous aime d'*Argis*, & j'ose l'avouer ; mais si, pour vous rendre heureux, il falloit sacrifier les bienséances, je sçaurois en imposer à mon cœur, ou, s'il vouloit devenir le maître, j'immolerois sans crainte une vie odieuse ; aimons-nous, mais qu'une conduite criminelle ne nous fasse point rougir de nos feux ! .... Aimons-nous, reprit d'*Argis* ? ingrate ! qu'osez-vous dire ? séparée demain pour toujours de l'amant le plus tendre, penserez-vous à moi dans votre solitude ? & quand vous pouriez me justifier que je vous occuperois uniquement, que retirerai-je d'un sentiment infructueux ? les regrets, le supplice de vos jours & des miens, en seroient

les feuls fruits ; croyez-moi, chere *Sophie*, ajouta-t-il en ferrant tendrement mes mains, qu'il baignoit de fes larmes ; fuyez avec moi ; une démarche fufpecte eft rectifiée par une union facrée, c'eft à ce prix feule que je veux vous pofféder. C'en eft trop, repartis-je, connoiffez moi mieux, d'*Argis*, & fachez que je ne fuis point de ces filles qui, voulant fe faire illufion fur une conduite hazardée, cherchent dans l'avenir une excufe aux dangers préfens ; tout enlévement eft criminel ; celle qui s'y livre n'a jamais connu que l'ombre de la vertu ; toute à fon penchant, elle n'a diftingué, pour le fatisfaire, ni le crime ni les moyens permis : en vain un mariage autorifé vient paffer l'éponge fur fa démarche, les premieres impreffions demeurent, & l'aurore de nos jours décide du refte de notre vie ; eft-ce injuftice ? eft-ce raifon ? non ; c'eft un préjugé reçu, & les préjugés font les tyrans de l'homme.

D'*Argis* fe leva en me jettant un regard furieux, & fortit. Le *Sénéchal*, qui ne l'avoit pas vu defcendre, monta dans mon appartement, il m'annonça que fes ordres étant donnés, pour partir demain à la pointe du jour, il falloit que je me retiraffe de bonne heure. L'envie que j'avois de cacher mon trouble, me fit faifir ce confeil avec avidité ; & toute occupée de d'*Argis*, je paffai la nuit à douter fi la démarche qu'il venoit de faire, ne devoit pas l'éloigner de mon cœur ; le jour parut, je montai en chaife avec mon

pere qui vouloit lui-même me remettre entre les mains de la Supérieure du Monastere qu'il avoit choisi ; impatiente de dévorer mes chagrins au fond du cloître que je détestois cependant, je demandois à chaque instant si nous arriverions bientôt, mais le destin qui me poursuivoit, avoit résolu qu'avant mon entrée au couvent, je passerois par des épreuves cruelles ; nous sortions à peine de *Nuits*, quand, pour racourcir notre route, nous primes le chemin d'un Bois qui est à gauche de la chaussée; il y avoit une demi heure que nous marchions dans cette Forêt, lorsqu'un homme à cheval & masqué, tira, à quinze pas de notre chaise, un coup de pistolet au cocher, qui tomba sans vie, ce fut le signal de l'effroi, cinq hommes, dans le même équipage que le premier, nous entourerent ; mon pere les prit pour des voleurs, leur offrit sa bourse ; un d'eux s'en saisit, mais un camarade, indigné sans doute de cette action, lui brûla la cervelle à l'instant, & rendit l'argent au *Sénéchal*; revenu de sa premiere idée, M. de *Verbois* qui ne doutoit plus que ces hommes ne fussent des ravisseurs, leur demanda ce qu'ils souhaitoient ; votre fille, répondit un deux, je l'aime, je veux l'épouser, consentez à mon bonheur, ou renoncez à la vie ; l'alternative alarma l'Auteur de mes jours; mais, j'ose le dire, aussi sensible à la vie qu'à l'honneur de sa fille, il répondit qu'il alloit me livrer pourvu que j'y consentisse, il connoissoit mes sentimens ; d'*Argis* qui crut son

bonheur assuré se démasqua ; mais indignée de la bassesse de son action, je lui déclarai que, quand même mon pere ne voudroit point risquer ses jours pour sauver ma vertu, je me verrois immolée avant que de la perdre. D'*Argis*, qui ne se laissoit guider que par une fureur opiniâtre, me fit descendre le pistolet à la main de ma chaise, tandis qu'un de ses complices suivoit le *Sénéchal* avec les mêmes précautions ; enfermés tous les deux dans une caverne obscure, j'avois pris vingt fois la résolution d'attenter à mes jours, si l'espoir de sauver mon Pere ne m'eût arrêtée.

Après une heure de séjour dans cette demeure affreuse, les ministres du crime de d'*Argis* nous trainérent dans l'endroit le plus épais de la Forêt, & là j'appris la sentence odieuse, que le plus infâme & le plus abominable des hommes venoit de prononcer. Pardonne ô ciel! si j'ai pu aimer d'*Argis* ; je le croyois vertueux ; ces brigans, qui, en partageant la fureur de l'auteur du complot, avoient pris ses sentimens, venoient de déterminer que je ne pouvois sauver les jours de mon pere, qu'en me livrant..... Ah, Dieu! continua *Sophie*, d'une voix basse, la douleur me suffoque, & la respiration qui me manque, ne me permet point de vous achever le recit funeste d'un événement dont je frémis encore.... A ces mots *Sophie* immobille eut besoin de mes secours pour être rappellée à la vie ; revenue déja de son évanouissement, elle alloit continuer le détail

d'une histoire qui m'intéressoit, quand une des Religieuses vint lui dire que la Supérieure la demandoit ; *Sophie* me promit à la premiere entrevue la fin de ses tristes aventures.

Il y avoit déja trois jours que je n'avois vu *Sophie* ; & qu'en proie à mes douleurs, j'aurois désiré que la Religion, d'accord avec mes sentimens, m'eût permis de mettre un terme à ma vie. *Bernon* vouloit en vain me consoler, en me rapprochant de ma malheureuse amie ; mais la crainte que j'avois de trouver *Sophie* coupable, l'idée où j'étois qu'elle avoit immolé l'honneur à la nature, écartoit la consolation qui auroit pû naître du rapport de notre situation ; j'étois dans cet état d'inquiétude, quand on vint m'avertir qu'une Dame me demandoit au Parloir : quoi donc, m'écriai-je ! serois-je assez heureuse pour m'entretenir avec quelqu'un ? Avec toute la terre, répondit la Religieuse, quand on aura, comme cette Dame, un billet de votre époux. Je descendis avec l'espoir d'embrasser la *Présidente* ; mais que vis-je, juste Ciel ! La Baronne de *Verman* éplorée, venoit irriter mes douleurs ; est-ce bien vous, ma chere fille, est-ce vous, *Julie*, que je vois dans cet état ; opprobre de mon sang, avez-vous juré de me porter le dernier coup ? Sensible à ce reproche cruel, je n'y répondis que par un torrent de larmes ; on a beau dire que l'innocence est tranquille, je n'étois point coupable, & je tremblois cependant. La

Baronne touchée de mon état croyoit que mes pleurs venoient du repentir, & voulant me ramener à la vertu, elle me représenta le Chevalier de *Pervaux*, comme un monstre odieux que je n'avois pu aimer sans me deshonorer ; pourquoi nommez-vous, repris-je, ce scélérat ? & qu'a-t-il de commun avec la barbarie de mon époux ? Je conçois, répartit Madame de *Verman*, que vous devez le haïr, puisque son indiscrétion vous perd ; mais le *Comte* n'est pas moins autorisé dans la conduite qu'il a tenue avec vous, un mari méprisé se venge, & le nombre de ceux qui sont dans ce cas est si grand, que l'acteur a toujours raison, les femmes mêmes les plus coupables s'élevant contre le crime, déclament contre celles qui les imitent ; mais encore un coup, repris-je, que peut avoir de commun ce *Pervaux* avec la circonstance présente ; il vous a trahi, vous dis-je, & le *Comte* a maintenant entre ses mains votre Lettre qu'il a eu la noirceur de lui remettre ; une Lettre de moi, m'écriai-je, avec cette vivacité que donne l'innocence, une Lettre de moi, ce scélérat est un imposteur que je puis confondre ; j'ignore s'il a eu l'art d'imiter mon caractere, mais je proteste par tout ce que les Cieux & la Terre ont de plus sacré, que je n'ai jamais écrit à cet infame ; je vous aime, ma fille, répartit la Baronne de *Verman*, & ma tendresse pour vous exigeoit plus de franchise. Que la foudre écrase l'imposture, répondis-je. Tremblez, re-

prit Madame de *Verman* ; je connois votre écriture, & je ne vous ai condamnée qu'après l'avoir ſcrupuleuſement examinée; croyez moi, ma chere *Julie*, avouez-moi un penchant qu'on peut pardonner au feu de votre âge ; ſûre de votre ſincérité, je ſolliciterai votre grace auprès du *Comte* ; & je tâcherai d'obtenir de lui l'agrément de vous reconduire en *Bourgogne*, où cette funeſte aventure ſera toujours ignorée; le prétexte poli de m'accompagner, deviendra à *Dijon* le motif de votre retour, voyez, ouvrez-moi votre cœur, & ſoyez perſuadée que je ſuis digne de votre confiance, je la mérite à deux titres ſacrés; mere & amie, puis-je vous trahir ? Des ſentimens auſſi généreux, repartis-je, m'arracheroient l'aveu du crime le plus noir, mais je ſuis innocente, & je périrai plutôt dans cette maiſon auſtere, que d'avouer une faute que je n'ai point commiſe : je prononçai ces derniers mots avec tant de vérité, que la *Baronne* en fut touchée ; & preſque convaincue alors de mon innocence, elle m'annonça qu'elle viendroit le lendemain munie de la piéce qui avoit cauſé mes malheurs. Jugez avec quelle impatience j'attendis ce moment ! il vint enfin, & Madame de *Verman* parut au parloir à neuf heures du matin ; tenez, ma fille, me dit-elle, en paſſant ce Billet fatal, par un des jours de la grille, liſez & jugez-vous vous-même, votre déciſion ſera mon oracle, & je vous excuſerai, ſi vous ne vous trouvez pas coupable ..... les yeux

attentivement fixés sur le billet ; je rougissois, & je pâlissois tour-à-tour ; la *Baronne* qui crut que mon trouble étoit l'aveu de mon crime alloit me condamner, lorsque levant mes regards vers le Ciel, je demandai où étoit le Chevalier de *Nalbour*. Qu'attendez vous de lui, reprit Madame de *Verman* ? ma justification, & sa honte repartis-je ; *Nalbour* est donc encore un scélérat ; ah ! qui peut après ce trait horrible, croire qu'il est un honnête Homme sur la terre ? oui, Madame, ce Billet est de la main de votre fille, & je suis trop sincere pour le désavouer, c'est à *Nalbour*, que je n'ai pas caché que j'aimois avant mon mariage, c'est à ce traître que ce billet a été adressé, il y a près de trois ans, mais dites-moi de grace par quel hazard est-il tombé entre les mains de *Pervaux* qui, abusant du titre de *Chevalier*, & du défaut d'adresse & de date, veut me deshonorer, en me faisant soupçonner d'une passion odieuse ? Vous m'étonnez, reprit Madame de *Verman*, *Nalbour* est à *Paris* depuis dix jours ; lié étroitement avec le Chevalier de *Pervaux*, auroit-il eu la bassesse de lui faire un sacrifice qui deshonore un honnête Homme ? j'ai peine à en douter, & cependant je ne puis croire que vous soyez coupable ; soyez tranquille, je vole vers le *Comte*, il me parle quelquefois de *Nalbour* dont il saura sans doute l'adresse ; j'irai le trouver & perçant la vérité, je ne perderai les coupables que pour sauver l'innocence ; adieu,

eſſuyez vos larmes, & n'accuſez point votre époux ; le mari le moins jaloux auroit proſcrit ſa femme ſur une preuve moins claire encore. La *Baronne* ſortit ; je montai dans ma chambre où je priai la Supérieure de m'envoyer *Sophie* ; je brûlois d'apprendre le reſte de ſon hiſtoire, & de lui découvrir la ſituation embarraſſante dans laquelle je me trouvois, mais cette femme me fit dire que *Sophie*, étant en retraite pour huit jours, ne pouvoit parler à perſonne avant l'expiration de ce délai ; j'attendois l'après-midi la *Baronne* & je me flattois que la perfidie de *Nalbour*, une fois reconnuë, on ne balanceroit pas de me faire ſortir d'un aſyle qui ne m'étoit odieux, que parce qu'il étoit diſtiné pour le crime. Le jour ſe paſſa ſans que je reçuſſe la moindre nouvelle ; *Nalbour* étoit un ſcélérat, & *Pervaux* un malheureux qui, rempliſſant mes ſens d'horreur & d'effroi, portoient le trouble & l'inquiétude au fond de mon ame agitée : que *Pervaux*, diſois-je, qui eſt un malheureux que j'ai mépriſé, ait cherché les moyens de me perdre, je n'en ſuis point étonnée, c'eſt au crime à noicir la vertu ; mais que *Nalbour*, que je n'ai aimé que parce qu'il m'a paru honnête homme ; que *Nalbour* me trahiſſe, ſe deshonore, & me ſacrifie, voilà un coup inattendu dont je ne puis revenir ! Le lendemain ſe paſſa encore ſans que je viſſe perſonne ; toute entiere à ma douleur, je ne pus douter que Madame de *Verman*, ſéduite par mon mari trop crédu-

le, ne m'eût abandonnée ; quel état ! qu'il faut de fermeté pour ne pas y succomber ! C'en est donc fait, m'écrié-je, en sortant des réflexions les plus funestes, victime de la trahison d'un perfide, je deviens l'opprobre de ma famille ; innocente au fond de mon cœur, le Public va me juger coupable ; & malheureuse pour toujours, je vais terminer ma carriere dans ce séjour affreux ? Ah Ciel ! manifeste ta puissance en confondant le crime, ou donne-moi le courage de résister aux chagrins que l'injustice me cause ! Prête à succomber sous le poids de mes maux, je reçus une lettre ; l'adresse étoit de la main de mon mari, je rougis en la décachetant, & je ne pus la lire qu'en tremblant.

Pourrez-vous voir de sang froid l'auteur de vos peines ? & pardonnerez-vous à vôtre époux un procédé que l'amour seul a paru autoriser ? Les circonstances vous condamnoient ; Pervaux *en expirant dévoile le mystére odieux qu'il avoit préparé pour vous perdre dans mon esprit, & le Chevalier de* Nalbour *m'écrit du sein de sa retraite une Lettre qui fait ma consolation, votre éloge & le sien ; peu digne de fixer un cœur tel que le vôtre, je n'exigerai jamais que vous m'aimiez ; mais sensible à mes remords, rendez-moi la vie, en oubliant une demarche que je déteste, un mot va décider mon sort ; je l'attends avec autant d'impatience que j'en ai d'expier à vos genoux une imprudence qui fera toute la*

vie le supplice d'un cœur qui ne vous a offensé, que parce qu'il vous adoroit.

Le retour du *Comte* me fit tout oublier, je perdis le souvenir de mes malheurs, & je ne vis que son repentir ; la mort de *Pervaux* & la retraite de *Nalbour*, portoient dans mon cœur des idées funestes, qui altéroient ma situation. J'entrevoyois dans cette image un combat singulier, qui, en perdant ceux qui en sont les Acteurs, avilit les femmes qui en deviennent les objets ; je craignois que le Public instruit de cette catastrophe, ne me confondît avec ces femmes perdues, qui, sacrifiant un amant à un autre, cherchent une célébrité indigne dans une action qui les deshonore ; j'ai vu même au sein du grand monde, de ces Coquettes audacieuses qui osent compter leurs triomphes par le nombre des rivaux qu'elles ont fait immoler ; qu'une femme votre amante, & votre amie tout à la fois, vous menace de ses mépris, si vous ne vous vengez d'un affront qui vous avilit, c'est le devoir de l'amitié, & celui de l'honneur. Le Marquis de *Belvaux* avoit le malheur d'être lâche, Madame de *Cormel* qu'il aimoit éperdument, le força à tirer raison d'une insulte qui le deshonoroit ; personne n'a blâmé Madame de *Cormel*, quoique le Public n'ait pas plus estimé *Belvaux* ; mais que la jeune Comtesse *d'Orvany* engage le Chevalier *d'Estival* à se battre avec un honnête homme qui l'aime de bonne foi, c'est

une horreur dont on ne voit que trop d'exemples en France.

Après cette petite digreſſion dans laquelle je ne ſuis entrée que pour l'intérêt de mon ſexe, je dois mettre ſous vos yeux la réponſe que je fis à mon mari.

Votre faute eſt expiée, Monſieur, puiſque vous la connoiſſez, n'attendez ni reproches ni dédains de votre épouſe, elle connoît ſes devoirs, & jamais elle ne s'en écartera ; heureuſe de poſſéder votre cœur, elle n'enviſagera d'autre bonheur que celui de plaire à un mari qu'elle eſtime aſſez pour l'aimer.

Cette réponſe fit ſur le *Comte* l'effet que j'en avois eſpéré ; Madame de *Verman*, qui vint paſſer l'après midi avec moi, me prévint qu'à l'entrée de la nuit mon époux viendroit me chercher dans une voiture de campagne, où toutes mes connoiſſances me croyoient depuis que j'étois au *Bon-Paſteur* ; & que le même ſoir, je devois ſouper chez la Marquiſe de *Riancé*, qui m'attendoit avec impatience. La Baronne acheva de diſſiper mes ſoupçons, en m'avertiſſant que le Miniſtre qui avoit ſigné la Lettre de Cachet, avoit été le ſeul de toute la Cour qui ſçût mon aventure, & que mon mari lui ayant fait part de mon innocence, il avoit donné des ordres très-prompts pour mon élargiſſement ; reſte, continua la Baronne, à vous apprendre de quelle façon la vérité eſt venue juſqu'à nous. *Nalbour*, conſumé par ſon amour, avoit quitté Malthe pour retourner

dans sa Patrie ; instruit à *Dijon*, que vous étiez à *Paris*, le même projet qui l'avoit engagé à passer les Mers, lui fit entreprendre ce voyage. *Pervaux* qu'il avoit connu, j'ignore en quel pays, s'empara de lui, & obtint sa confiance sous le sceau sacré d'un sécret inviolable ; *Nalbour* avoua qu'il vous aimoit, il lui lut même le malheureux Billet qui nous rassemble dans cette maison ; deux jours se passerent sans que *Pervaux* parlât de vous à *Nalbour*, à qui il avoit persuadé que vous étiez à la campagne ; logés tous deux dans le même Hôtel, leurs appartements étoient communs, & *Nalbour* qui ne se défioit point d'un homme qu'il croyoit son ami, laissoit ses papiers à la discrétion de *Pervaux* ; ce scélérat abusant de la facilité de son ami, prit dans son porte-feuille la Lettre en question, & la sacrifia à votre mari, comme une déclaration que vous veniez de lui faire. *Nalbour* informé par moi-même du sacrifice de cette Lettre, a été trouver *Pervaux* ; celui-ci a fait difficulté de se battre, & peut-être auroit-il eu la bassesse de vivre encore, si maltraité par *Nalbour* en public, il ne s'étoit vu forcé de paroître brave ; frappé de deux coups, il n'a vécu qu'autant de temps qu'il lui en a fallu pour vous rendre justice : *Nalbour*, que le Châtelet poursuivoit, vient de se retirer à la Chartreuse de *Paris* ; le *Comte*, à qui il écrivit hier, à fait tous ses efforts pour le détourner du dessein qui l'arrache au monde ; mais le *Chevalier* in-

sensible à ses instances, est entré dans le Noviciat, d'où il ne veut sortir que pour s'attacher à la solitude par des vœux éternels.

De quel étonnement, juste Ciel! fus-je frappée au récit de Madame de *Verman*; en vain j'étois convaincue de mon innocence vis-à-vis de mon mari, les reproches sécrets que je me faisois de l'imprudence que j'avois commise en écrivant à *Nalbour*, faisoient naître dans mon cœur des remords qui le déchiroient; je m'imputois la mort du malheureux *Pervaux*, & les chagrins que j'avois donnés à mon mari: le *Comte* arriva dans ces entrefaites; descendues la Baronne & moi dans un parloir extérieur où il nous attendoit, je volai entre ses bras, où je demeurai évanouie pendant un quart-d'heure; revenue de ce premier transport, je le serrai tendrement sans pouvoir proférer une parole; mes soupirs exprimoient mon état, & ses pleurs me répondoient. Quel moment! qu'il fut précieux à mon cœur! oui, je crois que j'aime alors mon mari. Sur le point de quitter le *Bon-Pasteur*, je demandai à la Superieure la permission de voir *Sophie*, elle descendit, je la présentai à Madame de *Verman* qui connoissoit son nom, & nous promîmes de travailler de concert à sa liberté.

J'arrivai chez Madame de *Riancé* avec la *Baronne* & mon mari, nous y étions attendus, & la *Marquise* me reçut de façon à me persuader qu'elle ignoroit ce que l'intérêt même du *Comte* exigeoit que je tachasse à

toute la terre ; le souper fut gai ; jamais mon mari ne fut si aimable ; jamais je ne parus si contente. *Sanville* & Madame d'*Obricourt*, qui étoient de la partie, me firent des reproches agréables sur ma désertion, c'est ainsi qu'ils traitoient mon départ précipité pour la campagne. Une anecdote concertée avec mon mari, & que je détaillai de bonne-foi ne leur laissa pas l'ombre d'un soupçon ; le *Vicomte* fit tout au monde pour me parler en particulier, mais intéressée à fuir un entretien dont je craignois les suites, je ne parlai presque qu'à mon mari : *Sanville* qui vint m'offrir une glace, lâcha mille plaisanteries sur notre conversation bourgeoise ; mais une absence de huit jours excusa un entretien que le ton de la bonne compagnie réprouve. Le *Vicomte* déconcerté me vit partir avec regret, & la priere que je lui fis de donner une place à la *Présidente*, mit le comble à son trouble ; le *Comte* partit deux jours après pour se rendre à *Arras*, où la Gendarmerie devoit passer en revue ; notre séparation fut tendre ; & un commerce de trois mois n'altéra ni l'amour de mon mari, ni l'estime que j'avois pour lui. Madame de *Kerman*, qui devoit passer ce temps avec moi, m'avoit déterminée à changer la résolution que j'avois prise de retourner en *Bourgogne*. Mon époux fut à peine parti, que *Sophie* me vint à l'esprit ; j'engageai la *Baronne* à tenir la parole qu'elle lui avoit donnée, & toutes deux nous

nous unîmes pour la tirer de l'asyle affreux où elle étoit. *Sophie* m'avoit informée le jour même que j'étois sortie du *Bon Pasteur*, que le Baron de *Verbois*, son frere aîné, la détenoit dans cette maison; j'écrivis à *Beaune*, & ce frere cruel me répondit qu'il abandonnoit *Sophie* dès l'instant qu'elle avoit osé dire qu'elle lui appartenoit; il finissoit sa Lettre en me laissant la maîtresse de tout employer pour lui rendre la liberté, dont il la disoit indigne, & que, pourvu qu'il ne la vît jamais en *Bourgogne*, il consentoit à tout ce que je lui demandois. Quelque mortifiante que cette Lettre fût pour la triste *Sophie*, je ne pus la lui cacher, & tandis que cette malheureuse fille me prioit de lui laisser terminer ses jours dans cet asyle, je me donnois tous les mouvemens imaginables pour la servir contr'elle même; le succès remplit mes soins, & les paya; les Administrateurs de cette maison m'accorderent la liberté de *Sophie*, que j'allai chercher en triomphe au *Bon-Pasteur*; un appartement que je lui avois destiné chez moi, la mit dans le cas de ne rien desirer.

Sophie jouit peu de sa liberté; malade presque au sortir du Couvent, elle me demanda la permission de se retirer à la campagne, sous le prétexte d'y respirer un air pur; j'allois me rendre à ses instances, si Madame de *Verman* ne m'eût fait sentir qu'il ne convenoit point que j'abandonnasse mon amie dans l'état où elle étoit; en effet, accablée

d'une inquiétude mortelle qui la minoit incessamment, ce ne fut qu'après un long-tems qu'on parvint à rétablir sa santé, sans qu'on pût cependant dissiper les alarmes qui l'agitoient ; toujours occupée de son état, préparée même à finir l'histoire de ses malheurs, elle alloit satisfaire à ma curiosité impatiente, si la crainte de lui causer une révolution ne m'eût engagée à la prier de remettre ce recit après son rétablissement.

Les bienséances & les devoirs m'arracherent de mon Hôtel, pour me répandre dans le grand monde ; *Sanville* instruit du départ de mon mari, pria Madame de *Riancé* de le présenter chez moi ; la démarche me parut singuliere : la *Marquise* aimoit le *Vicomte*, qu'elle croyoit que je ne haïssois point, & s'ouvrit à elle, c'étoit donner dans une maladresse insoutenable ; Madame de *Riancé* me demanda la permission de m'amener le *Vicomte*, comme je me persuadai qu'elle ne doutoit point que ce ne fut un piége qu'elle me tendoit, je lui répondis que je verrois toujours M. de *Sanville*, mais que l'absence du *Comte* me mettant dans le cas de ne point tenir maison, je ne pouvois décemment recevoir le *Vicomte*, sans ouvrir ma porte à quantité d'honnêtes gens que j'avois refusés ; d'ailleurs, continuai-je en souriant, je ne voudrois point rendre *Sanville* infidele. A qui, demanda la *Marquise*. A une femme aimable, repris-je, ne la devinez-vous pas ? Ah! vous me flattez, Madame, repartit mal-

adroitement la *Marquise*, & je crois que le *Vicomte* pense peu à moi, il est mon ami, & rien que cela. C'est tout ce que j'entends; repris-je, & nous sommes toutes deux trop raisonnables pour aimer. *Sanville* entra dans le même instant, nous ne voulons point de vous, lui dit la *Marquise*, Madame, que je presse de vous recevoir, refuse de m'entendre, & vous êtes de trop ici. Je vous connois sincere, répondit le *Vicomte*, mais permettez que je doute de ce compliment, jusqu'à ce que Madame la *Comtesse* ait la cruauté de me le répéter. La sincérité de la Marquise, repartis-je avec un froid affecté, devoit m'épargner ce soin. Je vous entends, Madame, reprit *Sanville* vraiment pénétré, & c'est pour écarter un objet odieux que je prends congé de vous. Mais on ne vous hait point, lui dis je en le rappellant, & vous mettez de l'humeur que vous voulez donner pour de la dignité, où il n'y a que de la plaisanterie. M'aimeriez-vous, s'écria le *Vicomte*, en se jettant à mes genoux. Non, repris-je, étonnée d'un procédé aussi imprudent, je vous méprise trop pour vous voir jamais. Ah! *Marquise*, je suis perdu, s'écria *Sanville*, si vous n'avez la complaisance de faire ma paix avec la *Comtesse*; je l'adore, & mon amour qui me transporte hors de moi-même, me laisse à peine l'usage de mes sens. Madame de *Riancé*, que cette commission flattoit peu, se mit en colere, & le pauvre *Vicomte* fut contraint de se retirer.

Seule avec la *Marquise*, je réfléchis sur la démarche de *Sanville*, & je ne pus la concevoir : est-ce-là lui disois-je, cet homme raisonnable, qui s'est fait dans tous les temps un devoir sacré de respecter les femmes ? quelle fureur ! Dites quel amour, reprit Madame de *Riancé* ; la passion violente qu'il a conçue pour vous, a troublé sa raison ; égaré par son penchant, il ignorera demain, s'il rentre en lui-même, l'excès d'imprudence auquel il vient de se porter, & s'il s'en souvient, ce ne sera que pour le détester. J'en accepte l'augure, répartis-je, mais je vous avoue que je ne suis point encore remise de l'émotion que son étourderie m'a causée ; & c'est pour me distraire un peu que je vous prierai de m'accompagner chez Madame de *Fouanges*, dont j'ai trouvé hier le nom sur la liste des visites. Vous la connoissez assez, je pense, pour la voir, répondit la *Marquise*, & je vais vous y mener dans mon équipage ; nous montâmes en carrosse. Madame de *Fouanges* qui se disposoit à aller au cours, étoit à sa toilette : environnée d'une foule d'Abbés, de Robins & de Beaux-esprits, elle donnoit le ton à cet essain galant ; les Abbés tailloient ses mouches, & assortissoient les couleurs qui devoient entrer dans la composition de ses graces, les Robins la frisoient, tandis que le chef du Bureau, c'est-à-dire, le Bel-Esprit en titre, lisoit une brochure nouvelle dont il disoit du bien, quoiqu'il ne l'eût pas faite. Madame de *Fouan-*

ges, dont nous ne voulions partager ni interrompre les plaisirs, nous pria de passer dans un cabinet de jour, où nous trouvâmes son mari les larmes aux yeux ; ce spectacle m'étonna, & j'étois prête à l'interroger sur la cause de ses pleurs, quand cet époux singulier & malheureux m'apprit qu'il aimoit sa femme. Quoique la corruption du siecle ne m'eût pas accoutumée à des confidences de cette espece, je compris combien il devoit en coûter à M. de *Fouanges*, pour m'avoir fait cet aveu, & je m'intéressai vivement à sa situation. Aimer sa femme, lui dis-je, n'est point encore un ridicule établi ; d'ailleurs, quand le ton de nos jeunes étourdis prendroit, le mérite de Madame de *Fouanges* vous mettroit à l'abri de sa critique ; une personne qui unit les charmes de la figure aux agrémens du caractere, & dans laquelle on trouve

Les graces d'une femme, & l'ame d'une amie *.

Cette femme enfin peut obtenir jusqu'à l'hommage de son époux ; & vous avez tort de

* Un homme connu par ses ouvrages autant que par le rang qu'il tient parmi les Littérateurs célébres, me dit, il y a quelques mois, que ce vers ne signifioit rien ; que le Parterre, à qui les beautés de la piéce dans laquelle ce vers se trouve, sont échappés, n'ait pas conçu cette pensée, je passe cette inattention au peuple ; mais je ne la supporte pas dans un auteur qui a d'autant plus de tort, qu'il ne le critique qu'après l'avoir pesée.

nie des Sots, il résolut de se venger de mon indifférence, & le fourbe n'y réussit que trop bien. Après notre partie, on alla se promener; Madame de *Riancé*, qui croyoit raccommoder *Fouanges* avec sa femme, voulut nous donner à souper; mais celle-ci avoit pris ses devants, & nous revînmes chez elle : son mari qui craignoit un éclat, étoit seul dans le même cabinet où nous l'avions trouvé l'après-midi; son ton doux & persuasif n'émut que nous.. Madame de *Fouanges*, insensible, annonça une scene éclatante pour le lendemain, & elle tint parole; mais pensoit-elle alors donner au public un spectacle dont elle seroit la victime? époque odieuse que la décence me défend de rappeller?

Cette scene me sépara de Madame de *Fouanges* que je ne vis plus, & bientôt deux circonstances qui me touchent de plus près, vont me faire prendre la résolution de m'éloigner pour toujours de la société. Le Vicomte de *Sanville*, qui s'étoit éloigné, comme je l'ai remarqué plus haut, après l'esclandre qu'il avoit fait en se jettant à mes genoux aux yeux de la *Marquise*, venoit de concevoir le projet le plus affreux : falloit-il qu'il s'accomplît chez moi? En quittant Madame de *Fouanges*, je rentrai à mon Hôtel; Madame de *Verman* étoit dans l'appartement de *Sophie*, j'y passai sur le champ, & j'eus la satisfaction de trouver mon amie aussi bien qu'elle pouvoit être; j'embrassai la *Baronne*, & je me rendis dans mon cabinet

net de nuit, où *Bernon* me suivit ; à peine y fus-je entrée, que *Sanville*, qui s'étoit caché sous ma toilette, parut à mes yeux ; ma femme de chambre jetta un cri affreux, & détourna, par une surprise qui me parut trop naturelle pour être jouée, les soupçons que j'aurois pu concevoir contr'elle : le *Vicomte* à mes pieds, tenoit un poignard d'une main, & appuyant l'autre sur le fauteuil où j'étois assise, il m'annonça, les regards troublés, & le délire dans l'ame, qu'il alloit se poignarder à mes genoux, si je ne lui jurois de l'aimer toujours. L'état déplorable dans lequel le *Vicomte* étoit, me fit hazarder tout ce qu'il voulut, mais *Sanville* qui ne s'en tint pas à mes propos, exigea des preuves moins équivoques de mon amour. Révoltée de ce discours, j'allois lui arracher son funeste poignard, quand l'infortuné *Vicomte*, se refusant au service que je voulois lui rendre, se perça de deux coups, & tomba à mes pieds, où où il mourut en prononçant ces mots dont le souvenir me glace encore : *L'amour que vous seule m'avez fait connoître, troubloit le repos de mes jours, & je ne meurs aujourd'hui que pour me soustraire à un pouvoir tyrannique ; trop heureux si j'emporte au tombeau un de ces regards favorables, que vous pouvez jetter sans crainte sur un malheureux qui ne meurt que pour vous laisser vivre tranquille.* A ces mots *Sanville* expira : jugez de ma situation. *Bernon* étendue sur le plancher, avoit perdu l'usage de ses sens, & je ne la rappellai que pour la

consulter sur cet événement sinistre. Incertaines sur le parti que nous devions prendre dans une conjoncture aussi critique, nous allions faire transporter le *Vicomte* dans la rue de Vaugirard ; mais l'idée où nous étions que quelqu'un avoit pu l'introduire chez moi, nous retenoit, parce qu'il étoit dangereux que ce quelqu'un nous trahît. Que faire enfin ? quel parti prendre ? En informant Madame de *Verman* de cette catastrophe, c'étoit la jetter dans un trouble qui, joint à son âge, auroit pu altérer sa santé languissante ; cependant le jour approchoit, & les momens étoient chers. *Bernon*, dont les conseils avoient acquis des droits sur mon cœur, me détermina à mander un commissaire, auquel il falloit que je détaillasse tout uniment ce qui venoit de se passer. J'allois souscrire à cet avis, quand le bruit d'un carrosse annonça quelqu'un dans la Cour ; je me figurai que ce pouvoit être le Médecin de *Sophie*, & charmée déja d'avoir un témoin de cette sorte, je descendis pour le prier de monter dans mon appartement ; mais quelle fut ma surprise, quand je reconnois mon époux ! je ne l'embrassai qu'en tremblant, & ma frayeur qui ne lui échappa point, porta l'émotion dans son cœur. Qu'avez-vous, Madame, me dit-il, vous paroissez inquiéte & troublée : je voulus en vain cacher mon inquiétude ; le *Comte*, que des soupçons jaloux agitoient, crut que j'étois infidelle, & tout à cet injuste sentiment, il entra dans ma

chambre, où *Sanville*, baigné dans son sang, vint frapper ses regards surpris: Ah, ciel! poursuivit mon époux, c'est *Sanville*, c'est mon ami! Un rival vient sans doute de l'immoler à sa fureur, ce rival sera sacrifié à la mienne, & voilà votre ouvrage, allons, Madame, imaginez quelque stratagême adroit pour sauver encore une fois votre réputation; vous vous êtes échappée du *Bon-Pasteur* par une manœuvre dont je m'apperçois que j'ai été la victime, je ne serai plus la dupe d'une physionomie trompeuse, ni d'une confiance aveugle; épargnez-vous des détours qui ne vous réussiront pas, tout bien imaginés qu'il puissent être, & soyez vraie une fois. Je vous obéis, repris-je, en faisant à mon époux un détail sincere & exact de ce qui venoit d'arriver; *Bernon* qu'il voulut intéresser par des prieres & par des menaces, fut inflexible, & confirmant mon recit avec cette bonne foi qui est attachée à la vérité, elle parvint presque à persuader le *Comte*.

L'arrivée de *Courmont* avoit éveillé quelques-uns de nos gens, la plupart étoient d'anciens domestiques dévoués à mon mari; il détermina de prendre les deux qui lui étoient le plus attachés, & de les engager à mettre dans une chaise à porteur le *Vicomte*, qu'ils avoient ordre de laisser à l'entrée de la rue d'Enfer, quartier très-dangereux alors. Ce projet fut exécuté; & nos gens revenoient fort contens de n'avoir pas été

apperçus, quand une Escouade du Guet à cheval les arrêta & les conduisit chez le Commissaire du Quartier ; ces Laquais intimidés déclarérent ce qu'ils sçavoient, & le Commissaire les fit mener tous les deux au grand Châtelet, tandis que cinquante hommes du Guet, répandus dans la rue de Tournon, investissoient notre Hôtel. Le *Comte*, inquiet de ne point voir revenir ses Domestiques, eut l'imprudence de sortir seul pour examiner par lui-même si le cadavre du malheureux *Sanville* étoit dans la rue d'Enfer ; mais à peine eut-il approché du Luxembourg, que six des Cavaliers du Guet le forcérent de s'arrêter en le couchant en joue ; le *Comte* intrépide en tua un, & cette victime n'eût pas été la seule, si, précipité sous les chevaux d'une nouvelle Escouade qui accourut au bruit, il n'avoit été obligé de recevoir des fers. Le Comte de *Courmont* entre les mains du Guet ! quelles affreuses idées cette image ne porte-t-elle pas avec elle ?

Hélas ! que faisois-je alors ! Inquiete & tremblante j'attendois le retour du *Comte*, espoir superflu ! mon mari étoit dans les fers, & quoique victime innocente de ce triste événement, je fus contrainte de me croire coupable quand je n'étois que vertueuse ; quel avantage, disois-je, retire-t-on de la sagesse, si la vertu est toujours poursuivie ? Sentiment injuste qu'on ne doit attribuer qu'au désespoir.

La *Baronne*, à qui je ne pus taire tout ce

qui s'étoit passé, tomba dans une foiblesse que je pris pour un évanouissement, mais qui étoit le symptôme de la mort. Poursuis, grand Dieu ! c'est à ces coups redoublés que je reconnois ta puissance. Pourquoi la Parque cruelle respecte-t-elle mes jours ? Que n'ajoute-t-elle une troisieme victime au deux que sa fureur vient d'immoler ? .... Cependant le *Comte* ne venoit point, prête à sortir pour le chercher par-tout, je ne fus malheureusement que trop informée de son funeste sort ; le Commissaire qui l'avoit interrogé, arriva chez moi pour prendre ma déclaration & celle de ma femme de chambre ; leur conformité avec celle de mon mari, me valut sans doute la liberté qu'on venoit de m'enlever, on ne m'arrêta point, & je n'usai de cette liberté que pour voler dans les bras du *Comte*, dont il étoit important que je détruisisse les soupçons qu'il pouvoit avoir encore ; mais j'ignorois les formalités scrupuleuses de la justice ; le *Comte au secret* ne parloit qu'à ses Juges ; désolée & plaintive, je vins rendre les derniers devoirs à Madame de *Verman*, dont la mort précipitée faillit à enlever *Sophie*, la seule amie qui me restoit : ce cérémonial funebre ne fut pas plutôt achevé, que je me rendis chez le Lieutenant-Crimiel ; il joignoit à l'intégrité d'un Magistrat la dureté d'un homme incorruptible. Après bien des instances il me promit que je pourrois parler à mon mari en présence du Commissaire qui

instruisoit son procès ; cet instant tant desiré fut remis à l'après-midi du même jour. J'allai au Châtelet dans le tems même que le Commissaire y arriva ; mais que vis-je, juste ciel ! si j'ai eu la force de soutenir un spectacle aussi touchant, j'ai à peine celle de me le rappeller aujourd'hui ; le *Comte*, pâle & tremblant, étoit dans un sombre cachot, l'asyle odieux des plus fameux scélérats ; couché sur la paille, il ressembloit à ces malheureux qui, confondus par le crime, & abattus par les remords, n'ont la douleur de vivre que pour avoir l'ignominie de périr. Est-ce vous, cher époux, lui dis-je, en tombant à ses genoux ? Ah, Madame, reprit-il, voyez l'état dans lequel vous me réduisez : mots terribles, qui n'ont que trop porté sur le malheur de ma vie ! Le *Comte* eut à peine achevé cette phrase funeste, que le Commissaire ordonna qu'on nous séparât ; deux Guichetiers, c'est-à-dire, deux barbares qui ne connoissent ni l'humanité ni la nature, m'arracherent des bras de mon époux, & me traînérent dans une prison aussi affreuse que la sienne ; je suportai ce dernier trait avec une patience que je n'attendois point de mes sens abbatus, l'idée que je respirois le même air, que j'habitois sous le même toit que mon mari, adoucissoit ma situation ; & si quelquefois elle m'arrachoit des murmures, si je souffrois avec moins de courage, c'étoit quand je réfléchissois que mon état m'ôtoit la liberté de travailler à la justification du *Comte*.

Je subis deux interrogatoires dans trente-six heures, & il y a apparence que la vérité de mes réponses émut mes Juges, puisque ma liberté me fut rendue : occupée sans cesse à les solliciter pour mon époux, il falloit que je les visse au moins une fois par jour ; la sollicitation n'étoit point regardée, comme aujourd'hui, avec indifférence, c'étoit alors un devoir duquel le Plaideur ne s'écartoit pas impunément.

Quatre mois étoient écoulés depuis la détention du *Comte*, & le Châtelet prêt à le juger, m'avoit laissé entrevoir une sévérité dont je craignois les suites : l'innocence dans les fers n'est point à l'abri de la frayeur ; mon mari étonné du tour que cette affaire avoit pris, conçut le dessein de se soustraire aux poursuites de la Justice ; l'amour de la liberté aide à l'industrie, le *Comte* parvint à briser ses fers, & les débris lui servirent d'armes pour creuser avec succès, & se faire une ouverture assez grande pour se sauver : Cette fuite me porta de nouveaux coups aussi sensibles que ceux qui avoient précédé, & ce ne fut qu'après des instances réitérées que j'obtins un ordre supérieur pour suspendre la coutumace que l'activité des Juges se préparoit à instruire.

Les recherches que je fis pour découvrir la retraire du *Comte*, furent inutiles; le Commandeur d'*Humicourt*, qui étoit sur le point de passer en *Hollande*, vint m'offrir ses services, je les acceptai sans balancer ; toute

à mon mari, j'ignorois quel motif pouvoit le faire agir ; d'*Humicourt* eut l'imprudence de me rappeller ses premiers sentimens ; ce qui m'avoit été indifférent dans un tems, excita alors mes mépris ; je priai le *Commandeur* de ne paroître jamais à mes yeux ; le perfide ne s'en est que trop vengé, & dans quelles circonstances, ô ciel ! Ah, Madame, souffrez que je respire, il n'est pas encore tems d'ajouter cet outrage aux malheurs qui m'accablent.

Après la catastrophe cruelle dont je venois d'être l'actrice moins encore que la victime, il est aisé de penser que *Paris* m'étoit odieux ; mon fils me restoit, & *Sophie*, en partageant mes maux, en adoucissoit l'amertume ; c'est avec ces deux objets que je me déterminai de passer mes jours dans une maison de campagne de ma Province ; l'éducation qu'il convenoit que je donnasse à mon fils, sembloit exiger que je le laissasse à *Paris* : mais quand je réfléchissois que l'air contagieux que la jeunesse respire dans cette Ville, alloit gâter le naturel le plus heureux, je détestois un pays dangereux, où l'on ne polissoit l'esprit qu'en risquant de le corrompre, & je préférois une éducation bourgeoise à des connoissances brillantes, qui, en emportant l'estime du grand Monde, entraînent la perte de ceux qui les possédent, & de ceux-mêmes qui les admirent ; c'est à ce sujet qu'un homme de beaucoup d'esprit a dit :

Et le plaisir des cœurs tels que les vôtres,
Est de perdre les uns pour amuser les autres.

Mes affaires réglées à *Paris*, je partis ; la Marquise de *Riancé* & la Présidente d'*Obricourt*, qui avoient pris parti dans cette affaire, tantôt pour, tantôt contre moi, vinrent me faire leurs adieux ; je les reçus avec cette indifférence que j'avois pour toutes les choses de la vie, & je voulus leur épargner la honte de leurs procédés ; une véritable amie ne condamne jamais qu'en secret ; occupée à excuser les défauts de celle qu'on attaque, elle doit laisser au public le soin de prononcer, & si quelquefois elle se livre à des excès, ce ne doit être que pour faire triompher l'innocence.

Sophie entiérement rétablie, n'avoit plus que les alarmes inséparables de son état ; je fis tout ce que je pus pour la consoler, mais cette amie sévére pour elle seule, se persuadoit que ses malheurs indignes d'excuses, devoient la plonger dans un chagrin qu'elle ne perpétuoit que pour se punir.

Nous arrivâmes à *Dijon*, où mon affaire avoit fait beaucoup plus de bruit qu'à *Paris*, j'y arrangeai quelques intérêts domestiques, après quoi je partis pour *Issurtile*, petit bourg de Bourgogne, auprès duquel j'avois une Maison de campagne ; ce fut là qu'entre les bras de mon fils, & dans les douleurs de l'amitié, je priai *Sophie* de con-

tinuer le détail de son histoire ; cette amie complaisante le fit en ces termes :

SUITE DE L'HISTOIRE *DE SOPHIE.*

VOus vous rappellez sans doute que le perfide d'*Argis*, & les infames auteurs du complot qu'il avoit formé, décidérent que je ne pouvois sauver les jours de mon pere qu'en me livrant.... devinez le reste, Madame, & épargnez-moi une image odieuse : quelle cruelle alternative ! je promis en vain que mon pere libre, je me soumettrois à tout ce que la fureur ou le libertinage exigeroient de moi ; les barbares, qui ne cessoient de me présenter l'auteur de mes jours baigné dans son sang, vouloient que je me décidasse sur le champ, en immolant mon pere ou mon honneur ; jamais fille ne s'est trouvée dans une situation plus critique ; le *Sénéchal*, en homme généreux, m'engageoit à repousser ces traîtres, & le courage qu'il avoit alors de se sacrifier pour moi, sembloit m'ordonner de ne lui point obéir ; déja le crime se montroit moins affreux à mes yeux, & l'obligation de conserver les jours de mon pere, paroissoit justifier tout ; mais que la voix de l'honneur est puissante sur un cœur vertueux ! elle se fit entendre de nouveau, &

mes premiers sentimens, reprenant le dessus, je déclarai à ces scélérats que mon pere m'étoit cher, que, pour épargner son sang, je consentois de bon cœur qu'on versât jusqu'à la derniere goutte du mien, mais que je me croirois indigne de lui, s'il falloit le sauver par une lâcheté criminelle. A peine ces mots furent prononcés, qu'un de ces brigands fit tomber M. de *Verbois* à ses piés ; mon pere à demi-mort, se leva avec précipitation, & perça le premier d'entr'eux qu'il put joindre. Destin, tu fus juste pour cette fois, c'étoit d'*Argis* ; la mort du chef redoubla le courroux des complices, un second coup porté à mon pere le priva de la vie : j'ignore si quelqu'un peut se peindre l'horreur de ma situation. Séparée pour toujours de l'auteur de mon être, & livrée à des monstres odieux, qui vouloient que l'ombre sanglante de mon pere fût témoin d'un crime affreux, j'étois abandonnée à des idées horribles, dont la moins cruelle me présentoit l'image d'une mort prochaine ; tantôt me jettant sur mon pere, que j'arrosois de mes pleurs, je me laissois emporter par une tendre illusion, & mes maux sembloient s'adoucir en m'entretenant avec lui ; tantôt tournant mes regards furieux sur ses lâches assassins, je les chargeois d'imprécations, & je voulois venger sur eux la mort de M. de *Verbois*. D'*Argis*, l'infame d'*Argis*, étendu sur la poussiere teinte de son sang, m'offroit un spectacle dont mon cœur jouis-

soit avec une sorte de plaisir ; je voyois en lui l'auteur de mes malheurs, & cruelle par excès de vertu, j'aurois souhaité qu'il respirât encore pour lui porter le coup fatal ; cependant les brigands qui m'environnoient, croyant ensévelir leurs crimes avec mon pere, se disposerent à l'enterrer au lieu même où leur rage venoit de le massacrer ; d'*Argis* fut jetté dans la même fosse. Après cette horrible cérémonie, la troupe meurtriere voulut jouir du fruit de ses forfaits ; le plus téméraire d'entr'eux fut repoussé avec violence, mais mes forces affoiblies par les fatigues du voyage, & par les douleurs auxquelles j'étois en proie, me permettant à peine de me défendre, il ne me restoit que mes pleurs, foibles armes contre des scélérats qui ne respiroient que la cruauté & le libertinage ! Inanimée & tremblante, je n'avois plus que la force d'élever mes bras vers le Ciel, & d'implorer sa puissance ; priere heureuse alors, elle fut exaucée ; mais hélas, à quel prix ? Je ne me sauvai d'un crime que pour frémir sur un autre bien plus affreux : j'allois devenir la proie de mes ravisseurs, quand le bruit d'un fouet leur annonça que quelqu'un approchoit ; effrayée de cet incident, ils délibéroient déja sur le parti qu'ils avoient à prendre, quand ils apperçurent un homme qui venoit à eux à toute bride ; les brigands sont naturellement timides, la crainte s'empara de l'esprit de ces assassins, & ils n'eurent que le tems de

monter à cheval, & de s'enfuir. Celui à qui je devois ma liberté, & un bien plus précieux à une ame vertueuse, étoit un Domestique qui précédoit le Marquis d'*Iviéres*,) il m'apprit que son Maître se nommoit ainsi.) Le *Marquis* informé de mon malheur par son Laquais, à qui j'en avois tracé une esquisse légere, descendit de sa chaise avec précipitation ; un air noble, doux & poli me prévint en sa faveur, & je ressentis une satisfaction sécrete d'avoir pour libérateur un homme qui me paroissoit mériter beaucoup ; la chaise du *Marquis* étoit à deux ; pressée de prendre place à coté de lui, je m'excusai long-tems, mais son ton respectueux, sa candeur, & ce que je lui devois, ne tinrent point contre mes répugnances ; je consentis à suivre d'*Iviéres*, & en m'attachant à lui, je croyois remplir mon inclination, plus encore qu'un devoir que la nécessité m'imposoit: à peine fûmes-nous en marche, que, sollicitée par le *Marquis* de lui détailler les circonstances de mes disgraces, je lui appris par quel événement je me trouvois entre ses mains ; mais soit raison ou fausse délicatesse, je lui déguisai, & mon nom, & le lieu de ma naissance ; funeste prudence tu allois entraîner tous mes maux ! Arrivés à *Dijon*, le *Marquis* me fit entendre que des affaires importantes l'appellant à *Langres*, il étoit indispensable qu'il s'y rendit ; respectée par d'*Iviéres* plus encore que je n'en étois aimée, je ne balançai pas à le

ſuivre dans cette Ville, où il m'avoit promis de me créer un ſort heureux, en m'y faiſant entrer en Couvent; c'eſt ſous cet eſpoir qui flattoit ma douleur même, en m'alarmant, que j'arrivai à *Langres*; j'ignore ſi le *Marquis* y avoit des affaires, comme il me l'avoit dit; mais je ſçais que ſans ceſſe auprès de moi, & toujours occupé du ſoin de me plaire, il ne me quittoit que lorſqu'il y étoit forcé, pour me laiſſer prendre un repos dont mon ame ne jouiſſoit guères; je l'aimois avec *idolâtrie*, mais ma raiſon qui triomphoit de mon penchant, m'engagea à le ſolliciter vivement de tenir la parole qu'il m'avoit donnée de me mettre en Couvent. Le *Marquis*, plus affligé que ſurpris de ma demande, ſe jetta à mes genoux, en jurant par tout ce qu'un amour ſincére reconnoit de plus ſacré, qu'en reſtant avec lui, je ne riſquois ni mes mœurs, ni ma vertu : je le crus, & le penſera-t-on d'un jeune homme amoureux, & maître de l'objet qu'il aime? je ne fus point trompée; mais le deſtin ne me laiſſoit jouir du calme, que pour me faire eſſuyer l'orage le plus affreux; le *Marquis* avoit fait connoiſſance avec un chanoine de la Cathédrale, homme eſtimable, qui aimoit ſon devoir & les plaiſirs; il avoit à deux lieues de la Ville une Maiſon de Campagne, où nous paſſions de temps en temps quelques jours. Une indiſpoſition légere qui m'avoit retenue à la maiſon, m'ayant empêché d'y ſuivre *d'I-*

viéres, je restai seule avec la Femme de chambre qu'il m'avoit donnée en arrivant à *Langres*. Tranquille au milieu de la nuit, je rêvois à l'horreur de la situation dont j'étois échappée, & je me plaisois à la comparer aux agrémens que je goûtois dans la compagnie d'un homme généreux qui m'adoroit, mais dont le respect surpassoit toujours la tendresse ; enivrée de ces douces idées, j'en fus arrachée par un bruit affreux qui se fit entendre à la porte de la rue ; le *Marquis* avoit emmené son laquais, & je n'avois que ma femme de chambre avec moi ; je balançai long-tems si je ferois ouvrir, mais le doute où j'étois que ce fût d'*Iviéres*, m'engagea à presser ma fille de descendre ; elle courut en tremblant à la porte : funeste pressentiment, tu ne fus que trop bien confirmé !

Ma femme de chambre eut à peine ouvert, qu'on l'arrêta ; les auteurs de cette action montérent à ma chambre qui étoit fermée en dedans, & après quelques priéres que je ne voulus pas entendre, ils passérent aux menaces qui ne me déterminérent pas davantage ; tremblante cependant, j'appellois le *Marquis*, mais comme si ce nom m'eût rendu plus coupable, la fureur de ceux qui étoient à la porte de mon appartement redoubla, & sur les nouveaux refus que je fis de leur ouvrir, les cruels enfoncerent ma porte ; mais quelle fut ma surprise, quand je reconnus parmi les bri-

grands qui emplissoient ma chambre le Baron de *Verbois* mon frere aîné ? le barbare sans daigner même me regarder ; donnoit ordre qu'on m'enlevât promptement ; je voulus me disculper des soupçons odieux qu'il avoit pu concevoir contre moi, mon histoire seule assuroit mon innocence, mais le cruel refusa de m'entendre, sous le prétexte qu'il n'aimoit point les Romans : on me traîna de ma chambre comme une criminelle ; ma fille que je demandai ne parut point, & je fus contrainte de partir sans que je trouvasse un moyen pour instruire le *Marquis* des traitemens odieux que je venois d'essuyer.

Enfermée dans une chaise avec deux Cavaliers de la Maréchaussée, on me fit prendre le chemin de *Dijon* ; mon frere que je demandai vingt fois pendant la route, avoit disparu, & le traître alloit sans doute prendre les devants pour préparer mon malheur. Arrivée à *Dijon* au milieu de la nuit, on me conduisit à la porte du Monastére de l'*Annonciade* où j'entrai ; c'est là que persécutée par les Religieuses & par ma famille, je n'ai trouvé le moyen de me délivrer de leurs obsessions, qu'en faisant des voeux éternels prononcés par le cœur, je me fis Religieuse ; moment terrible, qui, me rapprochant du tumulte de mes passions, me représenta le *Marquis* comme l'homme le plus aimable ! Pensionnaire dans notre Couvent je me liai avec vous, & je me souviens

viens que je vous fis part du trouble de mon cœur, sans vous nommer l'objet qui l'agitoit ; vous sortites du Cloître pour passer dans les bras du *Comte* ; je tais les chagrins que vous avez essuyés depuis ce jour ; mais mille fois plus à plaindre que vous, la malheureuse *Sophie* s'est vue en butte aux disgraces les plus affreuses ; jouet d'un penchant funeste, je n'ai vécu que dans les douleurs les plus améres. Forcée de cacher les mouvemens de mon cœur, dans le temps même qu'ils se soulevoient contre moi avec plus de violence, j'ai joint au malheur d'aimer le tourment, de paroître insensible : quelle situation ! il faut en avoir subi les horreurs pour la séntir.

Née vertueuse, j'avois des devoirs à remplir, & leur nécessité me pressoit ; d'un autre côté j'aimois, & mes goûts, incompatibles avec les loix de mon état, jettoient dans mon ame une sécheresse qui, en réjaillissant sur mes devoirs, me rendoit le cloître odieux : contrainte de finir ses jours dans un état qu'elle détéste, c'est le comble de l'infortune pour une jeune personne qu'on vient d'arracher au monde ; toutes ses réflexions la condamnent sans la rendre plus fortunée ; l'opprobre de son état, & la victime de ses penchants, elle vit malheureuse pour mourir déséspérée : leçon utile aux filles que le dépit attire dans le cloître, plus utile encore aux parens qui forcent leurs enfans d'y entrer.

Un an se passa depuis votre départ dans ces alarmes continuelles; le *Marquis* que je ne perdois point de vue... pouvois-je hélas ! oublier un homme qui travailloit à ma liberté ? D'*Ivieres* avoit gagné une Touriere de l'extérieur du Couvent, c'est par elle qu'il me fit remettre un billet, par lequel ce mortel vertueux m'assuroit que dans peu il me rendroit à moi-même, instruit du lieu de ma retraite, sans sçavoir par qui j'y avois été conduite; le *Marquis*, qui avoit craint de se confier à quelqu'un, avoit suspendu son projet, jusqu'à ce qu'il eût pu trouver une personne affidée à laquelle il lui fut permis de se confier en sûreté. La Touriere étoit une de ces filles qui, n'embrassant aucun parti, vous servent ou vous nuisent pour de l'argent; fidelle au dernier qui la payoit, elle ne trahissoit jamais qu'au poids de l'or; comblée des bienfaits du *Marquis*, elle le servoit avec exactitude, & comme d'*Ivieres* n'avoit ni ennemi ni rival à combattre, il fut fidélement servi jusqu'au bout.

Le jour heureux qui devoit m'éloigner d'un asyle que je détestois, & qui n'est pas toujours celui de la vertu pour celles-mêmes que leur propre mouvement y a conduites, le *Marquis* fut introduit dans le Couvent par la touriere qui, l'ayant revêtu d'un habit de Maçon, le confondit avec une foule de ces ouvriers qui travailloient alors dans le jardin du Couvent; aucun n'étoit prévenu, & d'*Ivieres*, qu'on ne remarqua peut-être pas, de-

voit passer pour nouveau garçon que l'Entrepreneur qui étoit absent avoit envoyé. Le *Marquis*, après avoir paru occupé pendant quelque tems, passa dans un souterrein qui lui avoit été indiqué, & où j'étois prévenue qu'il devoit se rendre ; je l'attendois avec inquiétude, & je le vis avec plaisir ; notre reconnoissance fut tendre sans être criminelle. D'*Ivieres* me remit un habit pareil au sien, qu'il avoit apporté dans son sac : & tandis que j'étois occupée à me déguiser, il étoit sur la porte du souterrein à épier l'instant favorable pour notre sortie ; j'étois à peine habillée, que le moment arriva ; nous partîmes du souterrein à petit bruit, & nous nous tînmes près d'un mur du jardin, où nous feignîmes de travailler jusqu'à l'heure que le dîner forçoit les ouvriers de sortir du Couvent ; pour profiter de la confusion, nous nous mêlâmes dans la bande des Maçons, & déja nous avions traversé deux portes, quand, arrêtés à la derniere par la Religieuse qui observoit exactement tous ceux qui sortoient, je fus reconnue pour la Mere *Sophie* ; on m'arrêta avec éclat : le *Marquis*, que sa fureur trahissoit, voulut en vain m'arracher des bras des Religieuses qui seconderent bientôt la portiere : saisi lui-même par les Maçons qui l'environnoient, il ne put s'échapper qu'en tirant en l'air un coup de pistolet qui mit la bande en fuite ; les Religieuses rentrerent avec leur proie, & je devins la victime des punitions les plus sévé-

res. Mon châtiment dura trois mois, après lequel un repentir au moins apparent me rendit à mes compagnes & à mes devoirs. La Touriere, instruite que j'étois libre, avertit bientôt d'*Ivieres* qui, se reprochant les nouvelles disgraces que j'avois essuyées, crut qu'il ne pouvoit m'en faire perdre le souvenir, qu'en travaillant efficacement à me procurer la liberté : tous ses soins se tournérent vers cet objet; & le sort qui sembloit me réserver un crime, ne les rendit pas toujours inutiles.

Le *Marquis* informé qu'un Marchand de vin de *Dijon* devoit reprendre chez les *Annonciades* une certaine quantité de tonneaux vuides, alla trouver cet homme qu'il persuada avec de bonnes raisons, & de l'argent comptant; instruite par la Touriere de l'arrangement que le *Marquis* avoit pris avec le Marchand, je trouvai le moyen de me glisser dans la cave où étoient les tonneaux, quelques minutes avant que le Marchand y arrivât; un numéro en craie blanche, jetté au hazard sur le tonneau dans lequel j'étois entrée en enfonçant les douves du derriere qui touchoit la muraille, étoit le signal convenu. Les Nones introduisirent le Marchand & les Manœuvres qui le suivoient dans la cave; témoins assidus des opérations de ces Ouvriers, elles auroient sans doute empêché l'exécution du projet, si le Marchand de vin impatient ne se fût emporté contre ses gens; sa colere peu tranquille se manifesta par des

mots grossiers qui mirent les surveillantes en déroute : libre alors, les ouvriers prévenus travaillérent à mettre en place des douves qu'ils avoient apportées exprès pour substituer à celles que j'avois été obligée d'enlever. La manoeuvre ne fut pas longue ; on transporta doucement le tonneau dans lequel j'étois, & le bondon qu'on avoit eu soin d'ôter, m'empêchoit de suffoquer, en me permettant de respirer l'air ; les opérations finies, on sortit, & j'arrivai peu fatiguée dans la maison du Marchand de vin, où le *Marquis* m'attendoit avec des habits convenables à mon sexe, & plus conformes à mon goût. La crainte d'être découvert pour l'auteur de ce second enlevement, l'obligea de partir le même jour ; nous quittâmes *Dijon* pour nous rendre au *Valde-Suzon*, où un ami particulier d'*Ivieres* lui avoit prêté une petite maison ; la mode commençoit alors à les mettre en vogue, & tout jusqu'aux gens de robe se piquoient d'en avoir. Arrivés à cette campagne, nous n'eûmes d'autres soins que de nous témoigner par les caresses les plus tendres & les moins indécentes, combien nous nous devions l'un à l'autre ; le *Marquis* n'étoit point un de ces hommes présomptueux & ingrats, qui, ne vous vantant que les services qu'ils vous ont rendus, oublient qu'une femme n'a pu les recevoir qu'en exposant souvent son honneur & sa vie.

D'*Ivieres* aussi amoureux, mais plus pressant qu'il ne l'avoit été à *Langres*, me parla

de son amour avec des expressions qu'il n'avoit pas employées jusqu'alors ; ses vertus m'avoient toujours été cheres ; son attachement me fut sensible, & sous l'espoir d'une union sacrée, j'allois me plonger dans le crime... à ce mot les femmes vont se récrier ; accoutumées à voir leurs goûts consacrés par la mode, elles pensent que c'est une erreur de taxer de crime un penchant qu'elles veulent qu'on prenne pour une foiblesse qu'un mortel généreux autorise : je sçais séparer le vice d'avec une passion ; mais un goût est en vain fondé sur le sentiment, quand le crime suit ; je ne le distingue point de ces viles complaisances qui, en deshonorant celle qui les prodigue, avilissent celui qui en est l'objet. Lorsque je dis que j'allois me plonger dans le crime, je parle d'une action affreuse, dont le détail seul vous fera frémir ; vivement pressée par le *Marquis*, ma rougeur, mon trouble, des yeux que l'idée du plaisir égaroit, tout enfin trahissoit ma vertu pour servir mon amant, & déja ses soupirs, avant-coureurs de la volupté, lui traçoient son bonheur. D'*Ivieres*, vainqueur de ma résistance, ne retardoit l'instant heureux que pour mieux en sentir la délicatesse ; peu d'hommes connoissent ce sentiment, c'est le sel de l'amour ; plus constant que le plaisir que l'idée vulgaire y attache, il s'accroît avec lui, l'esprit le nourrit, & souvent même la raison le soutient. Le *Marquis* assez ingénieux pour prévoir ce qui échappe presque toujours au

commun des hommes, se plaisoit à assaisonner son bonheur par des retardemens qu'il sembloit vouloir détruire même en les faisant naître; l'instant qui alloit m'attacher inviolablement au *Marquis*, arrivoit, & nous étions déja dans le parc: occupé à me faire remarquer les merveilles de la nature, d'*Ivieres* vouloit que toutes ses productions servissent à ses plaisirs, & les chants mélodieux des oiseaux, qui se mêloient à nos soupirs, nous invitoient à jouir incessamment du bonheur qu'ils célébroient; couchés languissamment sur un gazon émaillé des fleurs les plus belles, nous insultions au papillon leger qui les parcouroit toutes sans se fixer à aucune: le *Marquis* livré tout entier aux charmes de la volupté qu'il alloit goûter, abandonnée moi-même à cette illusion enchanteresse qui prévient la tendresse la plus vive, je me préparois à oublier dans les bras de mon amant, & mes malheurs passés, & les dangers de l'avenir, quand le sensible d'*Ivieres*, retardant encore l'instant de ses plaisirs, exigea de ma complaisance que je lui découvrisse les particularités de mon Histoire, que la seule bienséance m'avoit mise dans le cas de lui cacher jusqu'ici. Se taire à son amant est une perfidie. J'aurois cru commettre un crime en ne satisfaisant pas le *Marquis*; mais à peine eus-je avoué le lieu de ma naissance & mon nom, que d'*Ivieres* en fureur, se jettant sur son épée, voulut se poignarder à mes yeux: jugez de ma surprise: d'où peut venir, cher amant, lui dis-je en

l'arrêtant, cet horrible dessein ? qui l'inspire ? mon crime, répartit-il, & quel crime encore ? vous voyez dans votre frere le plus malheureux de tous les hommes : mon frere ; juste ciel ! ah, que dites-vous ? de grace éclaircissez ce mystere funeste ? demandez plutôt, repliqua-t-il, qu'il reste enséveli pour jamais dans un oubli profond. La barbarie d'un pere dénaturé a tout fait ; exilé, vous ne l'ignorez pas, de la maison paternelle, à l'âge de cinq ans, j'ai été élevé dans une campagne jusqu'à quinze ; c'est à cette époque heureuse, jusqu'à ce jour, que j'allois devoir le plus grand des malheurs ; j'entre au service en qualité de soldat, la guerre portée en Allemagne me donne des occasions de me signaler ; je prends prisonnier le Trésorier de l'armée du *Prince Eugene*, quand, pressé de jouir de sa liberté & de sa fortune, cet homme me donna deux cens mille livres, partie en argent comptant, en pierreries, & le reste en lettres de change sur les banquiers les plus accrédités de la Hollande : j'achete mon congé, & muni des passeports nécessaires, je prends la poste à dix lieues du camp, pour me rendre à *la Haye* ; je trouvé mes Banquiers qui me comptent de l'argent : je prends par *Breda* & par *Bruxelles* la route de la *Flandre Françoise* ; j'arrive à *Paris*, où je me fais appeller le Marquis d'*Iviéres* ; j'y demeure quelques jours, delà, je viens en *Bourgogne* pour me présenter à mon pere, & pour voir si ses entrailles se remueront en faveur d'un

fils qui, ne demandant que des sentimens tendres, veut partager sa fortune avec lui, je vous trouve ; vous sçavez le reste.

Ce discours que j'avois vingt fois interrompu par mes sanglots, fut à peine achevé que, me jettant aux piés de mon frere, je le priai de s'éloigner pour jamais d'une sœur malheureuse qui alloit être l'auteur de ses maux ; qui, moi ! s'écrioit le Chevalier de *Verbois*, nom funeste qu'il n'auroit jamais dû quitter ; qui, moi, t'abandonner! Ah, connois mieux ton frere ! cependant, reprenoit-il en m'arrosant de ses pleurs, puis-je vivre avec vous sans crime, & le Ciel témoin de nos forfaits permettroit-il.... Eh ! non, cessons de nous abuser ! nous serions trop coupables pour vivre heureux ensemble ; choisissez un asyle, je vous y ferai un sort aussi doux que votre état pourra le goûter, tandis que détestant ma vie, j'irai chercher la mort dans un climat étranger, où le destin ne me préparera pas sans doute de nouvelles disgraces dans de nouveaux forfaits ; séparons-nous donc repris-je, séparons-nous, *Chevalier*, puisque le Ciel le commande, & que, privés pour toujours du plaisir de nous voir, nous puissions oublier jusqu'à l'amour qui nous sépare : l'Abbé *Lally* est un homme vertueux (c'étoit le Chanoine de *Langres* avec lequel mon frere étoit étroitement uni) il connoît la force de l'amitié ; engagez le à me conduire dans un Couvent, où j'attendrai que la Cour de Rome, me pardonnant mes premiers écarts,

me permette de faire de nouveaux vœux dans le Monastere que vous choisirez. Nous partîmes du *Val de Suzon* pour nous rendre à *Langres*, voyage imprudent qui me causa de nouveaux malheurs ; l'Abbé *Lally* fut dans notre confidence ; cet ami généreux se chargea d'obtenir ce que j'attendois de Rome, & mon frere qui lui laissa douze mille livres sur sa table, partit en lui remettant le billet suivant.

Vous connoissez mon amour, cher ami, je pars pour le perdre de vue, n'oubliez jamais un malheureux, que pour donner tous vos soins à la tranquillité de sa sœur ; je vous laisse un fonds suffisant pour la dot de Sophie, *ou pour une pension viagere, en cas qu'elle vint à sortir du Cloître. Adieu, puisse-t-elle m'oublier ! je sens par mes agitations que son repos en dépend.*

L'Abbé me lut ce funeste billet ; je mêlai mes larmes à celles que mon frere avoit répandues en l'écrivant, &, soumise absolument aux sages conseils de *Lally*, je me déterminai à le suivre au Monastere des Ursulines de *Chaumont* ; c'est l'asyle que cet ami venoit de me destiner. Mon frere aîné qui, depuis ma fuite de l'*Annonciade*, avoit placé des espions dans toute la *Bourgogne*, & dans les pays voisins, n'avoit pas oublié *Langres* ; nous fûmes vendus, & j'étois à peine arrivée dans le parloir des Ursulines, que je fus arrêtée en vertu d'un ordre du Subdélégué de l'Intendant de Champagne ; mon frere étoit comme la premiere fois à la tête de la Maréchaussée ;

l'Abbé eut beau le presser de se rendre aux desirs du Ciel qui m'appelloit dans ce Cloître, *Verbois* insensible me fit traîner dans une chaise, où il monta en ordonnant au Postillon de prendre la route de *Paris*; mon frere inflexible refusa de m'entendre & de répondre aux questions intéressantes que je lui faisois; nous arrivâmes à *Paris* sans que j'eusse pu lui arracher une parole; quelle cruauté! étoit-ce celui du *Chevalier*? Pardonne, ô Ciel, si je profere encore ce nom!

Nous descendîmes à la porte du *Bon-Pasteur*, & mon frere, après avoir donné quelqu'argent à la Supérieure, me jetta un regard severe, & partit. Charmée d'être dans un Couvent, je me félicitois de mon sort, quand j'appris que le *Bon-Pasteur* étoit une maison de repentir où le libertinage & la débauche venoient recevoir le prix de leurs écarts. Indignée d'abord d'être confondue avec des femmes dissolues, je me rappellai l'horreur du crime auquel j'étois échappée, & je me trouvai trop heureuse encore : votre arrivée dans cette maison ne contribua pas peu à me tranquilliser, vous étiez innocente, & j'osai me rapprocher de votre état; quelque vif que fût l'intérêt que je pris à votre liberté, il fut un instant où je ne la vis pas sans inquiétude; seule dans cette maison affreuse, j'allois me livrer à mon premier désespoir, quand vos bontés m'en arracherent; vos conseils ont gravé dans mon cœur l'oubli d'une passion funeste, & ramenée à moi-même par

la raiſon, j'ai perdu de vue mes diſgraces pour n'être occupée que des vôtres : trop heureuſe, ſi, en les partageant ; je pouvois en adoucir l'amertume : ſoulager vos malheurs, c'eſt effacer les miens.

Fin de l'Hiſtoire de Sophie.

Il y avoit déja ſix mois que j'étois dans cette campagne, occupée à conſoler *Sophie* ; qui de ſon côté faiſoit ſes efforts pour que je perdiſſe de vue le ſouvenir de mes malheurs, quand la mort de mon aïeul, le Baron de *Verman*, me ramena à *Dijon* ; *Sophie*, & mon fils qui touchoit à ſa cinquiéme année, m'y ſuivirent ; ce fut à peu près dans ce tems que cette malheureuſe fille fût relevée des vœux que la violence & la crainte lui avoient arrachés. La ſucceſſion de M. de *Verman* ſubſtituée au petit Marquis de *Courmont*, m'engagea comme tutrice de mon fils, dans un procès avec le Préſident de *Némival* qui ſe prétendoit auſſi héritier du *Baron* : l'affaire ne pouvant ſouffrir un accommodement, on plaida ; la cauſe, qui devoit ſe réduire à la ſeule queſtion de ſçavoir ſi M. de *Verman* avoit pu ſubſtituer à mon fils ou non, fut embellie par le Défenſeur de M. de *Némival*, & d'une ſimple queſtion de droit, ſon Avocat eut la témérité de vouloir paſſer à ma conduite ; quelqu'irréprochable qu'elle fût ; l'Avocat du Préſident oſa l'attaquer à travers odieux, qui me ſurprit moins que la patience des Juges ; l'affaire de mon fils devint bien-

tôt la mienne ; forcée même, pour arrêter les ſoupçons du public, de me juſtifier ſur l'évenement qui avoit éloigné mon mari, je me vis obligée de ſoutenir un procès criminel dans une affaire civile, & qui m'étoit preſqu'étrangere. Triomphante de toutes les fauſſes accuſations qui m'étoient imputées, j'eus l'agrément d'humilier le Défenſeur de *Némival*, & de gagner le procès de mon fils. Certains Avocats, dans quelques Parlemens de France, croient n'acquérir une ſorte de célébrité, qu'en donnant un air de ſingularité à une cauſe ſimple ; accoutumés à faire briller leur eſprit aux dépens de la réputation des Parties dont ils conteſtent les droits, ils penſent ne mériter un nom, qu'en mettant des perſonnalités injurieuſes dans les matieres qu'ils traitent. *Paris* délivré aujourd'hui de ces hommes dangereux, eſt un modele que les Parlemens devroient imiter pour la gloire du Barreau, & l'honneur de l'humanité.

Je venois de choiſir pour mon Fils un Précepteur habile, qui joignoit le ton de la bonne compagnie aux connoiſſances & aux mœurs, & je me diſpoſois à l'emmener à *Iſſurtile*, loſqu'un évenement imprévu m'arrêta tout-à-coup ; les Gazettes étrangeres que je liſois exactement depuis le départ de mon mari, m'apprirent un évenement ſiniſtre, auquel je manquai de ne pas ſurvivre ; inſtant fatal vous réuniſſez toutes mes diſgraces dans un ſeul point de vue !

Les nouvelles d'*Amſterdam*, que je parcou-

sus, m'offrirent le nom du *Comte*; surprise & agitée, je pris l'article qui le concernoit, & j'y lus ces mots que je baignai des larmes les plus ameres; *Le Comte de Courmont à qui le Châtelet avoit fait le procès, il y a près de deux ans; & qui s'étoit évadé, comme nous l'avons observé dans son tems, vient d'être arrêté à Thionville, & transferé à Paris où il doit avoir la tête tranchée.*

Ah, Ciel! m'écriai-je, toute éplorée, mon époux ne vit plus, un Bourreau cruel vient de répandre un sang qui ne devoit couler que pour le salut de l'Etat? mais peut-être je m'abuse; ses Juges sont équitables, ils le sauveront: allons, courons à lui, & tâchons, s'il en est tems encore, de faire triompher l'innocence, & de rendre un Guerrier à la Patrie, un pere à mon fils, & un époux à la plus infortunée de toutes les femmes.

Sophie & le Précepteur du *Marquis* entrérent dans le même instant: la Gazette qu'ils trouverent à mes piés ne leur laissa plus ignorer le sujet de mon trouble; l'espoir qu'ils se plaisoient à nourrir dans le fond de mon ame, ne servoit qu'à me faire voir mon malheur de plus près; nous partîmes dans le moment pour *Paris*, où j'allois sans doute essuyer la plus funeste des disgraces.

Fin de la seconde Partie.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME.

TROISIEME PARTIE.

MÉMOIRES
D'UNE
HONNÊTE FEMME,
ÉCRITS
PAR ELLE-MÊME,
ET PUBLIÉS

Par M. DE CHÉVRIER.

Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Desp. Sat. des F.

TROISIEME PARTIE.

A AMSTERDAM,
Chez H. CONSTAPEL, Libraire.
M. DCC. LXIV.

MÉMOIRES D'UNE HONNÊTE FEMME.

TROISIEME PARTIE.

JUgez, Madame de horreur de ma situation, par l'impression funeste qu'elle fait en ce moment sur vous-même, & représentez-vous une femme attachée à ses devoirs, une épouse vertueuse, & une mere tendre, qui, tenant son enfant dans ses bras, est forcée de quitter sa Patrie, pour aller recevoir les derniers soupirs de son mari qui expire sur un échaffaud, ou peut-être pour pleurer la perte d'un mortel vertueux qu'elle a conduit elle-même au supplice. En vain on voudra consoler ma douleur, en me disant que je ne suis point coupable; si l'infor-

tuné *Sanville* ne m'avoit point aimée, mon mari vivroit ; & c'est cet amour malheureux qui est la cause de la mort de deux hommes : remords éternels vous ne sortirez jamais de mon cœur !

J'arrivai à *Paris* dans ces réflexions dévorantes ; l'empressement que j'avois de voler au Châtelet, pour voir s'il étoit tems encore de secourir le *Comte*, m'engagea à laisser ma voiture aux Barrieres de la porte S. Bernard, où les Gardes étoient occupés à visiter mes effets ; & je pris avec *Sophie* un carrosse de place, à qui j'ordonnai d'aller au Grand-Châtelet ; le Précepteur devoit, après la Visite des Gardes, se rendre avec mon fils à notre Hôtel de la rue de Tournon. A peine avions-nous traversé le Pont Marie, que je vis avancer, par le quai de Peletier, une foule de peuples qui bordoient une charrette que des Gardes à cheval précédoient ; l'impression que ce spectacle funebre fit sur moi, m'ôta l'usage de mes sens, & *Sophie*, qui n'avoit pu par elle-même me rappeller à la vie, me fit transporter dans le bureau des Coches d'*Auxerre*, c'étoit la maison la plus voisine du lieu où je m'étois trouvée mal ; les Commis quitterent la dureté attachée à leur état, & me donnerent tous les secours qui dépendirent d'eux. *Sophie* éplorée, à côté du lit sur lequel on m'avoit placée, avoit essuyé vingt questions fatigantes sur la cause de ma foiblesse ; mais cette discrete amie imagina quelques raisons qui pussent contenter les

gens chez lesquels nous étions. Mes yeux commençoient déja à se rouvrir à la lumiere, quand un grand homme, que le tumulte de la populace avoit attiré à la porte du bureau des Coches, entra dans la chambre où j'étois ; l'agitation & le trouble qui m'environnoient encore, ne me permirent pas de le connoître ; il prononça avec douleur quelques paroles qui fûrent entrecoupées par des sanglots ; l'intérêt pressant que cet inconnu sembloit prendre à ma situation, m'émut ; *Sophie*, toujours confondue dans ses pleurs, ne levoit les yeux que vers le Ciel. Je tirai, en tremblant, les rideaux qui n'étoient qu'entr'ouverts ; que vis-je ? ah Dieu ! Le Comte de *Courmont* aux pieds de mon lit ! je me levai avec précipitation, & me jettai dans ses bras, où je demeurai plus d'un quart d'heure, sans que nous proférassions une parole l'un & l'autre. *Sophie*, remise de sa premiere douleur, se mêla à nos embrassemens, & ne les rendit que plus tendres.

Le pathétique de cette reconnoissance toucha tous ceux qui étoient dans l'appartement ; malgré les caresses que nous nous prodiguions, on vit que nous étions époux ; cette attachement parut singulier, mais on ne l'admira pas moins.

Je renvoyai mon *fiacre* pour monter dans le carrosse de mon mari, qui avoit repris notre premier Hôtel, nous ne fûmes pas plutôt placés, que je satisfis à l'impatience du *Comte*, en lui apprenant le malheureux sujet

du voyage le plus heureux, puisque *Courmont*, condamné par le Châtelet, venoit d'être absous par le Parlement, avec des dommages & intérêts considérables. Quel instant! cette réunion fut beaucoup plus tendre que les premiers jours de notre mariage; devoit-elle durer si peu?

Mon époux qui, depuis son départ de *France*, avoit passé en *Hollande*, & delà en *Angleterre*, étoit devenu amoureux fou de *Milady Robinson*, femme d'un membre du Parlement de *Londres*; & le desir impatient qu'il avoit de retourner dans cette Ville, le centre de la liberté, & la patrie des Arts, le détermina à m'engager à prendre la route de l'*Angleterre*, sous prétexte que *Paris* devant me déplaire, il étoit charmé de profiter du congé que la Cour venoit de lui accorder, pour me faire voir *Londres*; mon fils m'étoit cher, & je ne pouvois me risquer de lui faire passer la mer, ni de me séparer d'un objet si précieux; d'ailleurs le goût que j'avois conçu depuis quelque tems pour la solitude, fut la seconde excuse que j'employai pour retenir *Courmont* en *France*; mon mari cessa de me presser, & déja je me félicitois de retourner à *Issurtile*, quand un nouvel incident m'arracha l'estime de mon mari. Qu'une coquette, en proie aux agaceries de l'Univers, soit en butte aux mépris de son époux, cela est juste; mais qu'une femme vertueuse soit exposée aux traits de la satyre, & que toujours innocente, on la juge

coupable, c'eſt le comble de l'infortune !

Madame *Quetel*, dont je croyois avoir le plaiſir de ne plus parler, venoit de renouer avec le Commandeur d'*Humicourt*, le *Neſtor* des hommes à bonnes fortunes de ſon ſiécle ; je l'ai peint dans la ſeconde partie de mes Mémoires, & l'on verra ſon caractere juſtifié dans l'anecdote que je vais détailler. Incapable, comme je l'ai remarqué, d'être méchant de ſon propre mouvement, il n'offenſoit que quand ſon amour propre humilié l'y forçoit, ou que lorſqu'il s'y voyoit contraint par les perſuaſions de quelqu'un : ces deux motifs concourant contre moi, ſa vengeance n'en fut que plus à redouter. Madame *Quetel*, qui avoit eu dans ſa jeuneſſe des bontés pour le *Commandeur*, s'aviſa de lui faire des *mines* ; d'*Humicourt* y répondit en plaiſantant, & Madame *Quetel*, qui ne badinoit jamais ſur ces ſortes de matieres, l'enchaîna ſérieuſement ; ce retour fut l'époque d'un complot odieux, dont je devins la victime. Le *Commandeur*, à qui j'avois autrefois interdit ma préſence, s'en reſſouvint ; Madame *Quetel* qui me reprochoit de lui avoir enlevé le Préſident d'*Obricourt*, ne me pardonna pas ; voilà les deux ſujets de vengeance qui vont préparer une manœuvre dangereuſe.

D'*Humicourt* avoit le talent de peindre en mignature, & il en abuſoit preſque toujours, parce que l'uſage vouloit alors qu'on n'obtint une femme, qu'en lui ſacrifiant au moins

une coquette ; le ſexe, par cette fauſſe politique, ſe perdoit néceſſairement, une femme, abandonnée aujourd'hui, ſervoit le jour ſuivant de ſacrifice à une nouvelle, & ſucceſſivement la moitié du ſexe devenoit la victime de l'autre.

Le *Commandeur*, qui avoit eu l'audace de me peindre, en renouant avec Madame *Quetel*, lui avoit remis mon portrait, qu'elle ſçavoit que je ne lui avois point donné ; le *Comte*, dans la ſeule vue de ſe diſſiper ſans doute, fit des prévenances à Madame *Quetel*, c'eſt-à-dire qu'il l'eut. Cette femme ne fit qu'autant de réſiſtance qu'il en faut pour ſauver une eſpece de réputation, en perſuadant à un homme qu'on a quelqu'un, & qu'on n'eſt pas aſſez mauſſade pour vivre ſans intrigues : ce quelqu'un exiſtoit, ſi l'on prend les complaiſances d'*Humicourt* pour un attachement réel. Quoi qu'il en ſoit, le plaiſir de faire une perfidie, égara l'indulgente *Quetel* ; & elle combattit aſſez la vraiſemblance, pour ſe perſuader qu'étant aimée du *Commandeur*, elle pouvoit lui être infidelle. *Courmont* fut ſur les rangs, & cette femme, qui n'avoit pas eu ſouvent des adorateurs de cette eſpece, l'apprit à tout *Paris*, qui n'en voulut rien croire ; l'opinion commune alors, étoit que Madame *Quetel* vivoit dans la réforme, parce qu'elle avoit l'âge d'y entrer ; & le public fut aſſez méchant pour la croire vertueuſe malgré elle. Des idées pareilles perdent ſans reſſources des

femmes à prétention. Le *Comte*, assez assidu auprès de Madame *Quetel*, pour ne pas la désespérer sur un abandon total qui suivoit ordinairement après un commerce de huit jours, ne me parloit plus de m'expatrier, & dès le moment qu'il lui falloit quelqu'un qui eût l'air d'une maîtresse, j'aimois autant qu'il prit la *Quetel* qu'un autre plus raisonnable. Cette femme, à qui cela n'étoit pas si indifferent qu'à moi, avoit des raisons personnelles pour retenir le *Comte*, & elle crut n'y parvenir qu'en tâchant de m'avilir auprès de lui; mon portrait, dont elle étoit nantie, la servit dans cette circonstance. Un jour qu'étant sortie exprès de son cabinet de toilette, pour passer une robe dans une chambre voisine, elle avoit laissé une de ses boîtes ouverte, au dessus de laquelle on voyoit mon portrait: *Courmont*, qui cherchoit quelque chose sur la toilette, tomba malheureusement sur la mignature, & s'en saisit. La *Quetel*, qui joua la surprise, redemanda le portrait avec des instances affectées; mais le *Comte*, qui cherchoit à se tourmenter, lui jura qu'il ne la reverroit jamais, si elle n'avoit l'amitié de lui avouer par quel hazard le portrait se trouvoit chez elle. Madame *Quetel*, quittée mille fois, avoit une horreur toujours nouvelle pour les inconstances qu'on lui faisoit; la crainte de perdre *Courmont* lui fournit les moyens de le satisfaire, en lui racontant un conte préparé depuis long-tems entr'elle & le *Commandeur*, qu'elle eut soin de faire pas-

ser pour le héros de l'aventure, qui lui avoit sacrifié mon portrait. A ces mots, la rage rentra dans le cœur de mon mari, & ne pouvant se persuader qu'il y eût des gens assez scélérats pour perdre quelqu'un de sang froid, il me crut coupable. La façon dont je m'étois justifiée sur le passé, auroit bien dû lui épargner tout soupçon sur les nouveaux écarts que l'on m'imputoit: un mari qui croit être offensé, consulte rarement la raison, la fureur est son guide, & le *Comte* dans ses premiers transports, n'écouta qu'elle. La *Quetel*, qui crut que le moyen qu'elle avoit mis en usage pour conserver *Courmont*, alloit l'en priver, tenta de le tranquilliser, en lui faisant présent de son portrait, c'est la seule démarche qu'elle pouvoit faire sans rougir, car la mignature représentoit une jolie femme; & les yeux de l'homme prévenu le plus avantageusement, ne devoient jamais y reconnoître Madame *Quetel*. Le *Comte*, qui ignoroit que son amante avoit fait de ces cadeaux-là à tout *Paris*, fut flatté du présent, & voulant l'embellir avec quelques diamans que je lui avois dit de me changer, il vola chez *Rondet*; quelle fut sa surprise de voir ce Jouaillier occupé à garnir de diamans un portrait qu'il reconnut pour être le mien? *Rondet*, qui ignoroit qu'il parloit au mari de celle dont il tenoit la mignature entre les mains, s'amusoit à lui en vanter les charmes, & le pressoit de

convenir que le Comte de *Pusangé* étoit le mortel de France le plus heureux ; point de plaisanterie, *Mons Rondet*, reprit *Courmont*, l'original de ce portrait me touche de près, & je me saisis de la copie ; à l'égard des diamans je vous les remets. Mais, Monsieur, repartit le Jouaillier, vous me compromettez, & je perds la confiance des honnêtes gens, si vous n'avez la complaisance de me rendre un portrait dont je ne puis disposer : point de répliques, répondit mon mari, voilà mon nom & mon adresse, c'est à moi qu'il faudra s'adresser pour le ravoir ; le *Comte* sortit ensuite, & gagna avec précipitation l'Hôtel. *D'Humicourt* & *Pusangé* étoient précisément avec moi, ils s'étoient introduits sous prétexte de rendre une visite au *Comte*, qui ne les eut pas plutôt apperçus, que me jettant un regard furieux, il les pria de sortir : le ton dur avec lequel il leur parla, jetta dans mon esprit des soupçons qui furent bientôt démêlés ; d'*Humicourt* & *Pusangé* sortirent avec un faux ton de plaisanterie qu'un lâche emploie pour se sauver ; *Sophie*, que mon mari pria de passer dans une piéce voisine, nous laissa seuls. Eh bien, Madame, me dit-il, avec cet air courroucé qui présageoit les plus grands malheurs, est-ce assez long-tems joindre l'outrage à l'outrage ? & voulez-vous que, jouet perpétuel de votre coquetterie, j'essuie jusqu'au bout la perfidie la mieux marquée ? Voici le troisieme coup que vous me portez, du

moins je veux ignorer les autres ; mais ce dernier est sans replique : connoissez-vous ce portrait ? Est-ce le mien, répondis-je ? est-ce le mien, reprit-il ; pensez-vous me séduire avec ce ton enfantin ? mais, en supposant que vous ayez l'adresse de vous tirer de ce premier pas, comment vous justifièrez-vous sur ce second portrait que le Comte de *Pusangé* avoit remis à *Randet*, des mains duquel je l'ai arraché.

Je vous crois, repartis-je, mais je vous proteste, avec la sincérité que vous me connoissez, que je n'ai jamais donné mon portrait à personne, il est aisé de reconnoître la main du Peintre, voyez-le, & vous sçaurez que je n'ai jamais donné ordre qu'on me peignit ; propos en l'air, repartit *Courmont* toujours plus irrité ; fuyez, Madame, ou craignez à mon retour une scene plus cruelle que celle du *Bon-Pasteur* : le Comte sortit dans ces entrefaites, *Sophie*, que j'appellai dans ce moment pour sçavoir quel parti la prudence vouloit que je prisse dans une conjoncture aussi délicate, seconda mes sentimens, en m'affermissant dans la résolution où j'étois de faire tête à l'orage, & d'attendre de sang froid le retour du *Comte* ; cependant, disois-je quelquefois à *Sophie*, *Courmont*, dans les accès violens de sa fougue, ne prendra pas la précaution de chercher des éclaircissemens que peut-être il ne trouveroit point, quand il voudroit les prendre ; & je suis sure que, livré à sa seule fureur,

Il a pris sur le champ la route de *Marli*, d'où il me semble déja le voir revenir avec un ordre cruel, que sa rage aura surpris de la religion du Ministre : je vous plains, chere Comtesse, reprenoit mon amie, mais que faire ? la fuite vous rendroit seule coupable ; le tems vous a justifiée sur deux accusations aussi importantes que celle-ci, attendez tout de lui ; l'innocence tranquille périt rarement : moi, fuir, répondis-je ; de tels sentimens n'entrent point dans mon cœur ; je sçais quels soupçons un départ précipité jetteroit sur moi : le *Comte* est vif : mais la vérité peut le ramener : cependant, continuois-je en tremblant, il m'a nommé *Pusangé* ; si, victime d'un combat que je crains, il alloit perdre la vie, que deviendrois-je ? vous connoissez, chere *Sophie*, le cœur de votre amie, elle mourroit de désespoir. Le *Comte* ne vient point, un pressentiment secret m'annonce qu'il n'est plus, non Madame, répondit mon mari qui avoit entendu les derniers mots ; il vit, mais c'est pour adorer la plus infortunée & la plus vertueuse de toutes les épouses ; ah, ciel ! poursuivoit-il en serrant tendrement mes genoux, me pardonnerez-vous ce dernier écart ; *Sophie*, intéressez votre amie en ma faveur, & obtenez la grace d'un malheureux que des circonstances singulieres se plaisent de déchirer : quand vous parlez, repris-je, ai-je besoin d'un autre intérêt pour me rendre ? la voix de mon cœur plus impérieuse que celle

dut sa fortune à son habileté à jouer au Billard; *Querman* fut redevable de son avancement à la Paume dans laquelle il excelloit, & peut-être il auroit été plus loin, si la derniere contagion qui ravagea la Provence, ne l'eut attaché à un avenir brillant. Madame de *Querman* qui n'avoit pas même l'esprit de mettre à profit la fortune de son mari, s'étoit persuadée depuis long-tems, que l'air de s'amuser à *Paris*, qui n'est autre qu'un ennui masqué, étoit préférable aux plaisirs réels qu'on goûtoit en Province; contente de vivre dans un tourbillon d'Insectes illustres qu'elle ne connoissoit point, mais qu'elle croyoit fort agréables, parce qu'ils l'entretenoient de la chasse, & du coucher du Roi, auxquels ils ne s'étoient jamais trouvés, elle auroit volontiers passé ses jours dans un ennui mortel avec des gens du bel air, pourvu qu'elle eût eu la réputation d'une femme du grand monde. L'Intendance qui la flattoit, quand elle n'étoit que Présidente de Campagne, lui avoit paru insipide; aussi-tôt qu'elle avoit joui des prérogatives qui y sont attachées, elle avoit la manie de la Cour où elle ne pouvoit figurer; & tout ce qui ne tenoit point à *Versailles*, étoit pour elle d'une maussaderie étonnante. Ridicule dans l'expression, elle parloit le langage de la Cour; mais l'emploi bizarre qu'elle faisoit des termes qu'elle ne rendoit jamais propres, formoit un jargon singulier, qui, en étourdissant les gens d'esprit, lui acquéroit chez le Peu-

ple

ple le titre de femme du bon ton ; & c'étoit pour elle l'éloge le plus *délicieux*, expression qui lui étoit si familiere, qu'elle l'appliquoit même au chagrin. Maîtresse en titre du Marquis de *Solmé*, dont elle étoit soupçonnée de connoître les créanciers, elle avoit un amant, comme on a une robe, parce que la mode ou le bon goût l'exigent ; n'aimant rien d'ailleurs que ce qui étoit attaché au bel usage, elle portoit la manie des airs jusques dans ses plaisirs secrets, & ses goûts raisonnés devenoient ridicules, dès que le caprice ou la mode ne les approuvoient point. On sent bien, à ce portrait, qu'une femme de ce caractere, ne me convenoit pas, mais les besoins de la vie ne nous permettent point toujours de vivre avec ceux qui nous conviennent ; fatalité dangereuse qui entraîne souvent la perte de nos mœurs ! *Courmont*, qui avoit quelques terres dans le *Bourbonnois*, que l'Intendant vouloit prendre pour servir aux chemins publics, fut obligé de s'adresser à lui ; leur connoissance commença par une querelle qu'ils eurent à propos des titres que les Intendans exigent, & que mon mari croyoit ne devoir point leur accorder. *Querman* revint d'une prétention chimérique, qui lui étoit personnelle, lors même qu'il sembloit ne la soutenir que pour l'honneur de son corps, & il mit à couvert les terres du *Comte* ; ce procédé avec un homme qui n'avoit pas flatté son amour propre, lui mérita l'estime & l'amitié de mon

mari, & pendant ce dernier séjour à *Paris*, nous vivions fort souvent avec l'Intendant. Le ton de Madame de *Querman* auroit paru révoltant à ceux qui n'auroient point été prévenus, mais il amusoit ceux qui la connoissoient; rien ne paroît extraordinaire dans quelqu'un qui est annoncé comme un personnage ridicule. L'Intendant d'ailleurs avoit avec sa femme, un air aisé qui passe pour dignité chez les Grands, & pour sottise auprès du Peuple; à propos de cela je me rapelle un trait qui m'amusa beaucoup.

Quelques jours avant notre départ pour *Londres*, nous soupions en famille chez Madame de *Querman*, je veux dire le Marquis de *Solmé*, l'Intendante, son mari, le *Comte* & moi; *Querman* étoit monté sur un ton gai, qui le rendoit assez agréable à sa femme; elle vouloit toujours s'étourdir sur le plaisir; & comme s'il y avoit long-tems qu'ils ne s'étoient vus, il lui demanda compte de ses amusemens, sans autre intérêt cependant que celui d'un ami qui y prend part. Madame de *Querman*, enchantée de voir que son mari imitoit la complaisance des gens de la Cour, lui fit un détail que je crus d'autant plus sincere, qu'il ne flattoit ni la vanité de l'Intendant, ni le goût de sa femme. *Querman*, qui paroissoit s'intéresser à la santé de l'Intendante, lui demanda, d'un ton indifférent, à quelle heure elle étoit rentrée hier; à une heure, répondit-elle: à une heure, reprit *Querman*; rien de si positif repartit

Solmé.... si vous le croyez, repliqua froidement l'Intendant, tant pis pour vous, *Marquis*, car Madame n'est revenue qu'à trois heures.

L'Intendante feignit de rougir pour montrer qu'elle étoit infidelle ; parce que le bon ton ne vouloit pas qu'une femme fût constante ; usage pernicieux qui a passé jusqu'au siecle où vous vivez. *Solmé* voulut jouer l'amant piqué ; mais à peine se ressouvint-il que son Tailleur devoit lui rendre une visite le lendemain matin, qu'il eut cet air empressé, que la vanité des femmes prend pour de l'amour, & qui n'est que bassesse dans ceux qui l'emploient.

Quelque amusantes que ces scenes fussent au premier aspect, elles ne pouvoient me plaire long-tems ; on a beau connoître *Paris*, il est difficile que quelqu'un à qui la vertu est chere, se familiarise avec le vice. Nos dispositions étoient faites ; mon fils venoit d'entrer à *Louis-le-Grand* sous la conduite d'un vieil Officier ruiné, qui, n'ayant pu obtenir le Gouvernement d'une place, prit celui du jeune *Marquis*. Le *Comte*, qui croyoit m'obliger en m'éloignant de *Paris*, pressa notre départ, & nous prîmes avec *Sophie*, qui nous étoit trop chere pour nous en séparer, la route de la *Flandre* ; nous arrivâmes à *Lille* où nous séjournâmes quelque-tems ; c'est-là que j'étudiai l'esprit Flamand : je vis que cette Nation avoit cette grosse probité que je préfere à la politesse ; moins adroits, &

aussi impolis que leurs voisins les *Hollandois*; ils veulent prendre machinalement le ton de rudesse que les *Anglois* ont moins par air que par vérité.

De *Lille* nous passâmes à *Calais*, où nous arrivâmes assez à tems pour être témoins d'une expérience qui, pour n'avoir pas réussi, n'en est pas moins digne d'éloges; on la devoit au génie & aux soins de M. le Marquis D'*Herouville*, nom célébre dans le Militaire; & j'avouerai avec quelque surprise, que j'ignore pourquoi le projet, dont je vais dire un mot, n'a pas été poussé à sa perfection.

L'Officier, Général que je viens de citer, à qui l'on est redevable de quantité d'autres projets importans, avoit imaginé une machine au moyen de laquelle on pouvoit descendre dans la Mer, y voir ce qui étoit englouti, & le pêcher aisément; l'expérience, du moins celle que j'ai vue, se fit en petit; un Garde-Françoise se proposa pour descendre, il étoit prévenu qu'aussi-tôt que sa respiration s'affoibliroit, il n'avoit qu'à remuer un cordon qu'il tenoit à la main, & qui répondoit à une sonnette qui étoit hors de la mer, mais l'ivresse dans laquelle il étoit, & dont on ne s'étoit pas apperçu, l'empêcha de remuer le cordon, & il étoit mort quand on le retira: un homme de sang froid n'auroit pas couru ce danger; mais après cet exemple qui avoit intimidé un peuple foible, on ne poursuivit point l'expérience d'un projet sûr & réfléchi.

C'est à *Calais* que nous nous embarquâmes pour *Douvres* ; la mer qui avoit un peu agité *Sophie*, nous engagea à continuer notre route par terre ; le lendemain nous arrivâmes à *Cantorburi*, l'Hôtel du Lion Verd fut l'Auberge que nous choisîmes ; le besoin que nous avions de nous reposer, nous détermina à souper de bonne heure ; nous n'en étions pas encore au rôt, que notre Hôte vint nous demander la permission de placer à notre table un *Baron Allemand* qui venoit d'arriver. Dans un pays où l'affabilité ne régne point, tous les Etrangers se croient de la même patrie ; le *Comte* se leva, & fut lui-même au devant du *Baron de Vactouk* (on lui apprit que l'Allemand se nommoit ainsi) & le fit placer à côté de moi ; la conversation roula sur la France : on a beau quitter à regret cet heureux climat, ceux qui le fuient ressemblent aux Pélerins de la *Mecque*, leurs regards se tournent encore sur le tombeau du Prophete, long-tems après qu'ils l'ont quitté. Le *Baron* parloit notre langue avec la pureté d'un Allemand de condition ; instruit de notre gouvernement, de nos usages & de nos loix, il connoissoit la France mieux que ceux qui y étoient nés ; quoiqu'on verra dans peu que le prétendu *Baron* n'étoit rien moins que ce qu'il vouloit être ; on ne doit pas être étonné de voir un Allemand mieux informé de nos mœurs que nous-mêmes ; cette Nation sçavante & polie ne voyage que pour s'éclairer ; les François

le sein de son épouse, qu'il avoit déposé son amour pour la *Lecouvreur*; mais je n'en avois point été effrayée : la passion d'un honnête homme pour une fille de spectacle, est un délire qui commence avec la nuit, & que le jour dissipe ; la circonstance gêneroit ces sortes de filles, parce qu'elle les empêcheroit de remplir les engagemens que leur état les oblige de prendre avec le Public. Le *Comte* docile abandonna la *Lecouvreur* qui s'en consola dans les bras d'un homme qui ne lui préparoit une nouvelle infidélité que pour l'amener à une consolation plus prompte : on pense différemment avec ce qu'on est convenu d'appeller dans le monde, *une femme d'une certaine façon*; ses caprices nous attachent à elle, & son infidélité ne nous rend que plus tendres; c'étoit-là la position du *Comte* : amant heureux de Milady *Robinson*, il n'avoit quitté *Londres* qu'à regret, parce qu'il y laissoit une femme adorable, qui lui avoit juré une constance éternelle, qu'elle croyoit peut-être lui garder alors; le Chevalier *Opton*, jeune Anglois, que j'aurai occasion de peindre ailleurs, étoit alors attaché à *Milady*; & *Courmont* qui redoutoit un rival dangereux, s'étoit lié avec *Opton* qu'il vouloit rendre amoureux de *Sophie*; le *Chevalier* devint sensible, mais pour qui ... pour une femme qui l'adoroit & qui a fait le malheur de ses jours.

Le *Comte* revenu de son premier trouble,

me présenta chez Milady *Robinson*, & dans quelques autres maisons où je trouvai autant de politesse & plus de décence qu'en France; l'Allemand que nous n'avions pas revu, revint sur les rangs, & je ne fus jamais si étonnée que de me trouver à table à côté de lui chez la Comtesse *Cecile*. Mon mari, qui n'avoit pas perdu ses soupçons, prit le *Comte* en particulier, lui demanda s'il connoissoit cet Etranger : moins que vous reprit *Cecile*, mais assez pour l'estimer : ces paroles intéresserent *Courmont*, qui brûloit d'impatience de sortir de table pour développer l'énigme de *Cecile*; ce moment arriva, mais *Miss Roberts* s'empara de *Vactouk*, & mon mari ne put se satisfaire; *Cecile*, qu'il pressa en vain, ne voulut pas en dire davantage; l'Allemand sortit avec *Miss Roberts* & quelques autres Dames, & le *Comte* qui alla joindre Milady *Robinson*, nous laissa la liberté d'exécuter, la *Comtesse* & moi, le projet que nous avions fait de nous promener sur les bords de la *Tamise*. *Sophie*, qui étoit indisposée, depuis quelques jours, ne sortoit point de sa chambre; notre promenade fut poussée jusqu'à l'entrée de la nuit; la *Comtesse*, que le serein avoit incommodée, se retira, & je me rendis à mon Hôtel. *Sophie* me remit une lettre sur laquelle je ne vis ni timbre ni chiffre : le caractere qui me parut trop soutenu pour être celui d'une femme, me mit dans le cas de l'examiner de plus près : quel fut mon trouble, en reconnoissant la

main du Chevalier de *Nalbour*; indécise sur le parti que j'avois à prendre dans une circonstance aussi critique ; sans penser où *Nalbour* pouvoit être dans ce moment, je pris la résolution de remettre la lettre cachetée à *Courmont* : réfléchissant après sur cette démarche, je la trouvai trop hazardée ; une femme prudente ne doit jamais compromettre son mari, c'est une fausse vertu que de confier à un époux les sentimens qu'on a pour nous ; la sagesse n'a pas besoin de secours étrangers, elle se suffit à elle-même. Un parti plus raisonnable suivit cette premiere idée, & je brûlai la Lettre de *Nalbour*, sans avoir la curiosité de la lire ; mon mari entra, moins ému, mais pas plus gai qu'à l'ordinaire ; il me demanda si je sçavois quel homme étoit masqué sous le Baron de *Vactouk*, & sans attendre ma réponse, il me nomma le Chevalier de *Nalbour*. Il y a une demi-heure, répondis-je, que ce secret n'en est presque plus un pour moi. L'auriez-vous reconnu, demanda le *Comte*? Non, repliquai-je, mais j'ai dans l'idée que *Nalbour* vouloit lui-même s'ouvrir à moi, puisque je viens de brûler à l'instant une Lettre qu'il m'avoit adressée : Eh, que disoit cette Lettre, repartit le *Comte*? Brûlée sans avoir été lue, j'ignore ce qu'elle contient, repris-je, mais je vous conseille de voir *Nalbour*, & d'apporter les soins que votre amitié lui doit, pour le guérir d'une passion malheureuse. Le *Comte* accoutumé à me voir sincere, demanda au

Portier, si le *Baron* de *Vactouk* étoit rentré : *Nalbour*, qui l'entendit, le pria de monter : *Courmont* arriva dans la chambre de cet ami malheureux, qui lui parla en ces termes : » vous sçavez mon secret, il n'est plus tems » de me déguiser à vos yeux, ma maigreur, » mon habillement étranger, joint à l'ac- » cent Allemand que j'ai toujours imité, » vous ont trompé à *Cantorburi* ; & votre » erreur qui ne s'est point dissipée à *Londres*, » m'a fait hazarder cet après-midi une Let- » tre à la *Comtesse*, à qui je dévoilois un » mystere qu'il étoit important que je vous » cachasse ; ma Lettre est respectueuse; *Miss* » *Roberts*, avec laquelle nous avons dîné, l'a » dictée elle-même ; j'ignore quelles im- » pressions elle a pu faire sur le cœur de » Madame de *Courmont*, mais je sçais que » las d'être le jouet d'une passion que je dé- » teste, & qui m'a tiré d'un asyle où je comp- » tois trouver le bonheur qui me fuit, à la » veille de l'instant terrible qui devoit pour » jamais m'attacher à la retraite, l'image de » la *Comtesse* s'est présentée à mes yeux, telle » qu'ils la virent, quand, ne vous connoissant » pas encore, elle parut sensible ; frapé de » ce tableau, j'ai perdu dans un instant les » fruits d'une année de méditation ; je sor- » tis de la *Chartreuse*, & après avoir rendu » à l'Envoyé de la Religion la croix que » je n'avois pas encore quittée, je partis pour » *Dijon*, où, ayant appris ce que vous étiez » devenu, j'ai vendu tous mes biens pour

» venir vous joindre à *Paris* ; le jour de mon
» arrivée fut celui de votre départ ; mon la-
» quais qui m'avoit précédé, vous avoit re-
» trouvé à la rue de Tournon, où vous de-
» meuriez l'année précédente, & il avoit
» été informé assez à propos de votre dé-
» part, pour prendre, même sans que je lui
» ordonnasse, les mesures nécessaires à l'exé-
» cution du dessein que j'avois formé de
» vous suivre ; je vous rejoignis à *Lille* dans
» le tems même que vous y arriviez : vo-
» tre voyage de *Londres*, qui n'étoit pas un
» mystere, ne me laissa pas douter que vous
» suiviez la route de *Calais* ; je pris les de-
» vants, & mon espoir ne fut point trompé,
» quand je vous reconnus tous les deux au
» moment de votre embarquement ; le *Pa-
» quebot* du Courier dans lequel j'entrai, arri-
» va à *Douvres* une heure après le petit Bâ-
» ment sur lequel vous étiez montés ; je
» pris, ainsi que vous, la route de *Cantorbu-
» ri*, je vous suivis à *Londres*, où le Comte
» *Cecile*, que j'avois connu à *Naples*, me reçut
» avec beaucoup de considération : vous
» sçavez le reste de mon aventure, & vous
» me permettrez de vous la taire, à une cir-
» constance près, qui me flatte trop pour être
» ignorée ; je n'ai plus qu'un fonds d'estime ;
» de respect pour Madame de *Courmont*,
» son amie depuis trois jours jouit de toute
» ma tendresse, accordez-la moi, *Comte*,
» ma Lettre la demandoit ; peut-être déter-
» miné à me la refuser, allez-vous penser

» que c'eſt un prétexte dont je me ſers pour » ſeconder mon amour, en trahiſſant l'amitié ; vous vous tromperez, & ſi vous » m'examinez juſques dans mes écarts, vous » verrez que je ſuis incapable d'une perfidie ; » la raiſon m'a éclairé ſur une paſſion que » rien ne pouvoit légitimer ; je me rends à » ſa voix, mais l'amour qui me pourſuit, me » livre à un nouvel objet, puiſſe-t-il me rendre plus heureux qu'avec la *Comteſſe* ? »

Mon époux prévenu pour *Nalbour*, en faveur de la ſincérité qu'il lui connoiſſoit, me l'amena ; j'avoue que ſa préſence m'inſpira des ſentimens que j'aurois voulu ne point ſentir ; je craignois que des feux, peut-être mal éteints, ne vinſſent jetter un nouveau trouble dans mon ame, & ne me rendiſſent plus malheureuſe encore que coupable ; je rougis à l'aſpect du *Chevalier*, & ſon émotion, dont je voulois être la cauſe, même en la redoutant, m'inquiétoit ; preſſentimens dangereux, s'ils euſſent été effectués, & mortifians, parce qu'ils ne l'étoient point ! *Nalbour* fut annoncé par le *Comte* tel qu'il l'avoit exigé, en ſe déclarant pour *Sophie* ; l'aveu m'étonna, ſans me faire naître des idées fauſſes ; je connoiſſois le caractere du *Chevalier*, & nul évenement ne pouvoit le déterminer à une fourberie ; il mépriſoit ces hommes odieux, qui croient qu'il eſt permis d'être faux pour être heureux ; s'il eſt vrai qu'on puiſſe goûter le bonheur quand on ne le doit point à la délicateſſe. *Sophie*,

pressée par *Courmont* de se décider, répondit en fille aux instances qu'on lui faisoit ; c'est-à-dire, qu'elle se défendit assez vivement, pour faire juger qu'elle désiroit un engagement qu'on ne veut fuir que pour obéir à l'usage. Devenue l'amie du seul amant qui m'avoit été cher jusqu'alors ; j'avouerai que j'eus des combats sécrets à essuyer, pour voir de sang froid *Nalbour* attaché à *Sophie* qui me paroissoit l'aimer véritablement ; quinze jours après cette premiere entrevue, le mariage de ces deux amans fut célébré dans la Chapelle de l'Ambassadeur de France, & *Sophie*, à qui mon amitié a toujours conservé ce nom, fit le bonheur d'un époux digne d'elle : quel éloge pour *Nalbour* ! quelle tranquillité pour moi ! Heureux instant que ne duriez-vous toujours !

Courmont rendit *Milady Robinson* infidelle ; ou pour mieux dire, il la ramena à ses premiers sentimens ; le Chevalier *Opton*, dont le cœur avoit prévenu l'inconstance de *Milady*, se consola aisément d'un abandon qu'il avoit préparé, & ses vœux se tournerent vers moi ; passion malheureuse qui n'a porté que trop d'atteinte à un cœur vertueux !

Née tendre je m'étois plus d'une fois laissée emporter par ces mouvemens impétueux qui régnent sur un cœur ; si jusqu'ici mes devoirs n'en avoient pas été altérés, j'avois toujours à craindre, qu'habituée dans une passion qui me plaisoit, je n'oubliasse des sentimens qui ne sont impérieux que sur une

me maîtresse d'elle-même, & devois-je espé-rer cette douce situation avec l'homme le plus aimable ?

Opton, indépendamment d'une figure avantageuse, étoit fait pour plaire ; assez heureux pour joindre aux vertus de sa Nation les talens agréables de la nôtre, il n'avoit ni la fierté Angloise, ni la fatuité d'un François ; sçavant quoiqu'homme de condition, poli malgré les avantages qu'il réunissoit, il avoit un caractere égal ; son humeur variée selon les circonstances, étoit toujours accommodée aux personnes, & la supériorité de son mérite ne jettoit point sur ses manieres cette dureté si commune aux hommes à prétentions : tel est le vainqueur que j'avois à redouter : prévenue pour le *Chevalier* avant de le connoître, je ne l'aimai que trop, quand il se montra à mes yeux avec les qualités estimables dont il étoit rempli.

Courmont incessamment occupé par son amour pour *Milady Robinson*, laissoit un champ ouvert à son ami, car *Opton* étoit très-fort le sien, & j'ai toujours remarqué depuis, que ces amis-là deviennent amans dangereux. *Sophie*, à qui j'avois caché mon goût pour le *Chevalier*, s'en défia, & sa complaisance voulut l'approuver ; mais l'illusion qui m'occupoit, ne régnoit que sur mes propres sentimens, & je ne m'aveuglois pas sur les suffrages de l'amitié : *Opton* livré tout entier à son penchant, ne s'étoit que trop apperçu des impressions qu'il faisoit sur moi ; mais assez dé-

licat pour ne pas desirer un de ces triomphes prompts, qui, en avilissant le goût, ne servent qu'à l'éteindre, il ne faisoit parler que le sentiment, & je ne sçais si cette façon d'aimer ne subjugue pas plus aisément une honnête femme, que ces détours adroits que les hommes empressés ne mettent en usage que lorsqu'ils se défient d'eux. La figure arrête les regards d'une coquette, & des mots suffisent pour assurer sa défaite, mais il faut d'autres armes pour vaincre quelqu'un qui sçait penser, & si la résistance est plus longue, le triomphe n'en est que plus durable & plus flatteur.

Il y avoit près de trois mois que je voyois le *Chevalier*; ma sincérité n'avoit pu lui cacher que sa société m'étoit chere; & dire à un amant qu'on se plaît à s'entretenir avec lui, n'est-ce pas lui persuader qu'on l'aime; je crois même que je portai les choses jusqu'à avouer à *Opton* que je *l'estimois*, mot usé dont les femmes sont toujours les dupes, parce qu'il décele une passion qu'elles croient voiler. Tranquille cependant, malgré qu'on se crût aimé, je n'avois eu à essuyer aucune de ces attaques violentes dont le cœur peut se défier, même en les souhaitant; j'osois me flatter quelquefois que le *Chevalier*, à qui la vertu étoit chere, sçavoit la considérer jusques dans son amante, & je me sçavois bon gré de m'être attachée à un homme assez respectable pour estimer une femme qui l'aimoit. Le printems arriva, c'est

le

le temps où *Londres* est presque désert ; l'odeur dangereuse du charbon qui infecte cette Ville, contraint tous les gens aisés de se retirer à la campagne. Mon mari, qui avoit projetté de passer la belle saison dans la maison de *Milady*, m'en loua une à trois milles de *Londres*, située sur les bords de la *Tamise*, elle formoit le plus joli coup d'œil ; *Sophie* & son époux qui m'y accompagnerent me mirent dans le cas d'inviter *Opton* à y venir avec nous ; mais le *Comte* qui l'avoit prévenu, m'avoit sauvé une politesse embarrassante dans la position où je me trouvois ; nous partîmes tous les quatre. Ce fut-là que le *Chevalier* se persuadant que mon amour étant au comble, il ne s'agissoit plus que de couronner le sien ; plus vif & plus empressé qu'il n'avoit paru jusques-là, il fallut connoître toute la force du devoir pour pouvoir lui résister. Cent fois prête de me rendre, j'en desirois l'instant, mais la réflexion qui le précédoit venant heureusement à mon secours, dissipoit des idées séduisantes, pour ne rien dire de plus. *Opton*, qui n'ignoroit pas qu'un amant qui par impatience quitte l'objet qui l'avoit fixé, n'est pas digne d'en être aimé, avoit pensé qu'il devroit à l'importunité le bonheur de me fléchir, & abandonné absolument à cette idée, il redoubla ses instances, & il n'en devint que plus malheureux. Si les obstacles irritent la passion, les refus d'une amante produisent un effet tout oposé, & las de ne rien ob-

tenir, fatigué d'espérer, l'homme le plus épris quitte bientôt l'objet qui l'avoit enchanté. Voilà le caractere général des hommes, mais le *Chevalier* ne leur ressembloit que par leurs vertus. Sensible & constant tout à la fois, il sçavoit respecter ses goûts, & celle qui les lui avoit inspirés, & si depuis mes refus réitérés je l'avois vu encore quelquefois emporté au delà de lui-même, ce n'étoit que dans ces instans de délire rarement dangereux pour une femme qui résiste.

Mylord *Robinson*, qui s'étoit acquis les vœux de ses concitoyens, & l'estime de son Maître, venoit d'être nommé Ambassadeur en Hollande; *Milady* qui fut obligée d'accompagner son mari à *la Haye*, laissa le *Comte* dans une situation accablante, qui me le ramena. Je ne fus pas surprise de le retrouver entre mes bras, il m'avoit accoutumé à le consoler des infidélités qu'on lui faisoit; son séjour à la campgne dura peu, & le prétexte d'une Tragédie nouvelle le conduisit à *Londres*, d'où il revint quelques jours après avec *Miss Otwai*, cousine du Chevalier *Opton*, qu'il avoit connue à son premier voyage d'*Angleterre*; *Miss Otwai* conservoit dans le printems de son âge toutes les graces de la jeunesse; coquette par goût, elle aimoit à plaire, & toujours sensible, elle ne plaisoit pas long tems. *Courmont*, jadis enchaîné à son char, venoit de rentrer dans ses fers, *Miss Otwai* s'en applaudissoit, & osoit

même quelquefois en ma présence le menacer de ses mépris, s'il redevenoit infidele : cette premiere singularité m'auroit frappée sans doute, si, prévenue sur le caractere de cette femme, je n'en avois attendu bien d'autres bizarreries. Persuadée que son cousin m'aimoit, elle voulut agir en parente, & ne pouvant le servir efficacement elle-même, elle eut recours à mon mari qu'elle pria de me presser de rendre le *Chevalier* heureux ? le *Comte* eut la foiblesse de donner sa parole, & la lâcheté de la tenir ; c'est alors que cessant de reconnoître mon mari dans *Courmont*, je ne voyois plus en lui qu'un monstre odieux, digne de toute mon horreur ; quand j'ose encore me rappeller que le *Comte* oubliant son honneur & le mien, me vantoit Opton comme *un galant homme auquel il souhaitoit que je m'attachasse* .... des pleurs répondirent seuls à ce discours injurieux, mais *Courmont*, devenu insensible, me quitta en me pressant de *m'arranger* ; toujours plus indignée de ce nouveau propos, j'avois pris le dessein de retourner dans ma patrie, sous le prétexte d'y veiller à la santé de mon fils qui venoit d'être attaqué de la petite verole, & je l'aurois sûrement exécuté, si le *Chevalier*, dans le sein duquel je déposai mes chagrins, ne m'eût sauvé le danger en s'éloignant. *Miss Otwai*, que je ne voyois plus qu'avec indignation, s'apperçut de mes dedains, & ce fut pour ne pas y être exposée plus long-tems, qu'elle prît la route de

Cantorburi, où mon époux l'accompagna. La derniere ſcene que *Courmont* avoit faite, m'avoit aliénée contre lui, & je le voyois partir ſans regret : un mari jaloux, diſois-je, eſt un tyran qui cherche le ſupplice de ſes jours, dans les chagrins de ſon épouſe ; mais quelque dangereux que ſoit cet homme, n'eſt-il pas préférable à un lâche complaiſant qui veut établir la honte de ſa femme ſur les débris de ſon honneur ? Ah, Ciel ! continuai-je, il eſt donc de ces maris indignes, qui, non contens de laiſſer à leurs épouſes une liberté dont elles abuſent, s'aviliſſent encore par de vils conſeils qui offenſent la probité & la décence. Quand je me rappellois quel étoit le *Comte* en *France*, & quel je le voyois en *Angleterre*, je ne pouvois me perſuader qu'il fût le même homme ; ſeule avec *Sophie* & *Nalbour* qui l'aimoit toujours plus tendrement, je trouvai dans ces deux amis les conſolations dont ma ſituation avoit beſoin ; ſenſible à l'outrage que mon mari m'avoit fait, plus encore qu'à l'abſence du *Chevalier*, j'attendois avec inquiétude qu'un caprice arrachant *Courmont* des bras de *Miſſ Otwai*, le ramenât en *France*. Devois-je prévoir, en faiſant ces vœux, que le *Comte* ne reverroit jamais, ſa patrie ? *Opton* inſtruit du départ du *Comte* pour *Cantorburi*, me fit demander par *Nalbour* la permiſſion de revenir à la campagne ; je balançai ſur le parti que j'avois à prendre, mais balance-t-on long-tems avec l'amour ? J'écrivis moi-même au

Chevalier que je le verrois avec plaisir. Un de mes gens que je chargeai de cette lettre, fut à peine parti, que, réfléchissant sur la démarche que je venois de faire, j'envoyai un coureur pour donner contre-ordre au laquais qui alloit à *Londres*, mais il n'étoit plus tems, & le *Chevalier* étoit à mes pieds avant le retour du coureur. Irrité de le voir malgré mes ordres que je croyois d'abord qui lui étoient parvenus, je ne lui parlai qu'après qu'il se fut justifié, mais que lui dis-je, ô Ciel ! Je portai l'épouvante dans son cœur desolé, & je le réduisis à un desespoir funeste, en lui ordonnant de retourner sur le champ à la Ville. Vous me défendez de vous voir, dit *Opton*, est-ce ainsi qu'on traite un galant homme qu'on estime ? Oui repris-je, quand l'amour se joint à ce premier sentiment, & qu'on veut remplir ses devoirs... Devoirs cruels, repartit le *Chevalier*, n'êtes-vous faits que pour accabler un malheureux ! *Sophie* qui s'intéressoit en vain au sort d'*Opton*, ne put me fléchir, & il fut contraint de retourner à *Londres*. J'ignore si cette action prendra chez les femmes, mais je sçais que c'est celle de ma-vie qui m'a le plus coûté : le *Chevalier* étoit aimable, vertueux, je l'adorois, & maîtresse de le voir, j'ai pu l'éloigner ; concevra-t-on ce sacrifice ? je ne sçais s'il est commun, mais je sens encore qu'il est pénible. *Opton* absent ne rendit pas mon ame plus tranquille, son image sans cesse présente à mes yeux,

me présentoit le plus aimable des mortels ; & je ne pouvois le voir sans rougir, je veux dire sans sentir cette émotion qui trouble l'ame même en l'agitant.

Le *Chevalier* éloigné de son amante, régnoit toujours auprès d'elle ; *Sophie* dépositaire de ses sécrets, me juroit pour lui un amour éternel : sensible aux vœux d'*Opion*, mais attachée inviolablement à mes devoirs, j'aurois été fâchée qu'il ne m'aimât pas, lors même que je protestois que je ne répondrois jamais à sa flamme ; étoit-ce vanité ? non, ce sentiment m'auroit rendu fausse, & j'aurois été humiliée en affectant de paroître ce que je n'étois point ; l'inclination faisoit tout, mais la raison lui commandoit. L'hiver me ramena à la Ville dans le tèms même qu'une affaire de famille obligea *Nalbour* de se rendre en *Bourgogne* ; jamais séparation ne fut si tendre, jamais elle ne m'arracha plus de larmes : sans époux, sans amis, que devenir dans un climat étranger, où je n'avois pour ressource que la société d'un homme que j'aimois assez pour le craindre ?

Philosophe au sein de *Londres*, je m'attachai à connoître les Auteurs ; l'étude que j'avois faite, à la campagne, de la Langue Angloise, m'avoit mise dans le cas de lire tous les Ouvrages qui avoient paru dans cette Langue qui étoit à peine connue en *France*. Ces tems d'ignorance ne sont plus ; on ne voit par tout que des especes d'Auteurs qui se piquent d'entendre l'Anglois qu'ils

traduisent dans leur Langue qu'il ne sçavent pas parler. Considérés chez le peuple des Littérateurs, comme des hommes extraordinaires, on est convenu d'avoir pour eux cette vénération ridicule, dont jouissent tous les êtres étrangers : quelques François se sont établis une sorte de réputation sur le prétendu mérite d'une traduction ; admis dans le sanctuaire des Muses, ils ont bientôt oublié qu'ils ne devoient leur gloire qu'à un Maître de Langue. L'Auteur qui publie mes Mémoires, a parlé des traductions dans un Ouvrage qui vient de paroître *, & lorsqu'il a dit qu'il y avoit peu de mérite à traduire, il n'a pas prétendu qu'on devoit denigrer tous les ouvrages qui sont portés d'une Langue dans une autre. Un Traducteur doit tenir dans la littérature le rang qu'un Colporteur occupe dans la Librairie ; un homme qui n'a pas le talent de penser, mérite toujours quelques égards pour nous faire appercevoir ce que les autres ont imaginé. †

Le *Chevalier* que je ne voyois plus chez moi, n'en étoit devenu que plus amoureux ;

* Essai historique sur la maniere de juger des hommes.

† On ne prétend, encore un coup, parler ici que de ces hommes qui ne sçavent que traduire, tel qu'étoit *Dacier* ; ceux qui pensent & qui traduisent avec choix, méritent des éloges. On estime *M. l'Abbé Prevost*, *M. de la Place*, & quelques autres.

mais obligé d'expier l'imprudence de mon mari, il vivoit malheureux, parce qu'il étoit éloigné de l'objet de sa flamme. Milady *Sidney*, dont j'avois fait la connoissance à la campagne, tenoit maison, & *Opton* qui lui étoit attaché par une amitié très-étroite, ne la quittoit point, sur-tout depuis ma liaison avec Milady *Sidney* : convaincu de mon amour pour lui, il ne pouvoit concevoir comment je lui résistois, & plus étonné encore du refus que je faisois de le recevoir, il voulût éprouver mon caractere, en feignant de tourner ses vœux vers Milady *Sidney* : celle-ci qui étoit d'intelligence avec le *Chevalier*, joua la tendresse, & mon cœur timide fut la dupe de ce projet ; je devins jalouse, & je justifiai par-là que le caprice & la légéreté n'avoient eu aucune part aux sentimens dont j'étois pénétrée pour *Opton*. *Milady* qui étoit son amie, on ne peut davantage, écrivoit au *Chevalier* qui répondoit fort tendrement, & ces lettres me parvenoient par un artifice grossier dont j'étois toujours la victime : le véritable amour est crédule, celui qui est défiant est moins sincere. *Opton*, qui ne manqua pas de s'appercevoir de mes inquiétudes, ne travailla qu'à les augmenter ; de concert avec *Milady*, ils se faisoient un plaisir de mes agitations ; j'avois beau vouloir excuser le *Chevalier* sur les dédains & les mépris affectés, que je n'avois cessé de lui marquer depuis son départ de ma campagne, une femme piquée n'excuse rien, outragée

même ; lorsqu'elle offense, elle veut punir quand elle a des torts ; ces idées qui m'emportoient, me firent une illusion si pressante, qu'elles me livrerent à une démarche dont je devois rougir ; le penseriez-vous, Madame, ou pour mieux dire, pourrez-vous en douter, quand vous connoîtrez le cœur humain ? j'écrivis à *Opton* que je priai avec aigreur de se rendre chez moi à la réception de mon billet.

Le *Chevalier* qui ne put douter que son manége avec Milady *Sidney* n'avoit fait effet, obéit promptement à mes ordres : j'étois à ma toilette quand il entra, mes femmes qui virent mon trouble, se retirerent ; & seule avec *Opton* je lui ordonnai de sortir. Le *Chevalier*, consterné de ce propos, étoit déja à la porte de mon cabinet, lorsqu'abandonnée à des transports furieux, je le rappellai : je ne sçais que trop, lui dis-je, pourquoi vous me fuyez, perfide! ce n'étoit pas assez de m'abandonner dans le tems que vous me deveniez le plus cher ; dans le tems où, regnant en Souverain sur mon cœur, vous pouviez faire le bonheur de ma vie, du moins en ne me méprisant pas ; ce premier outrage ne suffisoit point à vos projets, il falloit joindre la barbarie à l'ingratitude, en me sacrifiant à une femme que vous n'avez sans doute aimée que pour mettre le comble aux malheurs de ma vie : allez, fuyez une amante trop insultée pour vous pardonner ; essayer de vous justifier,

ce feroit vous rendre plus coupable encore.

Le *Chevalier*, dont l'étonnement augmentoit à chaque mot, ne put tenir à un propos que j'avois la foiblesse de croire juste alors, & en me demandant si c'étoit bien à lui que mon difcours s'adressoit, il ne fit qu'aigrir ma douleur : osez-vous, continuai-je toujours fur un ton de reproche, qui, tout injuste qu'il est, flatte ceux contre lesquels on l'emploie ; osez-vous bien, ingrat, douter de la perfidie la plus affreuse : & Milady *Sidney*... Mais, quand il feroit vrai, repartit *Opton*, que j'aimasse *Milady*, quels reproches feriez-vous en droit de m'en faire, vous qui m'avez défendu jufqu'au plaisir de vous voir chez vous : on est inconstant que lorsqu'on est aimé, ai-je jamais pu l'être ? Et oui, repris-je, en adouciffant ma voix, & en jettant fur le *Chevalier* un regard de tendresse qui n'exprimoit que mieux les sentimens de mon cœur ; oui, *Opton*, vous êtes aimé. Ah, Ciel ! s'écria le *Chevalier*, hors de lui-même, rien n'est comparable au plaisir que cet aveu me fait ; de grace, adorable *Comtesse*, daignez le répéter encore ? *Opton* à mes genoux jouiffoit de la douceur de s'entendre dire qu'il étoit aimé, & cette déclaration, qu'il attendoit peu dans ce moment, mettoit le comble à ses vœux : trop heureux alors de se renfermer dans les bornes d'un sentiment délicat, *Opton* ne desiroit que l'agrément de rester à mes pieds, & je

m'en étois que plus à mon aise ; il y a des circonstances critiques qu'une femme surmonte souvent moins par sa propre vertu, que par la timidité ou la maladresse d'un amant. *Opton* étoit encore à mes genoux, losque mon mari entra ; le *Chevalier*, que ce contre-tems embarrassoit, voulut se lever, mais le *Comte* courant à lui, exigea qu'il se tint en place ; & nous forçant de rester tous les deux dans l'attitude où nous étions, il demanda à *Miss Otwai*, qui le suivoit, si la position n'étoit pas charmante. Après ce préliminaire *Courmont* me félicita sur ma version ; d'honneur, dit-il, le *Chevalier* est aussi aimable qu'un François, & vous avez bien fait de l'écouter : *Miss Otwai* mêla ses impertinences à ce propos indécent, & je devins le jouet de ces deux étourdis. *Opton*, que les mauvaises plaisanteries de mon mari avoient excédé, sortit ; celui-ci voulut le retenir par de nouvelles railleries ; le *Chevalier* indigné regarda fierement mon mari, & les choses auroient été sans doute portées plus loin, si un de mes regards n'eût arrêté *Opton* qui rentra dans son caractere, & prit congé de nous avec une politesse tranquille, qui ne laissa pas même des soupçons. Seule avec *Miss Otwai* & *Courmont*, je n'en fus pas mieux, les bons mots recommencerent, & je me vis pour le reste de la journée en butte à des propos odieux.

On servit peu de tems après, & la con-

versation roula sur *Cantorburi*, dont on ne cessa de nous vanter les charmes : la prudente *Miss Otwai* n'oublia pas sur-tout ceux qu'elle avoit goûtés avec le *Comus* ; il est des femmes à qui rien ne coûte que la décence. Vous ne devineriez jamais, disoit *Miss Otwai*, que toute esclave que je sois des plaisirs, je n'en goûte plus depuis près de huit jours, &c., à moins que mon imagination ne me fournisse dans peu quelques nouveauux amusemens, je prendrai congé de vous. Ce compliment, qui ne flattoit pas beaucoup *Courmont*, ne fit que l'égayer, & après un déluge de bons mots sur une matiere qui paroissoit n'avoir été placée là que pour faire briller l'esprit du couple amoureux, on se retira.

Miss Otwai, à qui il ne manquoit pour se perdre entiérement, que de rendre ses idées publiques, fit insérer dans les Gazettes cet avis.

« Miss Otwai a trente-six ans, & les hom-
» mes qui ne sont pas prévenus, ne lui en
» donneroient que vingt-cinq ; elle a de l'a-
» grément dans la conversation, & mille
» autres qualités fort estimables, dont il
» n'est pas question de parler ici : avec tous
» ces avantages Miss Otwai s'ennuie, par-
» ce qu'elle croit avoir épuisé tous les plai-
» sirs ; elle promet 100 Guinées au premier
» étranger dont les idées vives pourront
» imaginer quelques amusemens singuliers ;

» si l'inventeur est citoyen, elle lui donne
» sa main ; cette annonce est un contrat en
» forme. »

Je reconnus *Miss Otwai* à ce trait de folie ; mais ce qui le suivit jetta plus de surprise dans mon cœur ; huit jours se passerent sans qu'elle eût trouvé ce qu'elle desiroit ; ce n'est pas qu'il ne se présentât un grand nombre de gens qui prétendoient récréer les sens de *Miss Otwai*, en lui faisant goûter des agrémens dont l'idée même lui avoit été inconnue jusqu'alors : des Poëtes emphasés venoient lui réciter des Tragédies extraordinaires, où des Princesses Grecques disputoient de poumons pour faire ronfler des vers durs, aussi étrangers à leur situation qu'aux mœurs de leurs siecles. *Miss Otwai*, qui ne trouvoit dans ces tirades que l'ennui de l'uniformité, congédioit les Poëtes, & ne faisoit pas un accueil plus favorable à tous les autres originaux qui avoient osé se persuader qu'ils l'amuseroient. Certaine d'avoir tout vu, *Miss Otwai* écrivit à *Courmont* le billet suivant.

J'ai assez vécu, Monsieur le Comte ; *consultez votre cœur, & soyez Anglais ; Adieu.*

Je pris ce second billet pour un nouveau trait de folie, mais je ne pensois point qu'il pût annoncer celle qui arriva : le *Comte* vola chez son amante ; il la trouva tranquille dans un fauteuil, elle lisoit Pope ; &, montrant à *Courmont* la coupe empoisonnée dont elle venoit de s'abreuver, elle atten-

doit son dernier moment avec ce calme qu'on ne doit jamais attendre d'une femme, & sur-tout de celle qui n'a connu que les plaisirs. Le *Comte*, attendri de ce spectacle, & remué par les sollicitations de *Miss Otwai*, demanda une autre coupe, qu'elle eut la cruauté de lui présenter elle-même ; *Courmont* prit le poison des mains de son amante, & l'avala en la serrant entre ses bras : quel courage ! ne peut-on être grand que dans le crime ? *Miss Otwai* avoit préparé elle même les breuvages, & elle sçavoit l'instant auquel ils devoient faire leur effet. Le *Comte* qui pensa alors à son fils, &, j'ose dire, à moi-même, m'envoya prier, par un laquais de son amante, de venir le joindre sans perdre un instant : des idées odieuses se présentérent alors à mon esprit ; & j'allois congédier le domestique, quand il m'apprit que mon époux se trouvoit mal ; toutes mes répugnances cessérent à ce mot, & je volai chez *Miss Otwai*. Que vis-je ? hélas ! quel spectacle effrayant se présenta à mes yeux ! cette femme expirante tenoit mon mari entre ses bras, & conjuroit le Ciel de retarder l'instant de sa mort, pour avoir le plaisir de rendre le dernier soupir avec le *Comte* ; jugez de mon émotion à ce discours : tremblante au genoux de mon mari, je l'interrogeois en vain sur la cause de la paleur qui couvroit son visage ; tranquille dans le sein de mes douleurs, il me refusoit jusqu'aux plaisirs de soulager ses maux ; & j'aurois peut-être ignoré que

le poison alloit l'arracher d'entre mes bras, si *Miss Otwai*, elle-même, n'avoit pris soin de m'en instruire en expirant. Toute aux desirs de sauver mon mari, j'ordonnai qu'on m'apportât du contrepoison; soins superflus, me dit le *Comte*, qui pouvoit à peine s'exprimer, tout est fini pour moi; ayez soin de mon fils; & jurez à ce moment, si vous voulez que je meure sans regrets, que vous ne vous remarierez jamais. De tels sermens, lui répondis-je en pleurant, m'offensent; je ne veux rien vous jurer, mais je vous promets de vous obéir: l'antidote arriva à l'instant, mais le *Comte* l'avoit prévu, il n'étoit plus tems, & il expira en me serrant d'une main, & portant l'autre sur celles de *Miss Otwai*, dont il prononça encore le nom. J'avoue que la douleur dont je fus agitée en ce moment funeste, ne put dérober des réflexions qui, pour être communes à mon état, n'en étoient pas moins étrangeres à la situation horrible où je me trouvois; je connoissois assez mon cœur pour me juger d'après lui, & je ne pouvois penser qu'une coquette, je dis moins, qu'une maîtresse pût jouir de ce délire qui, soumettant tout à ses desirs, fait un esclave d'un amant.

Courmont mouroit pour *Miss Otwai*, qui aimoit trop pour être attachée à un homme qui l'adoroit; & moi... ne croyez pas, Madame, que je vais me louer, mais devois-je être sacrifiée à une Maîtresse? Eh, quelle Maîtresse encore!

lui dis-je, n'étois-je pas assez infortunée de vous aimer, falloit-il encore que je vous fusse attachée par les nœuds puissans de la reconnoissance ? Vous ne me deviez rien, reprit le *Chevalier* en me donnant la main, venez embrasser Milady *Sidney* qui vient vous chercher elle-même : où donc est-elle, repartis-je ? en disant ces mots j'apperçus *Milady* qui m'attendoit dans la cour de la prison, je volai à elle, & après les embrassemens les plus tendres, nous montâmes en Carrosse, & nous primes le chemin de mon Hôtel. Mon mari, à qui je n'avois pas même pu rendre les derniers devoirs, m'inquiétoit ; mais je fus bientôt rassurée par *Milady* qui m'apprit que le *Chevalier* avoit rempli mes propres obligations avec un soin exact. *Londres* qui me devenoit odieux, & plus que cela tout l'intérêt de mon fils me rappelloit en *France*. *Opton*, que des raisons, qu'on imagine aisément, ne m'avoient pas permis de recevoir chez moi, me voyoit tous les jours chez Milady *Sidney* qui me pressoit en vain de me rendre aux desirs du *Chevalier*, en lui accordant ma main. Liée par une parole que je regardois comme sacrée, moins encore que par l'attachement que j'avois pour un fils aimable que je voulois faire régner seul dans mon cœur, je triomphai pendant assez long-teme de moi-même ; mais une ame tendre & sensible tient-elle contre l'amour uni à la reconnoissance ? Les empressemens du *Chevalier*, son nom, son mérite,

les sollicitations de Milady *Sidney* me forcérent..... eh, non, ma passion pour *Opton* fit tout, & j'osai devenir infidelle à mes sermens & à mon fils, en lui faisant espérer que je munirois à lui, sitôt que je serois dégagée d'une quantité d'affaires domestiques qui m'obligeoient de partir à l'instant pour *Paris*. *Opton*, sans me consulter, remercia le *Parlement*, & donna au Roi sa démission d'une Charge qu'il avoit à la Cour : le projet du *Chevalier* étoit de me suivre en *France*, où, plus tranquille qu'à *Londres*, il vouloit attendre que j'effectuasse ma promesse ; mais la bienséance, peut-être un motif plus puissant, mon devoir qui me rappelloit à moi-même, ne me permit point de condescendre aux desirs d'*Opton*, & je lui ordonnai de demeurer en *Angleterre* jusqu'à ce que je lui écrivisse de se rendre à *Paris* ou en *Bourgogne*. Le *Chevalier* étoit trop amoureux pour me croire sincere ; il pensa que mes refus actuels n'étoient qu'une défaite qui éloignoit pour toujours la parole que je lui avois donnée, & après m'avoir prodigué tous ces noms outrageans dont l'amour n'est jamais irrité, il me déclara qu'il vouloit absolument m'accompagner ; je tâchai de lui prouver, par des raisons convaincantes, combien cette démarche indécente jetteroit de ridicule sur moi en *Angleterre* & en *France*. *Opton* aveuglé par sa passion ne voulut pas se rendre à mes raisons, & je fus contrainte de le menacer de mon indignation, s'il me suivoit ;

ordres cruels que vous allez peser à mon cœur ! je partis les yeux baignés de larmes ; Milady *Sidney*, dans le sein de laquelle je les épanchois, ne voulut point se faire honneur de mes pleurs, elle s'apperçut bien que le *Chevalier* me les arrachoit : momens funestes de quelle séparation ne fûtes vous pas témoins ! *Opton* tremblant cédoit à sa douleur, & me pressoit de révoquer un ordre barbare ; la voix de mon devoir plus puissante alors que celle de l'amour, me rendit insensible, & je partis avec ma femme de chambre & deux laquais

Arrivée le même soir à *Cantorburi*, je descendis dans l'Auberge où j'avois couché en allant à *Londres*. Livrée entiérement à mes maux, je ne voulus point de témoins de mes regrets, & je soupai seule ; l'envie que j'avois de partir à la pointe du jour me mit dans le cas de me retirer de bonne heure. Il y avoit près de deux heures que, pressée par la fatigue, je jouissois du repos, quand éveillée tout-à-coup par *Bernon* qui couchoit auprès de moi, je ne vis que des flammes, & je n'entendis que des cris ; la maison même où nous étions, embrasée par un incendie qui venoit de consumer celle qui la touchoit, nous menaçoit d'une mort prochaine. *Bernon* crioit en vain ; chacun occupé pour soi-même ne songeoit qu'à se parer d'un danger qui de minute en minute devenoit plus évident. Déja la flamme dévorante avoit gagné les poutres de mon appartement ;

Vernon, que la fumée alloit suffoquer, ouvrit une fenêtre au bas de laquelle elle voulut sauter malgré mes prieres ; mais cette pauvre fille, victime de sa crainte, expira en tombant : il ne me restoit plus que la porte, mais le feu qui perçoit à travers une cloison, ne me laissa pas douter que le péril portoit du côté même où je croyois l'éviter ; quels instans ! la crainte, le désespoir regnant absolument sur mes sens, alloient peut-être me forcer à prévenir le moment horrible, lorsque je vis briser la porte de ma chambre par un homme qui m'arracha à une mort certaine, en me portant entre ses bras à travers les flammes qui couvroient nos têtes. Arrivée dans une maison voisine, je tombai dans un évanouissement occasionné sans doute par la crainte qui m'avoit saisie : des femmes qui m'environnoient me secoururent assez à propos pour me faire revenir promptement ; & mes premiers soins, après avoir récupéré la connoissance, furent de demander quel étoit mon libérateur : occupé maintenant, me répondit-on, à sauver vos effets exposés au pillage qui suit ordinairement un incendie ; il paroîtra bientôt. Ah, Ciel ! m'écriai-je, montrez-moi ce mortel vertueux, & que devenant l'objet de la reconnoissance la plus vive, il puisse connoître à quel point je suis sensible à l'action la plus généreuse ; ah, *Chevalier !* me disois-je tout bas, c'est à vous que je

devrois ce dernier bienfait, si j'avois permis que vous m'accompagnassiez... A peine eus-je achevé de proférer ces mots, qu'*Opton* entra ; voilà, Madame, me dit-on en me le montrant, voilà votre libérateur : quoi, *Chevalier*, m'écriai-je, ne m'avez-vous désobéi que pour me sauver ! *Opton* en serrant tendrement mes mains, vouloit se justifier de n'avoir pas suivi mes ordes, en tâchant de me persuader qu'un pressentiment secret sur les dangers de ce voyage, l'avoit forcé à me suivre malgré moi ; me permettrez-vous, dit-il en finissant, de vous accompagner jusqu'à *Paris* ? Ah ! *Chevalier*, repris-je, quel moment choisissez-vous pour me faire une demande si contraire à mon devoir ?... Respectez-moi assez, continuai-je après quelques minutes de réflexion, pour ne point me presser ; je vous dois trop pour pouvoir vous refuser une grace qui n'auroit que les apparences contr'elle ; mais ne me mettez pas dans le cas de vous accorder ce que je vous dois. Quoi ! ma chere *Comtesse*, repartit *Opton*, serez-vous toujours injuste pour moi ? & pousserez-vous la cruauté jusqu'à me refuser de respirer le même air que vous ?... Vaincue à la fin par des raisons trop puissantes pour tenir long-tems contre moi, je permis au *Chevalier* de venir en *France* ; mais j'y joignis une condition qui lui parut dure, quoique la décence l'exigeât ; je voulus qu'il retournât à *Londres*, d'où il ne partiroit qu'après avoir reçu une lettre

que je promis de lui écrire à mon arrivée à *Douvres* ; *Opton* m'obéit avec des regrets qui me le rendirent encore plus cher. Je lui écrivis effectivement en arrivant dans cette Ville ? mais ma lettre qui étoit moins un billet amoureux, qu'un gage de ma parole, étoit conçue de façon à éloigner le *Chevalier*, s'il avoit été moins amoureux. De *Douvres* je passai à *Calais* où je fis rendre les derniers devoirs à l'infortunée *Bernon* que j'avois transportée avec moi ; & après deux jours de marche j'arrivai à *Paris*.

Mon fils jouit de mes premiers transports ; fruit précieux d'un nœud sacré, image d'un homme à qui j'étois encore attachée par une parole respectable, &, plus que tout cela, l'objet de la tendresse la plus vive : le jeune *Marquis* réunit tous les soins de ma vie ; il touchoit alors sa septieme année, c'est le tems heureux où la voix de l'honneur & l'amour de la gloire doivent entrer dans le cœur, quand le Ciel qui fait tout ne les y a pas placés. Je rappellai mon fils auprès de moi, & je substituai des livres utiles au fatras de Latin dont on commençoit de lui meubler l'esprit. Le Ministre de la Guerre, qui n'avoit pas perdu de vue les services de mon mari, accorda à son fils un Régiment d'Infanterie, à la tête duquel il marcha à l'âge de quatorze ans : sans me faire illusion sur son mérite, j'ose dire qu'il joignoit alors au courage qui lui étoit héréditaire, des ta-

lens qu'on ne peut pas même soupçonner dans un enfant de cet âge.

Opson arriva huit jours après moi ; absent, je le désirois ; mais à peine je le vis, que j'aurois voulu qu'il fut encore à *Londres*. L'Ambassadeur d'Angleterre me le présenta ; cet arrangement dont nous étions convenus, ménageoit les bienséances, sur lesquelles je conviendrai qu'on n'est pas absolument en garde à *Paris*. Le *Chevalier* ne fut pas long-tems sans me parler de son amour ; sa fortune étoit brillante, & le Ministre de la Cour de *Londres*, qui lui étoit attaché par les liens du sang, vint lui-même appuyer les prétentions de son Parent : recommandations inutiles, *Opton* pouvoit sur mon cœur plus que personne ; mais mon devoir étoit plus puissant que mon amant : je résistai long-tems sans en annoncer le motif ; mais le *Chevalier*, qui devenoit de jour en jour plus pressant, imaginant des prétextes qui m'offensoient, m'arracha enfin la cause de mes refus. Malgré l'idée avantageuse qu'il avoit de moi, il ne put se persuader qu'esclave d'une parole bizarre, je fusse capable de lui sacrifier mes vœux & mes plaisirs. Vous avez beau, me disoit le *Chevalier*, m'opposer un serment ; est-il juste ? & quand il le seroit, en est-il que l'amour & la vertu unies ne puissent violer ? parlez-moi sans fard, une autre passion ne vous tient-elle pas asservie ? Vous aimiez, dit-on, avant d'avoir épousé

épousé le *Comte* ; rendue à vous-même, n'avez-vous pas repris vos premiers fers ? Ne me cachez rien, je vous aime assez pour vous sacrifier jusqu'à ma tendresse ; quelqu'infortuné que je sois éloigné de vous, j'oublierai mes malheurs, quand je sçaurai que vous êtes heureuse ; un amant moins sensible, ne pouvant vous subjuguer par la force de sa passion, emploieroit peut-être pour vous vaincre des motifs de convenance, que l'intérêt ne fait valoir que pour deshonorer l'amour : je vous ai sacrifié mon rang & une partie de ma fortune, mais je rougirois de devoir votre main à des considérations aussi minces... eh bien, chere *Comtesse*, continuoit le *Chevalier*, en se jettant à mes genoux, vous laisserez-vous toucher, & votre amant pourra-t-il espérer de vous être attaché par des nœuds éternels ? Voilà mon espoir, vous le sçavez, tout autre sentiment seroit un outrage, & mon cœur en est incapable : vous ne répondez point, je le vois ; ma disgrace, exprimée par votre silence, est au comble, & il ne me reste qu'à rejoindre ma triste Patrie.... Emue de ce discours, vingt fois je vis voler mon cœur au devant du parjure, & vingt fois je jouis du plaisir flatteur de triompher : victoire cruelle, que vous coûtez à une ame sensible !

Ce n'étoit pas assez que mon devoir me forçât de tourmenter un homme que j'adorois, il falloit qu'il ajoutât encore à cette injustice la douleur d'avoir dérangé sa for-

tune. *Opton* en quittant *Londres* avoit sacrifié son rang, comme je l'ai déja remarqué ; & obligé par mes rigueurs de retourner en *Angleterre*, il se trouvoit isolé dans une Cour brillante où il avoit représenté autrefois avec dignité : un favori qui abandonne la Cour est bientôt oublié ; en vain veut-il reparoître, sa fortune passée en d'autres mains ne lui laisse que le regret de voir que l'estime ne suit pas toujours la vertu, & citoyen inutile dans un pays où il s'étoit acquis de la considération, ceux-mêmes qu'il a élevés ne le regardent qu'avec cette basse indifférence que la stupide grandeur affecte pour humilier le mérite modeste. Ces idées qui m'occupoient, étoient bientôt écartées par un sentiment plus tendre, & je me reprochois quelquefois de m'être arrêtée à des considérations qui étoient étrangéres à l'amour. Plus *Opton* me pressoit de couronner ses feux, plus mon cœur sensible étoit forcé de combattre les obstacles qu'un funeste devoir lui opposoit : disposé à chaque instant à retourner dans sa patrie, je semblois l'arrêter près de moi, même en lui ôtant jusqu'aux ressources de l'espoir : ascendant cruel, qui, en formant mon supplice, faisoit le malheur du seul homme que je croyois digne d'être heureux. Cependant, j'allois enlever au *Chevalier* jusqu'au plaisir de me voir, parce que, disposée à retourner en *Bourgogne*, j'étois constamment déterminée à ne pas lui permettre de m'y accompagner, & cette sé-

paration, que je retardois par des raisons qu'on devine aisément, me préparoit un combat violent plus encore à redouter pour moi que pour *Opton*. L'Intendante de Moulins arriva alors à *Paris*; les premieres obligations que j'avois eues à M. de *Querman* pouvoient renaître, & j'étois charmée d'avoir pour cette femme cette sorte de considération qu'on attribue à l'amitié, & qui n'est que l'effet du ménagement. Madame de *Querman* me prévint, & son goût pour la Cour l'attacha bientôt au *Chevalier*, non qu'elle lui trouvât l'air courtisan, mais parce qu'on l'avoit prévenue qu'il l'avoit eu long-tems.

Je vis avec quelque plaisir le goût que l'Intendante avoit pour *Opton*, & peut-être mon cœur n'en ressentit pas moins de la résistance qu'il fit. Le *Chevalier*, en proie aux agaceries de Madame de *Querman*, fut bientôt livré à de nouvelles prévenances; & Madame de *Moreval*, la femme de France la plus aguerrie, établit ses prétentions. *Opton*, qui détestoit tout ce qui tenoit aux apprêts de la coquetterie, ne fut pas plus sensible aux mines de celle-ci, qu'il l'avoit été aux grimaces de l'autre. Madame de *Moreval*, qui avoit l'honneur de se respecter seule, exigeoit des ménagemens de ceux-mêmes avec qui elle s'étoit déshonrée; une figure indécente & hardie, des yeux audacieux, & le maintien d'une fille du monde pour laquelle on la prenoit souvent, ne lui

avoient pas ôté un air de dignité qu'elle avoit une envie si forte d'acquérir, qu'elle le gardoit même au sein du plaisir : indécente avec un faux ton de vertu, elle vouloit qu'on jugeât de sa conduite par sa naissance, & elle avoit la manie de se croire prodigieusement noble ; complaisante cependant malgré sa vanité, elle étoit accoutumée à faire des avances qui ne lui réussissoient pas toujours ; rebut d'un petit Poëte subalterne, elle s'étoit attachée à un nombre de personnages singuliers, que le lendemain avoit rendus inconstans, & fatiguée sans doute de médire de la légéreté des François, elle avoit cru trouver dans *Opton* des sentimens épurés qu'elle n'étoit en état d'inspirer à personne ; piquée d'essuyer des dédains avec lesquels l'usage auroit dû la familiariser, elle résolut de se venger du *Chevalier*. Madame de *Moreval* étoit d'une bêtise équivoque, qui ne la rendoit que plus à craindre ; son mari, d'ailleurs, qui se joignoit ordinairement à ses vengeances, punissoit par des petites satyres le mépris qu'on avoit pour sa femme : Poëte de condition, il sçavoit faire une épigramme, une satyre aussi maussadement que personne ; telles étoient les armes qu'il employoit de sang froid ; le délire, qui le travailloit souvent, l'emportoit au delà de son caractere, & il devenoit brave dès qu'il ne se connoissoit plus, si on peut appeller bravoure un sentiment que la raison & l'honneur n'éclairent point. La *Moreval*, qui s'étoit plainte

à son mari des dédains d'*Opton*, lui fit partager son ressentiment ; assez méprisable pour afficher sa honte, il cherchoit le comble du deshonneur dans le libertinage de sa femme qu'il avoit la bassesse d'appuyer. C'est dans ces sentimens odieux que *Moreval* alla joindre *Opton*, son début fut un mélange de bassesse & de grandeur, qui n'émut point l'Anglois ; piqué de voir sa démarche sans effet, il devint furieux, je veux dire qu'il montra du courage ; les propos s'échaufferent, & *Moreval* exigea que le *Chevalier* lui rendit raison de la conduite qu'il venoit de tenir, en ne répondant point aux agaceries de sa femme. *Opton*, qui n'étoit pas encore assez au fait de *Paris*, pour avoir vu des maris de cette espece, crut que *Moreval* plaisantoit, & continuant sur le ton badin, il alloit l'éconduire à force de raillerie, quand celui-ci, emporté par un mouvement impétueux, mit l'épée à la main ; & déja *Opton* avoit repoussé deux coups, lorsque son valet de chambre, attiré par le bruit des lames, entra ; la querelle, suspendue par l'arrivée de ce domestique, fut renvoyée à l'entrée de la nuit, & les deux champions se donnerent un rendez vous : le *Chevalier*, vainqueur ou batttu, alloit se perdre, si le délire de *Moreval*, qui n'avoit ordinairement qu'un premier accès, n'eût arrêté son courage en le faisant rentrer dans sa situation accoutumée ; cette premiere action fut suivie d'une aussi con-

pable encore ; Madame de *Moreval*, instruite du rendez-vous, fit avertir un Exempt des Maréchaux de France, & *Opton* fut arrêté, tandis que son prudent adversaire louoit bassement dans les foyers toutes les miseres publiques que le mauvais goût des Grands approuvoit. Je fus informée le lendemain à la pointe du jour de la détention du *Chevalier*, & j'avoue que je me sentis indignée contre lui, quand j'appris que c'étoit avec *Moreval* qu'il s'étoit battu ; car n'étant point prévenue sur tout ce qui s'étoit passé, & ne connoissant pas encore le caractere de son ennemi, je crus naturellement que celui-ci, offensé des bontés que sa femme avoit pour *Opton*, avoit voulu en tirer raison de l'amant à qui elle les prodiguoit : une sorte de jalousie, plus encore que mon devoir, excita en moi un dépit dont les suites furent funestes au *Chevalier*. Madame de *Querman*, qu'une fête publique appelloit en *Bourbonnois*, me proposa d'aller passer quelques mois à *Moulins* ; étourdie sur la conduite d'*Opton*, j'acceptai l'offre sans balancer : je conviendrai même que *Sophie*, qui devoit s'y rendre, n'eût aucune part à ma résolution ; livrée entiérement à ma colére, je n'écoutai qu'elle. Une Lettre qu'*Opton* m'écrivit du Fort-l'Evêque, à l'instant de mon départ, ne fit qu'irriter mon dépit, & je la lui renvoyai sans la décacheter : conduite cruelle dont j'avoue que j'ai rougi plus d'une

fois : qu'étoit donc devenue alors cette ame sensible & généreuse que vous m'avez connue jusqu'ici ? Assez barbare pour refuser des secours à un mortel vertueux, j'eus l'inhumanité de le juger sur un seul trait, & d'oublier, en le condamnant, tout ce que son amour, sa constance & sa générosité avoient fait pour moi ; c'est sous ces injustes auspices que j'arrivai à Moulins. Madame de *Querman* entra en petite Souveraine dans sa Généralité ; haranguée par tous les Maires des Villes du *Bourbonnois*, où nous avions passé, elle avoit reçu ces honneurs avec une indifférence dont je ne pus m'empêcher de lui demander la cause ; *Paris*, *Paris*, Madame, me répondit-elle, il n'y a que lui seul où une honnête femme puisse vivre, & vous en conviendrez quand vous aurez un peu goûté de ces gens-ci. Madame la *Présidente*, Madame l'*Elue* entrérent alors ; empressées d'embrasser l'*Intendante* qui les repoussa avec une froideur qu'elles prirent pour de la politesse ; elles s'assirent, dirent assez maussadement des choses fort raisonnables, & après avoir sagement ennuyé la compagnie, elles eurent la complaisance de prendre congé d'elle. Des Petits Maîtres, presqu'aussi agréables, remplacerent les femmes qui venoient de sortir, & nous parlerent de *Paris* avec tant de fausseté, que nous jugeâmes qu'ils n'avoient vu que le Luxembourg & les auberges.

Dégagée de la fadeur de ces visites, l'*Intendante* m'annonça que la Noblesse que nous verrions le lendemain seroit plus ridicule encore ; & j'avoue, malgré moi, que je fus forcée de donner dans toutes ses idées. Nous allions nous mettre à table, Monsieur, Madame de *Querman*, & moi, quand on annonça le Baron de *Nercé* ; c'étoit un petit homme d'une figure commune, qui partageoit ses jours entre la finance & l'épée, & qui, toujours chargé de dentelles & d'odeurs, parloit méthodiquement de *Barrême*, & de *Puissegur* ; au froid de l'*Intendante*, & aux caresses réitérées du mari, je jugeai que le petit *Nercé* étoit l'amant de quartier de Madame de *Querman*, & je ne me trompai pas.

L'*Intendante*, sans estimer beaucoup le *Baron*, n'en disoit rien, & son silence, sur un homme de Province, étoit la marque d'une considération particuliere ; *Nercé* faisoit l'ame de notre société ; & je pense qu'il étoit le moins ridicule de ceux qui la composoient. Je reçus deux jours après mon arrivée à *Moulins*, une Lettre du Duc d'*Amerville*, avec lequel j'étois toujours dans une relation intime, il m'apprenoit les détails & les suites de l'affaire du *Chevalier*, avec *Moreval*, & me marquoit qu'*Opton* ayant obtenu sa liberté, n'attendoit qu'un mot pour voler à mes piés ; je répondis au *Duc*, que le *Chevalier* m'étoit cher par lui-même,

même, & par les services qu'il m'avoit rendus ; mais que déterminée à ne me remarier jamais, je ne pourrois le voir sans nous rendre malheureux l'un par l'autre ; j'ignore quel effet cette Lettre fit sur le cœur d'*Opton*, mais je sçais que d'*Amerville*, qui continuoit à m'écrire, ne m'en parla plus : ce silence que je n'osai le forcer de rompre, m'agitoit presqu'autant que l'idée du *Chevalier* ; il est peu de climats où je n'eusse plu ; ce mot n'est pas un éloge, pour peu qu'on connoisse les hommes. Presque toujours délicats sans sentiment, amoureux sans tendresse, leur penchant n'a que les apparences de la vertu.

Le Comte de *Selmont* revenu de son Regiment, pour passer la belle saison dans sa province, me vit à l'Intendance, & bientôt il contribua à me faire oublier le *Chevalier*, en portant dans mon cœur les feux dont il étoit embrasé lui-même ; cette passion que j'ai toujours regardée comme une foiblesse indigne de moi, puisqu'elle me faisoit abandonner un mortel aimable, digne de régner sur mon ame par toutes les qualités estimables qui touchent une femme sensée, cette passion, disois-je, est un travers de mon cœur, que je n'ai que trop abhorrée : ce n'est pas que *Selmont* ne meritât quelque considération ; bien fait & spirituel, il n'avoit contre lui que cette modestie stupide plus assommante qu'une vanité immodérée ; se

défiant inceſſamment de lui, il cachoit ſous un maintien gauche, & un ton humilié, les graces de ſon eſprit, & les vertus de ſon caractere : attaché par pareſſe à une femme qui n'aimoit pas, & qui ne méritoit effectivement ni ſon eſtime ni ſon cœur, il falloit qu'un mouvement extraordinaire l'entraînât vers un autre objet, & j'avois ſans doute inſpiré ce ſentiment au Comte de *Selmont*. Madame de *Querman*, qui n'étoit jalouſe que pour avoir le plaiſir de tracaſſer, voulut jetter un ridicule ſur l'amour du *Comte*, & ſans le petit *Baron de Nercé*, je ne doute point que les choſes n'euſſent été plus loin ; cet amant avoit des droits inconteſtables ſur le cœur de l'*Intendante*, & il s'en ſervit pour mettre fin à ſes mauvaiſes plaiſanteries. Madame de *Selmont* ne fut pas ſi facile à contenir, le caractere de ſon mari la ſervoit contre lui-même ; plus ſes diſſipations étoient grandes, plus elle vouloit en impoſer au *Comte*, & il ſembloit que l'autorité qu'elle exerçoit ſur lui, ne provenoit que de l'excès de ſa coquetterie ; les manéges les plus uſés, ceux-mêmes qu'elle frondoit, étoient toujours employés avec ſuccès ; c'étoit dans les bras de *Selmont* qu'elle dénigroit les femmes qui, voulant éblouir leurs maris, les embraſſent au moment même qu'elles leur deviennent infidelles, vieilles ruſes dont je vois encore des dupes. Incapable d'attachement & d'eſtime, elle n'excu-

soit ses foiblesses que sur le caprice, & c'étoit la femme du Royaume qui en avoit le plus ; chaque jour marquoit une fantaisie nouvelle, souvent même son caractere étoit si bizarre, qu'elle avoit jusqu'à deux caprices en vingt-quatre heures, mais jamais le même homme n'en étoit l'objet. Jalouse malgré les fantaisies qu'elle avouoit souvent ne compter pour rien, Madame de *Selmont* trouva mauvais que son mari m'aimât ; & pour troubler une passion qui ne l'alarmoit que par vanité, elle souleva contre moi une femme de ses amies, qui joignoit au titre de bel esprit une réputation de méchanceté, qu'une fatalité malheureuse attache presque toujours aux talens. Madame de *Rinsac*) c'est le nom de cette femme auteur) ne s'unit avec la *Comtesse* que dans le dessein de me perdre ; cette indigne action ne dépendoit heureusement ni des brigues de l'une, ni des ouvrages de l'autre ; & je vis, sans émotion, un tas de lâches épigrammes bassement cousues dans une espece de Roman qu'un vieux Abbé, galant par humeur presqu'autant que par état, avoit composées pour donner à la vieille Madame de *Rinsac* un air de célébrité qu'elle avoit la fureur d'acquerir : c'étoit le siecle des femmes qui, entichées de la manie du bel esprit, vouloient être Auteurs ; différentes de celles que nous comptons aujourd'hui dans la République des Lettres, ce n'étoit point par des ouvrages célébres

qu'elles desiroient que leurs noms passassent à la postérité ; contentes d'être craintes, elles préféroient la réputation d'un esprit dangereux à celle d'un bon esprit, & l'estime n'étoit pour elles qu'un hors d'œuvre qu'elles ne se donnoient pas même la peine de connoître : moins offensée que surprise d'un ouvrage odieux, dont l'opprobre rejaillissoit sur son Auteur, je ne laissai pas que d'adopter une idée imprudente, qui m'offroit un moyen de mortifier Madame de *Rinsac* & la Comtesse de *Selmont* qui l'animoit.

Le Chevalier de *Lamure* se présenta à propos pour me venger ; c'étoit une espece de Gentilhomme qui établissoit son patrimoine sur les persécutions qu'il faisoit aux honnêtes gens, du service, qu'il avoit quitté par des raisons qu'il avoit la discrétion de taire, il entra dans le centre des Muses ; étranger au milieu de l'Europe qu'il avoit parcourue, comme dans le sein de sa patrie qui le désavouoit, il s'étoit retiré en *Bourbonnois*, sous le prétexte d'une brouillerie qu'il avoit eue avec la Police, qu'il n'a pu appaiser qu'en la servant ; il travailloit à déchirer quantité d'honnêtes gens qu'il haïssoit par représailles : pardon Madame, si je confiai le soin de ma vengeance à un homme aussi odieux : le Chevalier de *Lamure* me vendit à un prix assez raisonnable une brochure scandaleuse contre mes deux ennemis, & victimes de sa rage, ou pour mieux dire de

mon imprudence, elles déserterent la Province pour fuir à *Paris*, où elles se flatterent que l'ouvrage de *Lamure* ne parviendroit point ; mais quelle fut leur erreur, quand elles apprirent que le livre qui les deshonoroit étoit à la dix huitieme édition ; l'Auteur le disoit du moins ainsi dans les Cafés de *Paris*, où il s'étoit rendu pour jouir des fruits de sa méchanceté. Madame de *Rinsac* suspendit son ressentiment contre moi, pour ne le faire agir que contre le Frippier littéraire que j'avois eu la foiblesse, pour ne pas dire la lâcheté d'employer ; déterminée à laisser tomber l'orage sur le seul Chevalier de *Lamure*, elles prierent un de leurs amis de les venger par les belles voies ; mais le *Chevalier* s'excusa sur son état, & on l'en crut : seconde époque de sa honte qui n'a pas même fini avec ses jours.

Révoltée contre moi-même du procédé que j'avois eu avec des femmes qui ne méritoient que du mépris, j'allois quitter *Moulins*, lorsque *Sophie* y arriva avec son époux, tendre entrevue qui rendit à mon ame, du moins pour un tems, sa premiere tranquillité. *Opton*, qui commençoit à ne m'occuper que foiblement, auroit sans doute aidé au calme que j'attendois, si le Comte de *Selmont* ne m'eût intéressée. Privé de sa femme qu'une vengeance indiscrete lui avoit enlevée, & tout à sa passion il devenoit de jour en jour plus à craindre ; peut-être même au-

roit-il réussi, si dans des instans, où il ne dévoit être occupé que de moi, le nom du Chevalier *Opton* ne lui eût échappé; le *Comte* qui l'avoit un peu connu à *Paris*, le louoit même quelquefois, & inquiete d'un éloge dont la vérité ne m'affectoit plus, j'attribuois les louanges de *Selmont*, moins encore à la bonté de son caractere, qu'à une maladresse qui lui étoit propre, & je le voyois souvent le seul auteur des résistances qu'il me reprochoit. Deux mois se passerent dans cet état; *Sophie*, épuisée par une fievre qui la minoit depuis quelque tems, trouva son tombeau dans le lieu même où elle venoit chercher les plaisirs: la connoissance que vous avez de mon cœur, doit vous faire juger des regrets que cette tendre amie me laissa; premier malheur qui fut suivi des alarmes les plus vives. Ce n'étoit pas assez d'avoir *Selmont* à combattre, *Nalbour* reprit son ancienne chaîne, & rappellant à mon cœur l'amour le plus pur, il exigea que je lui permisse au moins de m'aimer toujours. Figurez-vous la situation d'une femme sensible, & occupée dans le même tems par trois hommes généreux & aimables; *Selmont* d'un côté, *Nalbour* de l'autre, *Opton* qui venoit encore dissiper les idées que les deux autres faisoient naître dans mon cœur; quelle position! il faut y être pour en sentir le poids.

Selmont dont je connoissois la bonne foi, obtint sans beaucoup de peine un rendez-

vous qu'il exigeoit de ma complaisance ; une affaire importante qu'il avoit à me communiquer, servit de motif à cette entrevue. *Nalbour*, dont je ne voulois pas irriter la jalousie, ne fut point informé de la conversation que je devois avoir, parce qu'il l'auroit sûrement attribuée à une cause bien différente de celle qui m'avoit fait consentir à voir le *Comte*. *Dupont*, ma nouvelle femme de chambre fut seule prévenue ; cette fille, sur les ordres que je lui avois donnés, devoit introduire *Selmont* à l'entrée de la nuit dans mon appartement ; averti de se trouver à la porte du jardin, c'est-là que ma femme de chambre avoit été le chercher ; démarche toujours hazardée malgré le but louable qui la fait naître. *Dupont*, qui précédoit de quelques pas, vint prendre *Selmont* qu'elle m'annonça, mais que vis-je ; *Opton* dans ma chambre fut bien-tôt suivi d'un homme déguisé que *Dupont* n'avoit pas apperçu, & que je ne connoissois point : quel destin, lui dis-je froidement, vous conduit ici ? L'amour, reprit-il, & l'amour le plus violent ; depuis ma sortie du Fort-l'Evêque j'ai vainement essayé de vous oublier, mon penchant plus fort que la raison m'a égaré ; esclave de vos charmes, moins encore que d'une passion malheureuse que je traîne malgré moi, je viens vous engager de rompre un serment frivole que tout vous oblige à violer ; que votre bouche prononce mon arrêt, je l'at-

tends avec impatience, trop heureux si je l'entends sans me plaindre. Avant de répondre, repris-je, à un discours qui m'étonne, apprenez-moi de grace l'événement qui vous amene près de moi : *Selmont* auroit-il.... le *Comte*, repartit le *Chevalier*, a servi un ami généreux; lié avec lui à *Paris*, il a été instruit en Province, j'ignore par quelle voie, des malheurs qui m'accabloient, & c'est dans la seule vue de les dissiper, qu'il a obtenu le rendez-vous dont son amitié me fait profiter aujourd'hui. Le *Comte* est obligeant, répliquai-je, mais de pareils services m'irritent, & les employer, c'est m'offenser; je sçais, & je me ferai un plaisir de répéter, sans cesse, combien je vous dois, mais la reconnoissance est un devoir qui ne me permet pas de violer un autre devoir plus sacré encore; jouissez de tous les sentimens que je puis donner sans remords à un homme vertueux, mais n'espérez point ma main: sûr de l'obtenir, si elle dépendoit de moi, vous devez juger par ce dernier sentiment combien un refus involontaire doit me coûter. Plus d'alarmes, Madame, répondit vivement le *Chevalier*, vos fermens sont nuls, & vous devez en croire Monsieur l'*Abbé*, continua-t-il, en me montrant l'inconnu qui étoit entré avec lui; il vient exprès pour vous en dégager, en nous unissant par des nœuds éternels: vous m'opposerez en vain la différence de Religion,

cet obstacle est prévu, & vous sçaurez.... que je n'oppose que ma volonté, repliquai-je avec indignation : de quel droit Monsieur l'Abbé vient il ici pour nous unir ? quel droit avez-vous vous-même sur un cœur qui ne reconnoît de loix que celles de la délicatesse & de la vertu ? sortez, ou dans ce moment une scene éclatante vous éloignera d'ici : ah, *Chevalier* ! poursuivis-je en le regardant avec une pitié tendre, étoit-ce à vous que je devois parler ainsi, & voulez-vous même qu'en vous estimant je vous haïsse ? Je ne veux, reprit *Opton* en tremblant, que suivre un ascendant qui m'emporte au delà de moi-même ; vos sermens vont être rompus, M. l'Abbé me l'a promis ; c'est sous ses auspices que je vous épouse : trop heureux si votre cœur, d'intelligence avec le mien, n'attend pas un mouvement de violence pour se déterminer. Qu'osez-vous dire, repris-je hors de moi même, la vertu ne craint point la force, & si M. l'Abbé prophanoit jamais son caractere en nous unissant, je vous regarderois l'un & l'autre comme des monstres odieux. Je ne sçais que trop, répartit *Opton*, jusqu'à quel point vous allez me détester ; mais le sort en est jetté, & la fatalité de mon sort est telle, que j'aime mieux mourir chargé de haine, mais votre époux, que de vivre honoré de votre estime, & privé du plaisir de vous pos-

ſéder : allons, Madame, ajouta l'Abbé, en étalant les marques de ſon caractere, je vais vous dégager d'un ſerment indiſcret ; & libre, enfin, je finirai cette cérémonie auguſte, en vous liant au *Chevalier*. Interdite d'un propos auſſi révoltant, j'allois ſonner ma femme de chambre, pour qu'elle avertît quelqu'un, quand *Opton* égaré me prit par le bras, & me contraignit de me mettre à genoux ; étoit-ce bien là cet Anglois poli, complaiſant & reſpectueux, que j'avois aimé à *Londres*, & qui me ſauvant des flammes à *Cantorburi*, avoit joint de nouveaux ſentimens à ceux qu'il m'avoit inſpirés : je réſiſtai en vain ; à genoux aux piés de l'Abbé, je reçus l'anneau fatal des mains d'*Opton*, tandis qu'on prononçoit des paroles que mon étonnement, ma frayeur & mes larmes ne me permirent pas d'entendre.

Cette cérémonie fut à peine achevée, qu'*Opton* ſe leva & ſortit avec l'Abbé, en me remettant un billet dont voici l'adreſſe & le contenu.

LE CHEVALIER ISAAC OPTON,
A MADAME OPTON,
SA FEMME.

Mes vœux ſont remplis ; je ſuis votre époux ; mais hélas, à quel titre ! j'en frémis ;

& c'est pour vous rendre la liberté que je vais me priver du jour ; adieu, épouse adorable, n'oubliez jamais que je meurs pour vous.

A peine j'eus achevé la lecture de ce funeste billet, que je courus vers le jardin, par où le *Chevalier* s'étoit retiré : cruel amant, disois-je, en le cherchant, veux-tu me donner la mort, en t'arrachant à la vie? Ne meurs point, *Opton*, & vis pour une femme à qui tu seras toujours cher. Seroit-il possible, ô Ciel! s'écria le *Chevalier*, en se jettant à mes genoux? ah, *Selmont*, venez jouir de mon bonheur ; & voyez enfin la *Comtesse* regarder sans mépris un époux qui l'adore ; *Selmont* parut, mais trop irritée contre lui pour lui parler, je m'adressai à *Opton*, quelque foibles, répondis-je, que soient les nœuds qui semblent nous lier, je veux avant tout qu'ils soient rompus, c'est à ce seul prix que je pourrai vous voir encore ; mais je vous jure une haine éternelle, s'ils ne sont brisés dans l'instant. Je vous obéis, Madame, reprit le *Chevalier*, en se donnant deux coups de poignard, & je meurs content, puisque vous vivez sans inquiétude.... A ces mots barbares, je tombai évanouie ; *Selmont* voulut en vain porter des secours à son ami, baigné dans son sang : le corps d'*Opton* n'étoit plus qu'une ombre dégoûtante, sur laquelle les traits affreux d'une mort cruelle étoient gravés ; spectacle horrible ! pourquoi mes

yeux en furent-ils les témoins ? pourquoi malheureux *Selmont* en fûtes-vous l'auteur ? votre coupable amitié vient de perdre le plus vertueux des hommes ; ah, cher *Opton* ! que ne puis-je expirer dans tes bras, & te montrer, en mourant avec toi, que je puis te facrifier tout, excepté la vertu ! *Selmont*, que je ne voulus point entendre, tranfporta lui-même dans une rue écartée le cadavre de l'ami que fa funefte complaifance venoit d'immoler, & j'appris le lendemain matin que *Nalbour* venoit d'être arrêté comme acteur du combat fingulier dans lequel le *Chevalier* avoit été tué ; c'étoit un bruit populaire que le Juge avoit fauffement faifi.

En eft-ce affez, grand Dieu ! & puis-je après des coups auffi funeftes refter encore dans la fociété ? Livrée depuis l'aurore de mes jours à toutes les difgraces que l'amour & la jaloufie peuvent caufer, mes mœurs ne m'ont point fauvé des malheurs du fiecle ; vertueufe, j'ai effuyé tous les maux : aurois-je été plus infortunée fi j'avois été criminelle.

Sanville, mon époux, *Opton* & *Pervaux*, tout lâhes qu'ils fuffent, fe préfentoient fanglans à mes yeux, & fembloient, par des regards où la rage étoit peinte, me redemander leur fang que j'avois fait répandre ; mon innocence ne m'évita aucuns de ces remords cruels qui déchirent les coupables ;

& toujours en proie à des regrets cuiſans, je formai la réſolution d'aller les enſévelir au fond d'une ſombre retraite, où ſeule avec *Dupont*, je n'aurois ni femmes à haïr, ni amans à immoler.

L'*Intendante* s'intéreſſa pour *Nalbour*, & ſon innocence fut forcée de recevoir un pardon qu'on ne donne qu'aux criminels. Indigné de l'injuſtice des hommes, *Nalbour* ſe retira pour la ſeconde fois à la Chartreuſe de *Paris*, où je penſe qu'il eſt encore. Je n'avois pas beſoin que cet ami me traçât la route que j'avois à prendre, la douleur & la raiſon m'avoient ſeules inſpiré la réſolution que je ſuivis; je quittai *Moulins*, & je me rendis en *Bourgogne*, où je ne reſtai qu'autant de tems qu'il en falloit pour régler mes affaires, & delà, je pris la route de la Breſſe, Province obſcure, où je me ſuis flattée d'être ignorée. La terre de *Châtelet*, dont je venois de faire l'acquiſition à *Dijon*, fut le lieu de ma retraite; deſert affreux que mon goût a changé en une ſolitude agréable, & que mon fils eſt venu embellir juſqu'au moment cruel qui m'a ſéparée de cet unique objet de mes vœux: coup terrible, ſera-ce le dernier que le deſtin ennemi a réſolu de me porter!

Il y a quinze ans que retirée à *Châtelet*, je coule des jours heureux; puiſſe le Ciel, témoin de mes ſentimens, maintenir toujours au fond de mon cœur ce dégoût d'un

monde où la vertu, confondue avec le crime, est souvent exposée à des dangers plus grands!

F I N.

J. G. Aspin
22.9.1987
[ZAH.]

870129

GRAYS INN
LIBRARY